

Grégoire Courtois
Textes
1998-2006

Volume 4

- Le saut dans le vide (2001) -
- Des signes sur leurs bûchers (2004) -
 - En C ou en B (2005) -
- La première ville de l'histoire de l'humanité (2005-2006) -
- Peu de risques d'inondation ce printemps au Manitoba (2005) –

Le cycle de l'Amour

Le saut dans le vide

**« Car ces symboles sont diaboliques : ils ne symbolisent plus rien.
Et de leur saturation naît la fin du monde. »**

Michel Tournier, Le Roi des Aulnes

NOTE

Ce texte a été écrit pour être lu à haute voix lors d'une performance-vidéo.

Donnée le 10 août 2001 à minuit à Joigny, cette lecture était accompagnée d'une bande-son et de projections vidéos en direct.

A un moment exact du texte, l'interprète bafouille, cherche ses mots, et disparaît en coulisses. La caméra qui filme la performance le suit, et retransmet la scène pour le public. Au comble du désespoir, l'interprète se jette par la fenêtre.

Techniquement, la vidéo a en réalité basculé du direct vers une bande préalablement enregistrée. La lecture du texte continue tandis que sur l'écran, l'interprète se relève, indemne, dans la rue, et se met à courir vers la nuit noire.

GC - 22 septembre 2006

PREMIERE PARTIE

calme révoltant des canaux

j'ai pris une chambre dans un hôtel pas trop cher / je me disais que j'aurais juste à y dormir

toute la journée, le programme du séminaire prévoyait des conférences / des réunions / des discussions / des présentations / des discussions à nouveau / des cocktails parfois / des dîners-conférence / des conférences-brunchs / des réunions-breakfast / toutes les combinaisons possibles entre les mots « conférence » / « réunion » / « présentation » / « discussion » / « breakfast » / « brunch » / « dîner » / « cocktail » / etc.

au moment de choisir l'hôtel, je m'étais donc dit qu'il ne servait à rien de prendre quelque chose de vraiment chic / que je n'aurais pas une minute à moi de toute façon / qu'il était stupide de louer une chambre luxueuse pour finalement ne pas en profiter / juste la traverser dans un sens le soir / se coucher dans le lit / s'y endormir / s'y réveiller / la retraverser dans l'autre sens le matin / ainsi de suite / même si tout ça était aux frais de l'entreprise

je ne sais plus ce que je faisais à cette époque-là / je devais être quelque chose comme assureur / commercial / quelque chose qui n'a pas vraiment d'importance / une activité qui ne servait à rien d'autre qu'à donner un travail à des gens qui n'en aurait pas eu sans ça / nous n'étions pas dupes / ni moi / ni mes collègues / chacun savait que ce que nous faisons n'allait pas changer le monde / ni une parcelle du monde / à peine / très légèrement / le paysage d'une ville / une enseigne lumineuse en plus / mais à part ça, rien de bien crucial / et pour ce que je faisais vraiment / l'activité pour laquelle on me payait / je ne saurais même pas vous le dire / ça ne devait pas être si marquant / je me souviens simplement que je touchais mon salaire / que j'empruntais pour acheter ce que je ne pouvais pas acheter / que je finissais invariablement par rembourser ce que j'avais emprunté / invariablement par revendre ce que j'avais acheté / pour racheter autre chose / emprunter à nouveau / ainsi de suite / tout allait plutôt bien / je voyais venir, comme on dit / ce genre de choses

je suis arrivé à Amsterdam en train / mes collègues / quelques confrères aussi / devaient me rejoindre le lendemain / tout ça est très loin / tout ça est très vague / mais il me semble que je ne suis même pas allé au premier rendez-vous / à la première présentation-cocktail / celle où j'aurais dû retrouver les confrères hollandais / les confrères portugais / les confrères européens / américains si ce séminaire comptait assez de cocktails / de brunchs / de dîners pour les faire se déplacer jusqu'ici / je n'y suis pas allé ou alors je ne m'en souviens plus / ou tout a pu être annulé / quelque chose comme ça / sans que la vérité ait non plus une quelconque d'importance

j'ai flâné dans les rues pendant ce temps-là / je me souviens / j'ai vu les canaux / j'ai vu les vélos / les gens sur les vélos / l'eau dans les canaux / les images qu'on voit dans ce genre de ville à cette époque-là / les images de cartes postales / pas grand chose de plus / je n'avais surtout pas envie de voir quoi que ce soit d'autre / encore moins les mêmes choses que d'habitude / les choses de chez moi / l'intérêt des sites touristiques, c'est qu'on est sûrs qu'on pourra y voir les choses qu'on ne verra nulle part ailleurs / je ne m'écartais pour rien au monde du parcours balisé qu'on m'avait indiqué sur une feuille explicative remise avant le départ / tout ça entrait aussi dans le cadre de mon travail / j'avais aussi un peu l'impression que je devais voir les monuments qu'on m'avait indiqué impérativement / qu'il y aurait une sorte de questionnaire au retour / pour vérifier qu'on ne m'avait pas amené là un jour plus tôt que les autres pour rien / que j'avais au moins joui un minimum de cette période de liberté qu'on me cédait gracieusement / que l'argent de l'usine que j'avais dépensé là-bas, je l'avais dépensé proprement / et peu importait le premier dîner-conférence / pourvu que je m'amuse / ce devait être exactement ce qu'on attendait de moi

je mangeais dans des restaurants pas trop chers / de la nourriture pas trop grasse / je demandais une facture / parfois sur une seule partie de l'addition / quand je faisais des petits écarts / je ne préférais pas que tout le monde sache ce que je mangeais / dans quels restaurants / quand je ne demandais pas de facture, je me sentais étrangement libre / étrangement hors-la-loi / je me retournais parfois pour voir si je ne connaissais personne dans le bar / le salon de thé ou le restaurant / personne qui puisse me dénoncer / balancer à mes supérieurs que j'avais mangé à mes frais en déplacement d'affaires

je passais devant des musées / devant des églises / devant des magasins / je m'asseyais un instant sur les marches d'un monument caractéristique indiqué sur la feuille / je pensais que c'était une belle ville / que ça devait même être encore plus beau quand il n'y pleuvait pas / je songeais parfois à y revenir / avec ma femme / je feuilletais tranquillement mon agenda sans vraiment regarder ce qu'il annonçait / le programme du séminaire / l'heure des réunions / le nom des intervenants / de quoi ils étaient censés nous parler / ce qu'on était censés manger / boire / je me disais que j'aurais bien le temps d'étudier ça plus tard

sur la fin de la journée, j'ai passé un coup de fil à ma femme / je crois :

j'ai dit
allô

mais pas elle / elle m'a juste demandé
alors, c'est beau Amsterdam ?

j'ai dit
ça va

elle se plaignait de ne pas pouvoir être là avec moi / elle disait
c'est dommage quand même / je serais bien venue / on dit que c'est la Venise du nord

je lui répondu qu'on disait ça de plein de villes / j'ai répondu précisément
on dit ça d'un tas de villes quand on sait pas vraiment quoi en dire

elle est devenue bizarre / elle m'a demandé
qu'est-ce qu'il y a ? t'es fâché ? ça va pas ?

je lui ai répondu
rien / non / si, ça va / ça va bien

elle a commencé à se poser des questions / le genre de choses dont j'avais horreur / elle demandait
c'est ton travail ? c'est pas trop dur ?

alors je lui ai dit
je sais pas / j'écoute des choses / j'en dis peu / je me promène dans les rues mais j'ai l'impression d'être assis au fond d'une salle pleine d'un immense brouhaha / assis au fond à regarder par la fenêtre la pluie qui tombe / les oiseaux qui crèvent / les amoureux qui s'embrassent / ceux qui s'entre-tuent / les enfants qui ne traversent pas dans les clous / ceux qui s'en sortent / les vieux qui leur courent après / sans faire exprès / les femmes qui hurlent / les filles qui pleurent / le bruit des machines / le bruit du vent / le son des remous que font les égouts quand ils remontent du fond des canaux / les canaux qui ne disent rien / les canaux qui attendent simplement / les canaux qui rampent partout dans la ville comme s'il ne s'y passait rien / le calme de ces canaux / le calme de toutes les choses inanimées qui sont là depuis longtemps et qui seront là encore bien plus longtemps / toutes ces choses inanimées / tous ces monuments / ces rues / ces ponts / ces maisons / ces églises / toutes ces choses qui sont les témoins silencieux de ce qui ne semble pas se passer / parce que rien ne se passe plus quand personne ne réagit / ni les habitants / ni les monuments / ni les canaux non plus / ni les infectes canaux / ni les calmes canaux / ni l'eau calme qui se traîne calmement le long de rives calmes / la révolte que tout ça m'inspire / les cris que j'attendais / la violence que j'attendais d'une ville comme celle-ci / la violence et les cris / le cri des hommes / le cri des femmes / le cri des canaux / les cris simultanés de toutes les pierres prêtes à exploser / des pavés prêts à se propulser dans les airs / à se consumer dans la stratosphère / exploser en mille particules brûlantes / enflammer le ciel de dégoût / montrer que quelque chose refuse / que quelque chose au moins / être vivant ou être mort / que quelque chose s'élève contre ça / crie sa rage autant qu'il le peut / en crève parce qu'il le juge utile / hurle à en crever avec le bruit des coupables égorgés / avec les cloches des églises / avec les volées de pigeons qu'elles font fuir / et dans le ciel les ailes des pigeons / et dans le ciel les plumes des pigeons / et dans le ciel les pattes coupées des pigeons mais au lieu de ça rien / mais au lieu de ça le calme révoltant des canaux / non, à part ça, ça va

elle m'a dit

bon / c'est le principal

ce qu'il y avait de bien avec ma femme, c'était qu'elle était très compréhensive / les gens très occupés sont très compréhensifs / les mauvaises langues disent que c'est parce qu'ils se foutent de ce qu'on leur raconte / qu'ils n'écoutent même pas / moi, je ne pense pas / moi, je pense / mais c'est pas de ça qu'on parle

j'ai traîné un moment dans les rues / à regarder les passants comme des vitrines et les vitrines comme des miroirs / c'est une sorte de tradition ici / regarder les vitrines / c'est une sorte de tradition partout / mais ici plus qu'ailleurs / j'ai atterri sans bien m'en rendre compte dans le Quartier Rouge / les gens du coin disent qu'un homme n'arrive jamais pas hasard dans le Quartier Rouge / ils ont peut-être raison

je suis passé devant elle une première fois / elle était assise dans une vitrine légèrement éclairée et encadrée par deux gouttières qui crachaient de l'eau sale sur le trottoir / ça je ne m'en suis pas aperçu tout de suite parce que je me souviens avoir longtemps regardé cette vitrine / ce n'est que lorsque mes chaussettes commencèrent à être vraiment trempées que je suis revenu à moi / elle ne m'a même pas regardé / il me semble / elle ne regardait personne / juste un point invisible à un mètre d'elle environ / sur le sol / avec un léger sourire / avec son pouce et son index qui se frottaient l'un contre l'autre / délicatement / comme une sorte de tic / je me souviens de cette image comme si je n'avais vu que ça pendant les 30 premières années de ma vie / je crois aussi que ce moment / la lumière / les bruits / la pluie / les odeurs / que toutes les composantes sensorielles de ce moment étaient agencées comme le sont certaines techniques de lavage de cerveau / avaient en tout cas les mêmes effets / lavage de cerveau ou mécanismes entraînant les cas d'hystéries collectives / ou encore ces femmes du sud de l'Europe qui voient Jésus apparaître à tout bout de champ / ou la Vierge / n'importe où / pour on ne sait quelle raison / une épiphanie / je ne sais pas si c'est ça le bon mot / en tout cas, c'est un assez joli mot pour décrire ce qui était en train de se passer à ce moment-là / à ce moment où je restais prostré devant une vitrine / devant ce qui ressemblait fort à une gosse / une gosse dont le prix était tellement ridicule que je n'aurais même pas à emprunter un centime pour me la payer / que je pourrais en plus payer en florin / le florin qui était aussi un très joli mot / quoi que ça veuille dire / je crois bien que je vivais une épiphanie / une épiphanie / une épiphanie / une vraie épiphanie

DEUXIEME PARTIE

infecte vertige / le vide fait femme

quand je me suis décidé à continuer mon chemin, il n'y avait plus grand chose qui vaille la peine dans la ville / la transformation s'était produite en profondeur / un filtre en moi ne laissait maintenant passer que les signes / les messages / les informations susceptibles de m'évoquer cette vitrine / ce visage derrière le verre taché / ces mains / ces doigts qui se frottaient l'un contre l'autre / ce geste imperceptible et charmant dont je n'avais pas pu entendre le son / dont je n'avais pas pu voir le détail / dont je ne connaissais rien qu'une pause figée dans un décor aux couleurs vives / quoi qu'il advienne, la nourriture serait fade / le vin amer / le jour terne / sans que je puisse jamais savoir ce qui s'était réellement produit / les heures seraient mornes / je ne les verrai plus qu'ainsi / ça n'était pas du tout mon habitude d'avoir cette attitude d'adolescent / je me doutais bien de quoi il était question / je ne croyais pas à l'amour / je n'y crois pas plus maintenant / je ne crois pas au dérèglement poétique dont on parle communément / à l'aveuglement sensuel / au fanatisme sentimental / je reste persuadé / encore aujourd'hui / qu'il est possible de raisonner chaque pulsion qui nous habite / chaque envie qui nous possède / je reste enfin persuadé que si mon état correspondait en tous points à de l'amour / à la béatitude extatique du transi / les vraies raisons de mon geste plongeaient dans une réalité bien plus complexe que le manque / la dépressurisation affective / l'indéfinissable attraction du vide qu'on attribue généralement au sentiment amoureux / j'étais pris de vertige / je ne peux pas le nier / je me sentais tiré vers le bas / aspiré par le gouffre / mais ce mouvement que la vision d'une vitrine m'avait insufflé, jamais je n'appellerai ça de l'amour / vertige / pesanteur / force centrifuge / sûrement pas amour / quoi qu'en pensa le reste du monde

un autre coup de fil à ma femme / de l'intérieur d'un bar parce que j'ai éteint mon portable / parce que j'ai peur de le rallumer maintenant / que je ne le rallumerai probablement jamais / parce que plus le temps passe et plus les messages de mes collègues qui se demandent où je suis doivent s'accumuler / j'appelle chez moi pour sentir quelque chose de solide sous mes pieds / il n'y a rien de plus solide que ma femme

elle me dit

comment ça tu n'as pas rejoint les autres ?

je réponds

c'est pas si grave

elle gueule

tu vas te faire virer / c'est pas si grave ?

je dis

je crois pas / non

j'ai l'impression qu'elle se met à renifler / sangloter / quelque chose comme ça

je sais pas ce que tu fous / je sais pas ce que tu fous / tu veux vraiment me rendre dingue

je pense qu'elle est déjà complètement dingue / c'est étrange que je pense ça / je dis encore

c'est pas si grave

elle gueule

mais arrête de dire ça / bien sûr que c'est grave / tu es complètement fou / tu veux qu'on finisse à la rue / tu veux qu'on devienne des clochards / tu veux que j'ai plus rien à me mettre / tu veux que je ressemble à un sac à patates

je n'écoute plus vraiment / je ne dis plus rien / je me rends compte que je ne suis pas vraiment au téléphone avec ma femme / je me rends compte que j'ai un combiné en plastique noir appliqué sur l'oreille / que de ce combiné sortent des sons / grésillements / fréquences / que ces fréquences sont insignifiantes comparées au brouhaha du bar dans lequel je suis / au grondement de la ville dehors / à la clarté des sonorités qui me parviennent / tandis que la voix de la femme que j'ai épousé est réduite à un crachotement aigu / qu'il suffirait d'un rien pour que j'en sois débarrassé / que la réalité puisse occuper tout l'espace de mes sens / que tout soit fuyant / que la solidité / que la fermeté / que l'ignoble densité d'une vie soit écartée à jamais de mon environnement / qu'il ne reste plus que des errances

fuyantes comme celles de cette journée / de cette nuit que j'ai passé seul dans les rues bondées de visages inconnus / de sensations inconnues / que la sûreté / que l'assurance / que la sauvegarde / que la protection / que la prévention n'entravent plus jamais mon désir de faire quoi que ce soit / que mon existence se résume à une chute / fulgurante et libre / que le souvenir de mes deux pieds posés sur le rebord du précipice se dissipe dans la fraîcheur des vents qui battent sur mes flancs / que je n'aie plus jamais l'impression de pouvoir courir indéfiniment / sauf sur de la terre ferme / que je vois se rapprocher le sol / de plus en plus vite / que la fin ne soit plus dissimulée derrière la sensation d'être debout et fier / qu'enfin je percute le sol si fort qu'il n'y aura plus qu'à reboucher le trou que j'aurais fait dans la terre pour commencer à m'oublier / blablabla / je raccroche le téléphone / clic

dans les rues / si les signaux prennent une importance dont je m'aperçois de plus en plus qu'elle est vitale / je ne saisis pas forcément en quoi ils ont un rapport avec la vie des autres hommes / et tout n'est que décor / et tout tourne autour de moi / en constitue la toile de fond grossière / et moi je tourne autour du Quartier Rouge / autour de la vitrine / et chaque pas qui m'en éloigne devient pénible / et chaque pas qui m'en rapproche est un soulagement / une déception à la fois / de n'être rien d'autre que le jouet de cette attirance / je m'en acquitte plutôt bien / à portée de porte-monnaie / je pense aux raisons qui pourraient me retenir de faire ce que tout me pousse à accomplir / un crachotement dans un combiné téléphonique / un icône en forme d'enveloppe qui clignote sur l'écran de mon portable et qui m'indique que j'ai des messages sur ma boîte vocale / le nœud outrageusement serré de ma cravate / quelques feuilles agrafées entre elles / le programme que je suis censé suivre / le parcours / tracé dans les rues d'Amsterdam / sur la voie rapide de l'autoroute du Nord / dans le quartier résidentiel où m'attend ma femme / quelques cercles pour brûler quelques litres de carburant / du boulot à la maison / de la maison à la plage / de la plage à la maison / de la maison au boulot / du boulot à Amsterdam / de Amsterdam à la maison / et sur la dernière feuille l'assurance d'être jeté dans le caveau familial / un petit mot gentil du style « bon courage » / ou « bon séjour » / et rien de plus / quelques extra / quelques autres feuillets que je pourrais choisir dans une agence spécialisée pour les ajouter à la liste des lieux dans lesquels j'aurais à passer / en plus de la maison / du boulot / de la plage / d'Amsterdam / un crachotement dans un combiné en plastique / un crachotement hors de prix / un crachotement qui m'engloutit une fortune / dont il est inscrit que j'y engloutisse une fortune / au bas d'une autre feuille que j'ai signée devant témoins / sans savoir qu'il existait plus beau / moins cher / à quelques kilomètres de là / passer par l'autoroute du Nord / par la voie rapide / par deux ou trois rues d'Amsterdam / et déboursier une misère / le prix d'un gros sandwich / ou un peu plus / sans avoir besoin de rien signer / sans avoir besoin de croire en quoi que ce soit / juste payer / et prendre par la main / la même main qui flotte dans cette vitrine / là où je suis revenu presque malgré moi / contre toutes les indications du plan de route qu'on m'avait donné / du tracé épais sur le plan de la ville / de son origine devant la porte de mon hôtel / de sa fin au même endroit / après un tour labyrinthique et culturel / après un tour obligatoire pour pouvoir en témoigner / et refuser pendant tout ce temps quoi qui puisse se passer d'imprévu / être d'accord avec toutes les anecdotes / en inventer si c'est nécessaire / mais surtout suivre le trait noir sur le plan / être sûr surtout que suivre le trait noir sur le plan nous protège du gaspillage / nous assure de ne rien manquer / ne pas risquer de jeter dans le mauvais gouffre les secondes / les minutes / les heures et les billets de banque / l'attention et l'émerveillement / l'ennui et la convoitise / être sûr qu'on agit au mieux / qu'on y gagne / que le moindre pas qui s'écarte du tracé est un risque catastrophique / une épouvantable folie / le début d'une chute interminable vers les tréfonds puants de l'insignifiant / les sombres sous-sols de l'erreur / la platitude désolée d'une peur sans nom / sans visage / sans voix / de la peur tyrannique de n'être plus jamais compris / de ne plus jamais trouver qui que soit ayant vu / entendu / pensé les mêmes choses / dévoré la même bouffe / parcouru les mêmes rues / admiré les mêmes pierres / entendu les mêmes notes / bu la même bière et baisé la même femme

TROISIEME PARTIE

avantages des relations superficielles

pour moi / bien sûr / ça ne pouvait plus durer / sans aucun doute j'étais plus malin que les autres / et plus je me persuadais que j'étais le plus malin, plus, évidemment, l'environnement / les gens / les choses qui m'attendaient / celles qui m'avaient vu partir / celles auxquelles j'aspirais / ces choses devenaient moins consistantes / beaucoup moins évidentes qu'elles l'avaient été jusqu'à présent / les sentiments que j'éprouvais pour des personnes / des lieux / des idées / une forme d'esthétique précise / car aimer quoi que ce soit ne révèle rien de plus qu'une variante spécifique d'une grande esthétique générale / ces sentiments ne grondaient plus / ne faisaient plus aucun bruit / ne se défendaient même pas / comme s'ils avaient peur / comme s'ils étaient moins sûrs d'eux / courbaient l'échine / détournaient le regard / sifflotaient en s'éloignant / jetant des regards furtifs derrière eux pour vérifier que leur mascarade les fondait idéalement dans le paysage / finissaient par se planquer / tourner au coin d'une rue et pousser un long soupir de soulagement / certains qu'ils venaient de frôler de justesse la correction / coupables jusqu'aux yeux bien sûr

cela ne pouvait pas mieux tomber / ou m'encourager d'aucune manière à mettre un frein à l'exécution imminente de mon plan / devant l'écroulement pathétique des raisons d'agir d'une certaine manière pendant toute une vie / je ne pouvais que tester les limites des autres idéaux de mon existence / avant de bel et bien me jeter dans le vide / pour ne regretter jamais de perdre quoi que ce soit auquel j'aurais pu tenir

c'est là qu'on s'aperçoit que nombre de détails qu'on supporte comme des défauts à un certain moment de notre existence apparaissent soudain comme des aubaines inespérées lorsqu'un point de vue étranger fait irruption dans notre manière de penser / ce fut le cas pour moi à ce moment où je me suis vu au-dessus du gouffre / quand il a fallu faire face au précipice insondable de mes obligations / balayer tout ce qui restait des devoirs que je me croyais forcé d'accomplir / pour m'apercevoir surtout que rien n'était vraiment primordial / que tout n'était que misère sentimentale / rapport biaisés / que mon dégoût appuyé pour ce que je considérais auparavant comme des relations superficielles / des sentiments superficiels / des gens superficiels / tous ces bataillons d'ambassadeurs insignifiants de la superficialité / ce dégoût soudain se changeait étrangement en remerciement / sans même la honte de m'apercevoir qu'aucune de mes satisfactions antérieures n'avaient été que du vent / simplement en moi la reconnaissance de n'avoir à renoncer à rien de plus qu'à quelques mots sur des papiers / quelques cris au téléphone / quelques caresses anonymes / tout se passa beaucoup mieux que prévu / surtout quand il a fallu que je fasse le deuil de mon mariage

ma femme au téléphone avait dit

mais tu es complètement fou / qui va m'emmener à la gare pour voir ma mère, le samedi ? / et qui viendra me chercher le dimanche ? / et... et... et avec qui je vais faire des enfants ?

ça n'a pas été trop long / ça s'est passé aussi parfaitement que possible / j'ai cherché des solutions matérielles à ses problèmes matériels

ma femme disait

ne dis donc pas de bêtises ! Les taxis ne viennent pas jusqu'ici et tu le sais !

je trouvais rapidement des alternatives / je pensais que trouver un chauffeur de nos jours c'était tout de même pas la mort

ma femme avait dit

bon alors d'accord

j'avais répondu

bon alors salut

pour mon boulot / ça a été encore plus rapide

une secrétaire quelconque avait dit
vous ne toucherez pas d'indemnité

j'avais répondu
bon alors salut

et ça a été tout

j'ai compris à cet instant-là que rien n'était plus facile que de se jeter à tout moment dans l'aventure scabreuse et immorale / qu'il nécessitait à peine de reconnaître ce qu'il y avait de scabreux et d'accepter ce qu'il y avait d'immoral / pour avoir l'impression / en préambule à l'acte de faiblesse / d'être un adulte réfléchi / un être de raison / posé et responsable / simplement emporté par le flot du destin / mais une fois que cette idée était assimilée / bien plus aisément qu'on peut se l'imaginer / il ne restait plus qu'à se vautrer sans scrupule dans la jeunesse moelleuse / l'oubli méthodique des règles et des coutumes / des lois et des dictons / jouir en fait / pleinement jouir / parce que tout ce qui n'était pas jouissance avait / à posteriori / le goût âpre des pommes acides

alors je suis retourné dans le Quartier Rouge / je me suis posté devant la vitrine / j'ai regardé encore un instant ces deux doigts qui se frottaient l'un contre l'autre / ses mèches de cheveux bruns qui flottaient dans les volutes de fumée / j'ai glissé ma main dans ma poche de veste pour y trouver ma carte bleue / laissant mes derniers remords sécher sur la chaussée

je savais bien ce que j'allais faire / évidemment que je le savais
je suis entré / j'ai demandé en anglais qu'on me donne cette fille en vitrine / j'ai posé ma carte bleue sur le comptoir / on ne m'a pas regardé bizarrement comme je me l'étais imaginé

on m'a juste dit
attendez deux minutes / le temps qu'on la remplace
en anglais

j'étais prêt à attendre deux minutes mais il en fallut moins / je l'ai vu arriver / elle ne me regardait pas / elle s'est approchée de moi / m'a pris délicatement par la main / sans jamais me jeter un regard / m'a attiré vers une porte au fond de la pièce / dans un escalier derrière la porte / dans une chambre en haut de l'escalier / sans jamais me regarder / sans jamais me dire un mot / une main si douce contre la mienne / une peau si belle contre la mienne / avec cette odeur aussi / avec exactement tout ce que j'attendais en plus de l'image que je connaissais déjà par cœur / j'ai regardé la porte se fermer derrière nous / je l'ai vue s'asseoir sur le lit / ses cuisses se frôler / sa main frôler ses cuisses / ses yeux / sa tête qui enfin se levait vers moi / ses yeux qui me souriaient / ses lèvres qui déployaient une large invitation / tendresse / ses joues / ses joues qui semblaient tellement douces / je me suis approché / me suis accroupi devant elle / elle a passé ses deux mains contre mes joues à moi / un peu plus loin contre ma nuque / je ne sais plus ce que je lui ai dit / ça devait aller vite / il y avait une fenêtre qui donnait sur une cour intérieure

je lui ai demandé
on peut sortir par là ?
en anglais

elle n'a pas répondu / a légèrement froncé les sourcils / je ne sais plus ce que je lui ai dit / quelque chose qui devait aller très vite / probablement quelques mots simples comme **je t'aime** / elle a dû comprendre parce qu'elle s'est levée / a jeté un coup d'œil par la fenêtre / l'a ouverte / s'est penchée pour regarder en bas

ses fesses ont dessiné sur sa jupe une forme impensable / une forme qui à elle seule pouvait faire oublier à quiconque tout ce qu'il pouvait penser des rapports humains / de la religion / de la raison / de la morale / de ces formes qui changent le monde / de celles qui le rende plus beau / qui transcendent notre existence / la tire bien au-delà des considérations quotidiennes / budgétaires / économiques / vitales / une forme pour laquelle on pouvait jeûner pendant des jours / dépenser des fortunes colossales / mais pas mourir / sûrement pas mourir en risquant d'en être à jamais séparé

elle s'est retournée vers moi / son mouvement a projeté dans ma direction une faible brise d'essences fraîches / je me suis vu dans une chambre / je me suis vu adolescent / je me suis vu caressant les cheveux d'une jeune fille que j'avais connue jadis / j'ai entendu une musique / une voix / elle ne disait pourtant toujours rien / tendait simplement sa main dans ma direction en remontant sa jupe sur ses hanches pour enjamber la fenêtre / plus rien ici n'avait aucun rapport avec le monde tel que je l'avais connu / c'était comme si j'étais mort / comme si en bon chrétien j'avais enfin accédé au Royaume Promis après le labeur / l'adversité / les frustrations mesquines de l'existence / j'ai pris sa main / j'ai enjambé à mon tour le rebord de la fenêtre

quand nous avons sauté / nous ne nous sommes pas regardé / chacun à ce moment-là sautait pour lui-même / chacun fuyait un ennemi différent / nous n'étions pas vraiment ensemble / nous échappions juste dans la même direction / vers le bas / exactement là où personne ne songerait à nous chercher / je sautais en elle / elle sautait je ne sais où / nous laissions derrière nous tout ce qui avait été notre sol et notre terre quelques années durant / nous laissions au-dessus ce qui à la fois représentait notre amour / notre foi / notre devoir / nous nous jetions dans la merde / dans tout ce que nos contemporains considéraient comme la plus abominable des subversions / dans le monceau d'immondices que chacun passait sa vie à vomir / rejeter / haïr / dans cet endroit seul qui pouvait / dans son impénétrable pureté / accueillir l'amour infini duquel nous allions nous remplir peu à peu

QUATRIEME PARTIE

le réel n'a rien dans le froc

nous sommes / elle et moi / rentrés en France tout simplement / par la route qui m'avait amené / les gardes frontaliers ont dû la prendre pour ma fille / elle aurait facilement pu l'être / elle l'était d'ailleurs à peu de choses près / elle ne cessait de me sourire / je songeais que la vue quotidienne de ce sourire allait bientôt devenir la condition indispensable à ma survie / je ne sais pas vraiment si c'était le cas / au début du moins / mais à la regarder / on pouvait jurer qu'elle m'aimait / certains diront que l'amour surgit facilement dans le cœur d'une pute pour peu qu'on lui promette qu'elle ne le sera plus jamais / on dit que c'est le faux et l'intéressement qui guide son désir / évidemment on ment / évidemment c'est le prétexte premier qui rassure le badaud dans sa conviction que le bonheur traditionnel s'acquière sans aucune forme d'accord ni de convention / mais à y réfléchir, il est flagrant que les relations sexuello-commerciales sont loin d'être la fierté des seules putes / que chaque foyer aussi fonctionne selon des règles de domination financières qu'il serait bien naïf d'ignorer / que d'un côté comme de l'autre / masculin / féminin / homosexuel ou hétérosexuel / le marché régit les rapports / le sexe / les mots doux / les colères / l'adultère / que s'imaginer que l'argent / les conditions matérielles à la subsistance n'ont rien à voir avec les associations de personnes / c'est passer à côté d'une grande partie de la jouissance d'une relation / c'est construire à l'amour un temple dont il n'a pas besoin / sans lequel il offre déjà un horizon illimité de satisfactions

je n'ai jamais remis les pieds chez moi / je n'ai même pas cherché à savoir ce qui s'y passait / j'ai oublié jusqu'à mon adresse / jusqu'à mon numéro de téléphone / mon numéro de compte bancaire / mon numéro de sécurité sociale / les dates d'échéance de mes prêts / la correspondance des clés sur le trousseau que je portais avec les différentes portes de ma maison / ou peut-être que je n'ai pas complètement oublié tout ça / mais qu'est-ce qu'un souvenir qu'on ne pense même plus à solliciter / que sont ces lambeaux de vie qui attendent au fond de nos cœurs qu'un parfum / qu'une musique / les exhume accidentellement ?

nous avons fait l'amour / pendant une saison / je crois / sans interruption / ou je ne me rappelle pas / ou autre chose / etc. / je me souviens de ce moment comme on se souvient des résultats du Bac / ou non / plutôt de sa communion solennelle / ou non / plutôt d'un événement qui n'existe pas et qui serait aussi émotionnellement touchant / sexuellement excitant / et tristement pathétique que la soirée qui suit les résultats du Bac / et à la fois aussi solennelle qu'une communion solennelle / pleine de pierres comme une communion solennelle / froide et sérieuse / digne et importante / quelque chose qui aurait à voir avec l'attirail religieux / avec

ma femme m'interrompt de là où elle est
avec la vierge ?

je finis
avec Dieu

ma femme / toujours
mais pauvre con / s'il y avait des degrés de virginité / s'il y avait des concours / s'il y avait un palmarès de la meilleure vierge avec tout en haut, la Vierge Marie et sa pureté dégueulasse / je serai mieux classée / oh oui / plus vierge qu'une pute / on ne peut pas m'ôter ça / qu'on m'ôte tout, mais qu'on ne m'ôte pas ça / espèce de salaud

nous habitons je ne sais où / nous mangions je ne sais quoi

ma femme / excédée / crie dans le combiné
allô, Police ? il faut que vous veniez

la police / stoïque / lui demande
oui, madame / quelle est votre adresse ?

l'endroit où nous faisons l'amour importait peu / tout ce qui était le décor à notre idylle faisait partie des accessoires / de ces détails dont on se soucie à la seule condition qu'ils entravent nos activités / ceci n'étant pas le cas nous n'y prêtions pas attention / la prise de conscience de ce fait entraînant bien sûr une réflexion sur l'utilité de dépenser des fortunes en voyage de noces sachant que si

l'amour est aussi puissant qu'un mariage peut le laisser supposer / aucun palmier / aucune plage / aucun hôtel quatre étoiles ne sera finalement perçu comme tel mais seulement comme le cadre négligeable d'occupations transcendantes et autrement plus définitives

ma femme n'ayant jamais su notre adresse exacte / elle explique

la maison en face de la scierie / sur la route de la station d'épuration

je pense que j'ai dû l'emmener dans un endroit familier / un lieu assez connu pour que rien n'interfère / pour ne pas avoir à se heurter à la nouveauté / à la pénible période de découverte / de prise de possession des lieux / nous avions autre chose à faire que nous extasier devant l'originalité d'un paysage / la singularité d'une architecture / ça devait être un endroit banal / un endroit dans lequel je pouvais obtenir tout ce dont j'avais besoin / instantanément / sans le méandre des formalités / les délais d'attente / la dense broussaille des périodes d'adaptation

la police / compréhensive / demande encore

quel est votre problème, madame ?

ma femme gueule dans le combiné / pour changer

mon problème, c'est que mon mari s'envoie une pute mineure dans mon propre garage depuis 2 mois et là, j'en peux plus

je croyais que la symbiose sexuelle était le fait de l'imagination d'écrivains inspirés / avec ma femme / j'avais seulement / pendant toutes ces années / expérimenté le rapport qu'on pourrait qualifier de scientifique / un corps en pénétrait un autre / immobiles / tous deux exécutant un geste tellement vide de sens qu'il semblait que nous ne bougions pas / comme déjà morts / comme exécutant un phénomène inéluctable qui ne nécessitait même pas notre présence pour s'accomplir / duquel non plus nous ne retirions rien / qu'un peu d'épuisement / que le vague soulagement d'avoir été là au moment où il se produisait / avec cette conviction aussi que si la distribution des rôles ne nous avait pas désignés comme en étant les protagonistes / rien n'aurait été plus mal / l'acte en aurait à peine été différent / car dans ces moments d'application / le sentiment n'avait pas sa place / pas plus que la poésie / la technique seule était omniprésente / la méthode guidait nos gestes / nos sens attentifs aux signes qui devaient enclencher des séries d'opérations lesquels provoquaient d'autres signes impliquant eux-même d'autres séries / ainsi ce que j'avais en face de moi n'avait rien d'une personne / c'était surtout un corps dont je devais observer les réactions / connaître les temps de réponse / saisir les subtilités mécaniques / les appels et les remontrances / toute une liste de codes à assimiler avec précision pour avoir l'impression d'être digne / respectueux / sensible / ce qu'on appelait sensible / altruiste / sérieux / ainsi ce corps que j'avais en face de moi n'était pas ma femme mais un test / une machine au fonctionnement complexe dont je devais tout savoir des angles / de la surface / pouvoir me faire une idée précise du volume global / jusqu'à pouvoir les quantifier sans trop risquer de me tromper / pendant l'acte / l'objet était devant moi / compact / digne / méritant par sa seule présence la plus studieuse de mes attentions / ainsi conscient de cette situation charcutière / de cet état de fait basement physique / il m'était alors difficile d'imaginer que tous les chansonniers / les romanciers / les poètes / les artistes en tout genre décrivant l'acte sexuel comme une grâce divine / n'étaient pas une bande de fieffés menteurs aux imaginations délirantes

à l'opposé / ce que j'avais vécu dans la pénombre de ce garage était sans comparaison / la technique je n'y pensais plus / la technique je ne songeais même pas à y penser / lorsqu'une chaude béatitude avait recouvert des heures qui ne semblaient plus passer / se traîner / se prélasser / comme si aucun événement n'était là pour prévenir le temps qu'il devait s'écouler / perpétuellement imbriqués l'un dans l'autre à la manière de casse-têtes chinois inextricables et luisants / tremblant / haletant / susurrant dans des langues mystérieuses la réalité de notre passion / sans que jamais ne vienne s'interposer la lourde matérialité de nos corps / imprécis jusque dans les gestes qui nous portaient d'un coin à un autre de la pièce / perdant l'équilibre quand nous avions à nous séparer / bousculés par la violence de n'être plus soudés l'un à l'autre / souvent nous trébuchions ou tombions / nouveaux-nés / baignant dans l'épais liquide utérin / faisant de notre union interminable un refuge de chair / un sanctuaire organique élevé sur les cendres de ce qui était bon / de ce qui était raisonnable / censé / sérieux / intelligent / correct / sur les cendres froides de nos peurs / le brasier éteint de la bonne conscience / reclus / réfugiés / à l'abri dans l'obscurité de ce garage / dans le noir impénétrable de la honte / fouettés sans relâche par les rênes de notre désir / la cravache cinglante de notre attirance mutuelle / cernés de toutes part par l'envie / le sentiment que rien ne pouvait exister de mieux nulle part ailleurs

dans le monde comparé à la jouissance infinie de se martyriser l'un l'autre / sur la dalle de béton de mon garage

ma femme finissait de touiller sa salade / frappait sur la porte et gueulait
fermez-là / tas de porcs !

nous nous en foutions / nous l'entendions à peine / gueulions à notre tour chacun au visage de l'autre / sa voix à elle si claire / celle de ma femme / de l'autre côté de la porte / si rauque / si terne / suintant l'hystérie / l'autre si belle / si douce / musique / mélodie des jardins publics / chansonnette à laquelle j'aurai sans broncher laissé le soin de crever l'un de mes tympans / à sonner sur mon oreille le nombre d'années qu'elle voudrait / à hurler à jamais le plus près possible de ma tête / recouvrir au passage la rumeur de la ville / les voix de mes patrons / celles du monde / le bruit des autos / qu'elle gueule si fort et si près que je n'entende plus que ça / même après ma mort / pour que le froid d'aucun caveau ne puisse jamais corrompre la clarté de son timbre / comme il ne devait pas y avoir plus belle éternité que celle passée à l'entendre gémir / que vibre toujours en moi la note vacillante de son cri / qu'aucun discours / qu'aucun reproche ne vienne jamais me prouver que j'ai pu avoir tort / que ces mois passés à faire l'amour deviennent la forteresse blindée justifiant à elle-seule qu'on fasse ce qu'il y avait à faire pour la conquérir / qu'on renonce à tout ce qui semblait auparavant en valoir la peine / qu'enfin je puisse me dire que malgré les déceptions / les frustrations / les gifles / les coups / j'avais réussi à m'affranchir / à aller où bon me semblait en dépit des avertissements / des mises en garde / des lois / des ordres / que j'aurais contre tous remporté l'unique combat dont il était indispensable de triompher

de l'autre côté de la porte / ma femme sortait un gigot du four et répondait

t'enfiler une petite pute qui pourrait être ta fille / tu parles d'une victoire / tu veux pas qu'on te file une médaille non plus ? pédophile de merde !

CINQUIEME PARTIE

sombre poussière dans la clarté du dehors

quand notre porte a éclaté / je me souviens avoir été ébloui par la lumière du soleil / je n'avais aucune idée de la saison / pour moi / dehors / c'était l'été / parce que la chaleur de l'intérieur / même si elle ne provenait que de nos deux corps éreintés par l'amour / était associée aux heures chaudes / aux insectes chantant des grands Sud

je ne voyais que du blanc / que la poussière épaisse qui flottait dans ce blanc / qu'un curieux agencement de formes et de textures ne signifiant rien d'autre que pure beauté au milieu d'une cacophonie de voix et de bruits sourds / de silhouettes massives se contorsionnant à contre-jour / décrivant des figures tordues / des motifs déchirés / formidable composition baroque qui s'opposait au minimalisme des mois passés à s'allonger sur le même corps / à figurer la même notion / simple / primale / ainsi le monde soudain semblait vouloir participer à notre bonheur / peut-être simplement l'interrompre / peut-être en avait-il été averti par l'onde de choc qu'un événement aussi merveilleux ne doit pas manquer de provoquer / le monde avait fait irruption dans le garage / avait fait sauté les gonds à coups de pied / s'était épris de nous comme nous nous étions épris l'un de l'autre / avait hurlé comme elle avait hurlé / frappé comme elle avait frappé / sué comme elle avait sué / avait ensuite ouvert toutes les portes / laissé entrer le soleil tout entier / ma femme aussi / la lumière surtout / la lumière au-delà de toute imagination / la lumière qui allait percuter la noirceur de la poussière que le pugilat élevait dans les airs / sans que je sache vraiment qui se battait / qui encaissait / qui était pris à partie / qui était puni / qui était glorifié / le tableau avait une telle allure générale que ces détails étaient bien plus qu'accessoires / comment s'intéresser de toute manière à autre chose qu'à ces grains de poussière flottant entre deux nappes de buée / proménés sur les rafales de la dépression créée par le contact de la masse d'air gelée du dehors et la fournaise sensuelle du dedans / comment détacher son regard du ballet chaotique de ces formations minuscules / grises derrière moi / noires quand elles se détachaient sur le flot blanc de l'extérieur / je ne me souviens que de ça / de la bizarre sensation d'être obligé de me séparer de la jeune fille aussi / sans que tout ça soit très grave / son cri résonnait encore dans mes oreilles / il y résonnerait toujours / et même si c'était le cri d'une autre / ce serait tout de même son cri à elle que j'entendrais / son visage à elle que je verrais / au milieu de la foule des visages / de la multiplicité des hurlements de ce monde / ce serait seulement elle / seulement cette image que j'avais pu me payer / cette image que j'avais transportée avec moi / cette voix que j'avais invoquée / ces yeux que j'avais fait pleurer de joie / ce corps qui m'avait permis de ne plus avoir à en toucher aucun autre / ce genre de corps qu'on rêve et qu'on oublie / mais qui reste là / qui attend son heure et rend amer tous les autres qu'on pourra croiser / qu'on pourra toucher / et dont le seul défaut sera de n'être pas celui qu'il faut / un corps-cathédrale / un corps-monument dont la seule présence / quelque part sur la Terre / force au malheur / à la misère / à la désillusion sourde de ne pas en être le compagnon / de ne pas pouvoir le posséder / parce qu'on est trop pauvre / parce qu'on est trop seul / parce qu'on est trop moche / parce qu'on est pas assez surtout / jamais assez aux yeux de chacun / jamais assez alors qu'il y a mieux / que des régiments entiers de meilleurs nous écrasent de leur puissance / de leur gloire / de leur faste / de leurs talons / de leur insupportable facilité à être beaux / entreprenants / cordiaux / agréables / tout simplement brillants / d'une brillance que chacun s'accorde à dire qu'elle leur est spécifique

ainsi moi j'avais tout refusé en bloc / ainsi moi j'avais sorti ma carte bleue dans ce monde où il n'y avait que ça à faire / ainsi moi j'avais sans honte plongé dans la caste des brillants / à coups de florins / à coups d'embrayage / j'avais ramené mon butin dans mon antre / j'en avais caressé le sublime / absorbé le génie / sans commettre aucun pêché / sans enfreindre aucune loi / faisant simplement ce que me dictait le bon sens / sans blesser personne / sans entraver le bonheur de quiconque / ma femme elle-même qui se sentait maintenant libre / à gueuler autant qu'elle voulait / la jeune fille qui se sentait maintenant libre / à jouir autant que son corps pouvait en supporter / moi surtout qui me sentait plus libre que quiconque parce que j'avais fait ce que tout le monde rêvait de faire / cet acte ultime dont le non-accomplissement rendait chaque jour le monde plus triste / plus morne / chaque jour plus désespérément inutile / chaque parole toujours plus insensée / si bien que je m'étonnais que personne n'ait pensé à le faire plus tôt / si bien que cela ne m'a pas du tout surpris lorsque le monde a débarqué dans notre garage / qu'il a pris la jeune fille pour à coup sûr en profiter à son tour / me laissant l'indescriptible plaisir d'avoir été son rédempteur

EPILOGUE

on s'est résolu à mettre le monde en tôle

je ne sais pas ce qui a pu arriver au monde après ça / je ne sais pas quelle faute il a pu commettre / dans quel traquenard il a pu tomber / ni quel malfaisant a pu se jouer de lui / mais il a eu de graves ennuis / la jeune fille avait peut-être un rapport avec ça parce que ses ennuis ont commencé quand il me l'a prise / à peine sorti du garage / sans qu'il ait probablement le temps d'en profiter / sans que le bonheur exceptionnel qu'elle procurait ait le temps de se répandre unilatéralement sur lui / immédiatement à la sortie / la poussière à peine dissoute dans la fluidité du jour / il se faisait arrêter

je me suis dit que le monde avait dû pêcher / d'une manière ou d'une autre / qu'il avait dû prendre moins de précautions que moi / qu'il avait dû négliger une loi quelconque et l'avait enfreinte sans le faire exprès / alors ça n'a pas fait un pli / le monde a été arrêté / a été emmené / puis le monde a été jugé / on l'a proclamé coupable / le monde n'a pas eu de circonstances atténuantes / le monde a même écopé de circonstances aggravantes d'après ce que j'ai entendu / alors il a pris le maximum / puis on l'a tout simplement foutu en tôle

à partir du moment où il a été détenu / on a tout de même laissé au monde une petite fenêtre pour qu'il puisse me voir / à hauteur de mes yeux pour qu'il puisse sentir quand je lui souriais / quand je compatissais / quand je me fâchais après lui d'avoir été assez bête pour se faire prendre / mais ça n'arrivait pas souvent / parce que de mon côté j'étais occupé à des tas de choses / en particulier à supporter dans ma chair la béatitude que les quelques mois passés avec la jeune fille m'avaient définitivement léguée

de temps en temps / tout de même / je lui jetais un coup d'œil / pour ne pas qu'il souffre trop / pour ne pas qu'il se sente trop seul / trop triste de n'avoir pas eu le temps de connaître celle qui avait changé ma vie / ça ne devait pas être facile / même si je ne pouvais plus complètement me mettre à sa place / j'avais un vague souvenir du malheur qui m'avait étreint avant que je saute dans le vide / sans compter que par la petite fenêtre qu'on lui avait laissé / avachi dans son désespoir / je voyais bien qu'il se décomposait peu à peu / je voyais bien qu'il crevait à petit feu / il ne fallait pas être malin pour s'en rendre compte / le monde tombait doucement en ruines / le monde ne supportait pas l'idée d'être enfermé aussi longtemps / si seul / mais tout de même il n'a pas trop souffert il me semble / parce que je crois que le monde a fini par se donner la mort / je n'en suis pas vraiment sûr / je peux me tromper / il est toujours possible qu'il se soit passé autre chose / mais je sais juste qu'un beau jour / je ne l'ai plus vu

FIN

Le cycle de l'Amour

Des signes sur leurs bûchers

« Et s'il est encore quelque chose d'inferral et de véritablement maudit dans ce temps, c'est de s'attarder artistiquement sur des formes, au lieu d'être comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers. »

Antonin Artaud / Le théâtre et son double

NOTE

Débutée en décembre 2001 et finalement publiée en janvier 2005, cette pièce a été sous-titrée lors de sa publication en ligne « monologue pour deux voix ».

Ceci n'était pas seulement une figure de style puisque sa conception longue et compliquée est passée par différentes phases, dont la première était la création d'un roman d'épouvante pornographique.

Pourtant, plus s'imposait le thème central du récit, plus le théâtre devenait le meilleur moyen d'en témoigner et je me suis attelé à une adaptation.

Ce travail demanda aussi beaucoup d'efforts et de manipulations stylistiques, en particulier la dernière d'entre elle, qui a consisté en un inversement complet de tous les dialogues. Expliqué autrement, la dernière phase de travail revenait à faire dire à LUI ce que ELLE disait, et inversement.

Une autre partie importante et laborieuse de l'écriture a été le parti-pris de présenter les personnages comme spectateurs de leur propre vie avec des tournures de phrase comme « je lui réponds que ».

Toutes ces méthodes avaient pour but de rendre encore plus floue la distinction entre ces deux personnes, et c'est seulement au prix de ce difficile effort qu'a pu ressortir cette étrange impression de malaise persistant.

J'avoue que c'est un texte sinistre, parfois dur, mais c'était le but exact.

Dans les notes préliminaires du roman initial, j'avais écrit :

« Il faut que le bûcher, l'immolation, s'impose autant au lecteur qu'aux protagonistes, comme une évidence incontournable. Le récit doit être cette mécanique implacable. Chaque issue, chaque voie vers le salut, la rédemption, doit être fermée une à une au cours de chapitres se terminant chacun en impasse. (...) Le spectre de la destruction totale doit s'imposer de manière viscérale. »

Est-ce que je suis parvenu à ce but ? Je ne pense pas totalement, mais en tout cas, j'aurais mis tout mon cœur et tout mon désespoir à exprimer la souffrance de couple sans avenir.

GC - 22 septembre 2006

Prologue

ou les odeurs sur la langue

LUI :

avant tout / c'est le début que nous voulons retrouver / le moment primordial / baigné de liquides tremblants / seuls exposés aux déplacements de l'air / dans la pièce originelle / immobiles / déposés sur un instant que la courbe du temps ne parviendra jamais à figer d'un côté ou de l'autre du présent / si bien qu'il nous restera une vie à passer à se demander si le bonheur qu'il contient est enfui ou à venir

ELLE :

si bien qu'il nous faut rester toujours ensemble / l'un contre l'autre / pour en avoir le cœur net / et finalement être certains d'espérer / ou de désespérer / mais être certains / finalement / et ne plus rougir de notre incrédulité

LUI :

ne plus avoir honte d'attendre surtout / de ne jamais être là / toujours de retour / ou toujours sur le départ / jamais vraiment sédentaire / ne prenant jamais vraiment possession d'un amour qui pourtant nous appartient

ELLE :

qui doit bien nous appartenir / à un moment ou à un autre / mais que nous avons peur de voler peut-être

LUI :

à qui / nous ne savons pas / mais les choses que nous possédons n'ont pas la même odeur que ce sentiment

ELLE :

ce sentiment qui ne sent rien / ni sueur / ni sang / ni sperme

LUI :

si bien qu'il devient évident qu'un tel amour inodore ne peut pas être le notre / puisque notre lot à nous est de posséder la puanteur / et les choses qui puent / ou du moins qui sentent fort

ELLE :

parce que nous avons appris à aimer ces odeurs fortes / si bien que pour nous elles ne sont plus puanteur / sentent simplement fort / c'est ce qui nous arrive de dire / de plus en plus fort / pour recouvrir la finesse de celles dont nous sommes privés / les choses neutres / les choses pures / qui ne sont jamais les nôtres / quoi qu'on décide de faire / nous qui suintons / nous qui engendrons des flots de défaites / couverts de plaies / livrés aux courants d'air de la pièce originelle / sales

LUI :

nous qui reconnaissons chacune de ces effluves / lors de ce moment primordial / sueurs évidemment / la tienne / la mienne / entremêlées

ELLE :

et le goût significatif dans ma bouche / qui n'est pas vraiment un goût mais simplement une odeur de plus déposée sur ma langue

LUI :

ce qui revient au même

ELLE :

ce qui revient au même / le contact de nos peaux aussi / la caresse moite de ta prostration / l'offrande de ma torpeur / en suspension / ce bain d'incompréhension dans lequel nous baignons / ce bain qui sent horriblement fort / des mares puantes à en vomir

LUI :

sans que jamais nous ne vomissions / parce que tout est si beau / oui / si beau / que nous nous résolvons à aimer en globalité ce qui se trouve ici / et faire de cette pièce / de ce moment / de ce qu'ils contiennent / le début et la fin de tout

ELLE :

jusqu'à ce que nous ne sachions plus

LUI :

que quelque chose se perde

ELLE :

et qu'à défaut d'un moment précis qui aurait dû être le commencement

LUI :

nous nous affairions à décider de manière claire

ELLE :

ce qui devra être la fin

scène 1

ou les choses qui brûlent bien

ELLE :

ton prénom / je t'appelle par ton prénom et tu ne réponds pas tout de suite / je regarde autour de moi comme rien ne se passe / comme aucun vent ne remue les rideaux / comme l'extérieur est vide de nous / de nos rires / de nos jeux / comme la rue est livrée aux autres / ton prénom / je le répète

LUI :

ça va / je suis en bas / il faut que j'allume ou alors l'essence va s'évaporer / et il n'y aura plus qu'à tout recommencer / imbiber à nouveau les moquettes / tremper encore les rideaux / répandre partout où je l'ai déjà fait ces flaques odorantes qui t'arrachèrent des grimaces / tu peux bien attendre cinq minutes / je crie du salon / du rez-de-chaussée / en grattant le bout ocre de l'allumette qui s'enflamme / que je jette sur le canapé mais qui s'éteint en vol / avant d'entrer en contact avec l'essence dégoulinant dessus / à même le cuir marron que nous avons choisi / sans nous demander s'il brûlerait bien / ce que nous aurions dû faire / ce que tout le monde devrait faire en prenant possession de quoi que ce soit / d'abord se demander si les objets qu'on acquière / si les amis qu'on rencontre / si les pensées qu'on engendre / sont inflammables / ou non

ELLE :

dépêche-toi / je répète / dépêche-toi

LUI :

alors en grattant à nouveau je te dis / pour t'occuper / pour que tu ne t'impatientes pas / je te dis / il ne faudra jamais désespérer / jamais / jamais / toujours nous devons garder l'espoir que le souvenir des horreurs traversées ternira puis flétrira puis séchera entièrement / sans qu'il n'en reste plus rien / puisque ces horreurs-là sont faites de liquide / de notre sang et de nos larmes et des puantes sécrétions de nos corps lourds et que tout ça s'évaporerait sans laisser sur le sol aucune cendre / aucun débris / aucune trace / plus rien qui vienne troubler l'étendu de notre bonheur froid

ELLE :

et je te dis que tu te trompes car nous n'avons pas connu ces malheurs / qu'aucune larme n'a été versée / ni aucune goutte de sang / non plus qu'aucun autre liquide sérieux / que nous avons simplement subsisté en dévorant chacun notre propre immobilité / la rudesse terrible de notre calme ainsi que les lambeaux fantomatiques d'une solitude duelle

LUI :

mais justement / mais justement / tout ne pourra qu'aller mieux / parce que tout finit toujours par aller mieux pour tout le monde / c'est ce qui se raconte en tout cas / et c'est aussi ce que j'ai toujours vu / que les lendemains / quoi qu'il arrive / sont toujours meilleurs que les jours présents puisque qu'on ne décide jamais d'aujourd'hui mais que demain / systématiquement / est l'objet de toutes nos attentions / que nos regards / sans cesse / se tournent vers ce qu'il faut faire / vers les mystères qui nous attendent / les dangers qui nous menacent / les bonheurs que nous aurons achevés de construire / et les fondations de ceux que nous ne soupçonnons encore qu'à peine

ELLE :

tu réussis à l'allumer ce canapé ?

LUI :

je gratte encore / encore une fois / et c'est la bonne parce qu'un souffle rauque me fait tourner la tête et que les coutures du cuir dans lesquelles avait coulé l'essence soudain s'illuminent et flambent et tombent jusqu'au sol sur lequel elles courent pour rejoindre le buffet / celui-là même que ta mère nous avait offert pour notre mariage et qu'elle tenait de sa mère à elle / ce buffet qui était plus vieux que nous / que des mains d'ancêtres avaient poncé et sculpté / ce buffet de bois dans lequel des générations avaient mis la plus entière confiance parce qu'il était fait d'un matériau idéal / le plus hautement inflammable qui soit / et que pour eux déjà ce devait être clair / les choses les plus belles sont celles qui brûlent bien

scène 2

ou boîtier blanc

LUI :

il n'y a pas encore ni fumée ni flammes ni chaleur ni son à l'étage / ni rien qu'on devine brûlant / ni crieur / ni média / ni une / ni deux / messenger en route / depuis le rez-de-chaussée / messenger porteur de l'annonce publique de notre disparition / ni gaz invisible / ni toxique / déclaration

ELLE :

et rien à la télé non plus / décidément / ce soir-là / aujourd'hui / cette nuit primordiale enfin / rien à la télé / rien qui ne puisse nous satisfaire plus que l'enlèvement de notre conviction grimaçante / en tourbière de faux sentiments / en bouillon stagnant / en eau qui dort / en l'infertile bain qui a renoncé à propager notre œuvre de chair

LUI :

tu lis un magazine dans la chambre / je t'entends tourner les pages / et les pages font un bruit infernal / comme si elles étaient vides

ELLE :

je présume que tu es dans le bureau / près de cet ordinateur qui ne fonctionne pas / tu voudrais qu'il fonctionne / assembler le kit / c'est le mot qu'ils emploient / et c'est un mot si stupide / et tu te sens si stupide / parce que le papier sur lequel tu continues à écrire est un symbole de plus de ce monde que tu ne veux pas quitter / et de celui / autour de toi / que jamais tu n'auras compris / dans lequel jamais tu n'auras réussi à pénétrer / toujours extérieur / même cloîtré dans cette pièce où les livres dévoraient le bruit de nos pas / et tous les sons que nous pouvions produire

LUI :

mais aujourd'hui / devinant le craquement du bois qui flambe à l'étage du dessous / ne sentant rien / n'entendant rien / ne voyant rien / mais présomptueux / cette nuit-là / ce jour-ci / mes efforts enfin trouvent leur récompense / et des hiéroglyphes lumineux sur l'écran me confirment que la connexion était établie

ELLE :

connexion avec quoi / je manque de te demander / comme je manque tout le reste / mais je me tais et j'attends que l'escalier / à son tour / prenne feu / en espérant qu'il le fasse / pour que nous soyons enfin bloqués / pour que tous les choix de la vie enfin se taisent / et qu'une dernière fois / une seule / il n'y ait plus que la dernière solution qui s'offre à nous / que l'écœurante liberté dont nous avons été gorgés finalement se taise / comme moi / et nous confirme que cette décision prise cette nuit / est bien l'ultime que nous aurons jamais à prendre

LUI :

j'appuie sur la touche "Entrée" / l'unité centrale émet un petit bruit de machine à café qui commence à couler / agitant dans ses entrailles d'obscurs mécanismes qu'on jurerait organiques à en entendre le son / je détache les yeux de l'écran et m'approche du boîtier posé au sol / regarde vaciller la diode verte / témoin de l'activité du disque dur / une vie qui s'agite derrière la blancheur de métal / une métropole microscopique abritant des artères encombrées de voyageurs électriques / de travailleurs à 12 Volts / de nanotechniciens aveugles parcourant des allées sombres / des couloirs cuivrés dessinant des figures cabalistiques / un mandala asymétrique qui émet / tant qu'on l'alimente en courant alternatif / des litanies inaudibles / ultra-sonores / invoquant divinités énergétiques et inconnues / et j'ai soudain à mes pieds tout un extérieur qui grouille et m'attend / les architectures de silicium vibrant au rythme de ce qu'il est désormais possible que je dise

ELLE :

tu te relèves et poses délicatement ta main sur la souris en suivant l'évolution de la barre bleue sur l'écran qui indique la progression de l'installation / machinalement / tu caresses le flanc gauche de la souris avec ton pouce / je suis jalouse / tu ne me caresses plus comme ça depuis longtemps / et tu t'étonnes de la douceur du plastique / dans le lit je touche ma peau / sur ma main / entre mon pouce et mon index / c'est froid / je jurerai que c'est sale / je comprends

LUI :

au bout du couloir / j'entend les draps de notre lit se froter / je devine la courbure de la plante de tes pieds / j'imagine tes jambes fines / la marque que l'élastique de ta petite culotte imprime au creux de ta hanche / comme une frise cutanée / décorative / gravée à même ta peau / et dont l'alphabet se serait perdu dans les siècles de cette passion obscure que tu as éprouvée pour moi

ELLE :

la barre bleue a fini de se remplir / tu cliques délicatement de ton index sur le bouton gauche de la souris et un nouveau son s'échappe du boîtier blanc tandis que s'agitent sur l'écran les formes voluptueuses d'une introduction animée / cercles / droites / points colorés / formes géométriques qui se changent en d'autres formes géométriques / pleines / vides / noires / blanches ou de couleurs / tremblantes / saccadées / fluides / poursuivant sur l'écran d'incompréhensibles trajectoires et terminant par se figer dans une position idéale dans la contemplation de laquelle tu commences à te perdre

LUI :

tu cries mon prénom / mon prénom / tu viens te coucher / tu demandes

ELLE :

tu promènes le curseur de la souris sur les formes / longeant leurs contours lisses quelques instants avant de t'arrêter sur l'icône de connexion / tu cliques dessus / ton prénom / ton prénom je crie toujours / qu'est-ce que tu fous je crie encore

LUI :

et moi je sue / je sue / je clique / et j'en pleurerai presque de cliquer au-dessus de ce boîtier blanc qui gronde de tous les mots du monde / de ce boîtier blanc qui murmure comme une bombe potentielle qui n'explosera pas / potentielle seulement pour que je me contente d'en avoir peur mais qui jamais ne me tuera / toujours qu'elle menace de le faire et ne m'accorde aucun instant de tranquillité / et qu'à la fin je haisse le tumulte du monde et ne désire plus que les flammes grimpantes depuis le sol / progressives / lentes / et surtout pas invisibles puisque fulgurantes / ne s'approchant jamais car déjà là / à tel point que ce boîtier blanc / ce tel risque d'une destruction instantanée / est comme en explosion permanente dans mon bureau / et moi volant en morceaux perpétuellement / en débris incandescents figés dans l'air et à la fois remplis de cette vitesse propre aux apocalypses

ELLE :

alors j'avance maintenant dans le couloir / j'ai enfilé mon épaisse robe de chambre mais mes pieds se posent nus sur le carrelage encore frais / ma main droite effleure le mur pour me guider dans la demi-pénombre / je pousse la porte de ton bureau pour découvrir ta chaise vide que fait légèrement scintiller l'écran allumé du PC

LUI :

cela fait des jours que tu n'as pas pénétré dans cette pièce

ELLE :

des jours / et sur le bureau en bois sombre / je vois des livres ouverts stratégiquement disposés / punaisées au mur des feuilles volantes manuscrites / elles se soulèvent faiblement toutes ensemble quand j'ouvre complètement la porte / provoquant un bruissement pareil à celui de branches secouées par le vent

LUI :

ton regard parcourt la petite pièce de droite à gauche / je ne suis pas là / lentement / tu t'approches du bureau et tu examines les livres / cercles / droites / points colorés / les éditions sont richement illustrées de motifs étranges surgis d'un autre âge / on peut y reconnaître le Christ / sur certaines représentations / quelques fois des saints coiffés d'une auréole scintillante / des objets de culte que les dessinateurs ont fait luire d'une pénétrante clarté et puis quelques fois aussi des visages inconnus / des martyrs aux yeux vides / aux bouches déformées par des stigmates non répertoriés / une foule de prêcheurs touchés par la grâce au plus profond de leurs chairs pécheresses

ELLE :

c'est beau non / tu me demandes / je me retourne brusquement / tu es sur le pas de la porte et me regardes d'un air triste / c'est vieux / je te réponds / tu t'approches de moi / je remarque ton coup d'œil

furtif dans l'entrebâillement de ma robe de chambre / je devine aussi que malgré la faiblesse de la lumière / tu peux distinguer l'intérieur de ma cuisse / l'endroit à la fois chaste et intime qu'une femme ne laisse à voir si négligemment que dans la sécurité du couple / pas si vieux / tu réponds en posant ta main sur la souris / il a à peine un an

LUI :

je clique sur le bouton gauche et nous entendons comme une tonalité téléphonique suivie d'un gargouillis métallique / tu loges ta main dans ma paume terrifiée / une alternance de notes aiguës et graves s'échappe du boîtier blanc / des claquements / un soufflement rauque / et puis le silence

ELLE :

ça y est / tu dis / on est connectés

LUI :

et je comprends que ça n'est pas simplement au monde que nous le sommes / mais aussi à nous-mêmes / tant la proximité des autres nous propulse face à la réalité de notre propre relation

ELLE :

car s'aimer totalement / peut-être / impose que le reste des hommes soit confiné ailleurs / dans une boîte de métal par exemple / l'extérieur ici / mais l'extérieur enfermé et soumis à la pression d'un bouton-poussoir qu'on peut décider de ne pas actionner

LUI :

et désormais en te frottant la main / j'acquière la certitude que pour compléter notre évolution vers la plus ultime des passions / il va falloir que nous ne sortions plus jamais

scène 3

ou l'idole de bronze

ELLE :

j'avance dans le couloir

aux murs léchés de flammes / bleues / douces / qui commencent à roussir le si beau papier-peint que nous avons mis tant de temps à choisir / dans les rayons encombrés du magasin de bricolage

la moquette semble onduler sous mes pieds / balayée des gaz toxiques de la combustion / à cet instant où tout est encore lent / où nous pouvons encore suivre le tracé de l'incendie / où aucune langue déchirée / lumineuse / d'une faible et violette luminescence / n'a encore rencontré aucune de ses brûlantes sœurs

je reste prostrée dans ce décor en mouvement / craquelant tranquillement / me laissant seule / silencieuse et immobile / alors que tout autour de moi bruisse et tremble des fureurs contenues de la menace / murs et sol vivants / condamnés à disparaître / comme c'est le lot de tout ce qui bouge / tandis que moi je demeure éternelle / car sans geste / statue de chair muette promises aux lendemains / comme c'est le lot de tout ce qui se tait

je ne sais pas où tu es / et pour ne pas que tu me surprises / ainsi que pour fuir l'analogie d'entre ma voix et le murmure du feu / je décide de dire ce qu'il me faut dire sans produire aucun son / comme aussi j'ai peur de fondre / de devenir autre chose que le témoin et la victime des événements qui se produisent / dévorée par la chaleur des mots et enfin dissoute en eux

/ je commence donc à réciter dans le langage des idoles de bronze /

« pour toi / je ne suis pas rien mais tu ne sais pas ce que je suis / tu ne sais pas pourquoi je suis là / tu ne sais pas à quoi je sers et encore moins pourquoi tu m'aimes / pourquoi certains jours où tu te retrouves devant moi et que je te regarde tendrement / tu pourrais te jeter à genoux / à plat ventre / les bras en croix / la joue sur la terre / à mes pieds / et rester là jusqu'à ce que je décide que j'en ai assez de cette adoration / que je suis fatiguée d'être une déesse et que je m'éloigne en ne songeant même pas à te piétiner / ce sont des choses que tu penses / ces jours aussi où tu n'oses plus me toucher / où je deviens à tes yeux autre chose que ta femme / puisque les choses inutiles resplendent de rayons d'une autre vigueur que celle / ordinaire / des mécanismes attendus / ces jours où je ne suis plus rien de vraiment terrestre / où tu ne me regardes même plus / où tu baisses les yeux sur ce que tu t'imagines qu'il brille en moi / au-delà de la beauté / sans même que cela ait le moindre rapport avec la beauté / car tu dis souvent que je n'ai rien de beau / que je ne suis pas celle qu'il te fallait / que je suis arrivée vers toi comme une évidence mais jamais tu n'as dit avoir été heureux de ça / et ce ne fut qu'au début que tu m'as vraiment touché / pour que peu à peu tes mains s'affaiblissent ailleurs / pour qu'enfin tu ne fasses de moi rien de plus qu'une empreinte sur ta rétine / que tu changes mon corps en l'image de celui-ci / que je ne sois plus rien qui te ressemble / puisqu'il m'a fallu rivaliser avec les autres images qui te hantaient / avec les idoles qu'avant moi tu vénérerais / si bien qu'être ton égal ne pouvait pas suffire / si bien qu'être de sang et de chair ne pouvait pas suffire / si bien que j'ai dû être plus / être ultime / être celle qu'on ne voit pas / qu'on ne touche pas / devant laquelle on tombe en larmes / devant laquelle on n'est plus rien / au point de m'envelopper d'un halo de respect / puis de fascination / puis de peur / puis de flammes pour finir / telle que je suis maintenant dans ce couloir / calme et déterminée au milieu d'elles »

je crie ces mots par la voix du brasier / parce que personne ne peut être vraiment silencieux / et cet intérieur même / feutré / sans vie / tel que nous l'avons voulu / ne peut étouffer ma plainte / ainsi le feulement des papiers noircissant me sert de langage et quand j'ai terminé il semble se taire

je ne sais pas où tu es / alors une nouvelle fois / je crie ton prénom / droit devant moi / une fois encore / et une autre fois / pour savoir ce que tu fous /

c'est ce que je crie / pour savoir si près de toi il y a aussi déjà le feu / pour savoir si toi aussi tu parles par sa voix / ou bien si tu parles seul / ou bien ne parle pas

scène 4

ou flammes froides de l'impuissance

LUI :

t'es là ? / tu cries à nouveau depuis la chambre à coucher maintenant / t'es là qu'est-ce que tu fous ? / tu cries

ELLE :

tu sors ta tête de tes mains en malaxant tes joues piquantes / je le sais qu'elles sont piquantes / je connais bien tout ce qui pique ou caresse chez toi / tout ce qui mord ou embrasse / perce ou survole / jettes un coup d'œil à la souris sur ta droite / tu sors du bureau sans faire de bruit / aucun / puisque je ne t'entends pas / pénètres dans le couloir tapissé de fumée blanche et grise et bleu / flottant comme portée par encore un peu de ce que je lui ai fait dire

LUI :

dans la salle de bains / je ferme soigneusement la porte derrière moi en profitant des dernières secondes de lumière pour repérer le chemin qui me sépare de l'évier puis je tourne délicatement deux tours au verrou qu'on ne peut actionner que de l'intérieur

ELLE :

tu t'avances lentement / à tâtons / dans l'obscurité totale / pour ne rien heurter sur ton passage et risquer par la même occasion de trahir ton emplacement dans la maison / parce que c'est dans le secret que tu te déplaces / souvent / maintenant plus que d'ordinaire / dans le secret que tu t'enfonces pour peut-être devenir un autre / un homme que je ne connaîtrais pas / qui vivrait avec moi / dormirait dans mon lit / mais resterait toujours l'ombre furtive que j'ignore

LUI :

mes mains entrent en contact avec la faïence froide du lavabo

ELLE :

tu les glisses le long du mur en remontant vers le miroir qui n'a encore rien à refléter et atteins un petit interrupteur en plastique fixé sur son flanc / une faible et chaude lumière irradie la pièce et tu te retrouves nez à nez avec toi-même / les contours du haut de ton corps et ton visage se découpant sur un fond noir et uniforme derrière toi

LUI :

les premières secondes / je me reconnais à peine / je suis surpris par des yeux las et une bouche tombante / une mine austère / le désespoir profond qui coule comme une sueur froide sur ma peau / je ne peux plus l'entendre / mais je devine / à quelques mètres de là / vibrant dans le lit conjugal / ton corps lisse et offert / tes mains griffant les draps pendant que tu m'appelles à te rejoindre

ELLE :

ma force gracieuse qui réclame un contact / l'onde de désir qui me parcourt / et fait de moi l'objet dont il faut que tu te saisisses / l'ancre à pénétrer / l'hystérie qui ne tolère seulement qu'on la serre / de toutes ses forces qu'on l'agrippe et dont les spasmes de fièvre supplient en silence qu'on les mâte

LUI :

je sais ce moment inévitable / puisque tout s'agence pour qu'il finisse par se produire / puisque ni toi ni moi ne sommes retenus par rien d'important ce soir-là / et que nous allons pouvoir en profiter

ELLE :

en profiter / c'était moi qui l'avais dit et ça n'avait pas été dit au hasard / car dès lors qu'on se connaît depuis si longtemps / qu'on vit sous le même toit depuis si longtemps / rien n'est plus du hasard et chaque mot pèse dans le silence du foyer / et tout a son importance quand on décide de le formuler parce que le reste se règle automatiquement autour de brefs regards et de gestes invisibles / de demi-mots susurrés pour soi-même ou d'objets disposés comme des messages codés que l'autre trouvera et comprendra sans réfléchir

LUI :

je déboutonne mon pantalon et je le glisse / ainsi que mon slip / le long de mes cuisses / puis de mes mollets

ELLE :

le contact de l'air froid te fait frissonner / tu sens les poils de tes jambes se hérissier et ton sexe se rétracter légèrement / tu poses ta main droite sur ton ventre et descends lentement vers ta verge

LUI :

dans le miroir / devant moi / je présente toujours le même visage sombre / sans enthousiasme et comme le reflet s'arrête légèrement au dessus de ma taille / on ne peut deviner / même en s'y attardant / que je suis en train de me masturber

ELLE :

seule une faible oscillation de ton corps / un peu plus présente dans ton épaule droite / trahit une activité anormale / tu fermes les yeux immédiatement / pour ne plus avoir à soutenir la réalité de ton geste et commences à te perdre dans les divagations érotiques du branleur

LUI :

le mouvement répétitif que j'inflige à mon sexe commence en effet à générer des images / tout d'abord grossières / émergeant d'un bouillon sensuel et fantasmagorique imprécis

ELLE :

puis au milieu du paysage flou de tes vices / deux formes humanoïdes se matérialisent et s'approchent de toi / elles ne sont d'abord que hanches / seins et fesses / sans visage / sans émotion / ou bien mille à la fois / les visages simultanés de toutes celles que tu as aimées / parfois seulement désirées / anonymes ou intimes / les femmes de ton adolescence / celles de tes amis / celles que tu as entr'aperçues sur les terrasses ensoleillées des cafés / légèrement vêtues / celles qu'on a collées contre toi dans les rames trop remplies du métro / pour lesquelles tu as éprouvé bien plus que tu n'éprouveras jamais pour aucune concubine / pour aucune épouse / pas plus que pour moi / toutes ces femmes inaccessibles / désirables pour cette unique raison / soudain sublimées dans deux formations nuageuses à tes pieds / dévouées à l'accomplissement des désirs de leur créateur / rampantes maintenant / à genoux devant toi / absolument pas consentantes / car aucun désir ne tolère qu'on l'accueille / car le désir meurt d'être accepté / se volatilise au contact d'un autre désir simultané et finit par se consumer dans les flammes froides de l'impuissance

LUI :

quand la première fille prend mon pénis dans sa bouche / je présente déjà une érection conséquente / même dans l'humidité désagréable de la salle de bains / même debout face à un évier qui n'a rien de sensuel / les pieds nus sur le carrelage par lequel filtre les pulsations glaciales de la terre / la magie opère soudain et l'odeur des dentifrices / des produits de douche / a été remplacée par le parfum enivrant des eaux de toilette adolescentes / la profondeur épicée de juvéniles encens s'accordant avec une harmonie parfaite au toucher voluptueux de la langue maladroite

ELLE :

dans un mouvement brusque / tu tires par les cheveux la tête de la jeune fille afin qu'elle s'interrompe / tu lui décoches une gifle sèche qui la propulse sur le sol dont tu t'aperçois qu'il est terreux / légèrement parsemé de touffes d'herbes jaunes / comme séchées par le soleil / sans qu'il y ait pour autant de soleil / l'autre fille a momentanément disparu comme disparaissent les parties de nos rêves sur lesquelles on ne s'attarde plus / mais elle est toujours là

LUI :

je peux la sentir nous regarder / impuissante / immobilisée par un quelconque sortilège de pouvoir / son regard est indispensable / ainsi elle ne disparaîtra pas / et son heure viendra car c'est toujours ainsi que le délire doit s'accomplir / le maître du songe ne se contentant jamais d'une seule compagne / c'est inévitable / elle le sait / je le sais aussi / et cette fatalité ajoute à l'excitation une dose de puissance qui en démultiplie l'amplitude

ELLE :

tu te laisses tomber dans un rayon de soleil oblique et craches sur les fesses de la jeune fille au sol / qui tente de se débattre / insignifiante / faisant voler des particules de poussière au dessus d'une terre

morte / c'est dans un désert sec que tu nous baises / dit-elle tandis que miraculeusement / elle a de nouveau une culotte / pour le simple plaisir de l'arracher et sans entraver aucunement la cohérence de la scène / c'est dans un désert sec et lent que tu nous baises / répète-t-elle / tu passes ta main sur la salive qui commence à couler le long des fesses de la fille et l'étales sur son anus / glissant au passage un doigt entre les parois rugueuses

LUI :

j'empoigne mon pénis et je l'enfonce violemment au même endroit / ce qui ne manque pas de faire résonner dans la steppe désertique un hurlement aiguë tellement puissant qu'il en devient presque caricatural / aux frontières de cette bestialité drolatique seulement tolérable dans les zones vides de nos inconscients / partout ailleurs / ç'eut été outrageusement ridicule / c'est là que tu me baises / dit la fille / tu n'as droit à rien d'autre qu'à mon cul sec dans un désert sec / elle dit

ELLE :

dans la salle de bains / ta respiration a atteint un rythme rapide / ta main serrant toujours plus fort ton sexe raide / ton organisme entier sentant hurler les dernières notes de la symphonie sauvage qui se joue devant le miroir / comme une danseuse amoralité répète son indigne chorégraphie / mon vagin te ne le mérites pas / dit elle / rien en moins de ce qui est humide ne t'est permis et mon humidité tu ne la tolères pas / du bas de ta colonne vertébrale / tu sens monter le picotement de la fin et tu te retires de la première jeune fille

LUI :

je m'approche de la seconde qui me regarde avec des yeux larmoyants / pauvre esclave d'un rêve qu'elle ne comprend pas / non je ne veux pas / susurre-t-elle entre deux sanglots / nue / à genoux sur le sable blanc / les paumes tournées vers un ciel brûlant de la fureur de l'homme qui sent déjà vibrer dans ses tympanes le grondement sourd de l'orgasme et qui ne peut plus rien entendre d'autre / insensible à toute supplique / débarrassé de la pitié des êtres doués d'intelligence

ELLE :

tu lui agrippe les cheveux par le coin supérieur gauche du crâne / lui gueules de la fermer et lui colles ta queue au fond de la gorge pour éjaculer en tirant de toutes tes forces sur ses mèches blondes / avale tout espèce de grosse salope / tu craches entre tes dents serrées de plaisir pendant que les yeux de la jeune fille / déjà mouillées de larmes / se ferment de dégoût sur la tyrannie de son bourreau

LUI :

je laisse échapper un long soupir de contentement doucement saccadé par les battements effrénés de mon cœur et j'ouvre les yeux

ELLE :

tu te redécouvres dans le miroir / tes joues ont légèrement rosi mais ton regard est toujours celui d'un homme abattu par le vide / par dessous la porte / la fumée du couloir s'est infiltrée et la pièce d'eau maintenant elle aussi tremble de la menace de l'incendie / volutes à hauteurs diverses / immobiles comme des nuages partout autour de toi / un bruit cogne juste derrière et ta respiration s'interrompt brusquement / tu te retournes / je suis debout à côté de la porte / à demi drapée de filaments toxiques / de rubans brumeux / traversée par eux / je te fixe d'un air tranquille

LUI :

je ne fais pas un geste et sens de la bile remonter dans mon œsophage / une envie de fuir et de me cacher éternellement m'étreint / je ferme les yeux à nouveau / cherche à retrouver le désert / mais il n'y a plus rien derrière mes paupières / tout y est maintenant noir comme la mort et les deux jeunes filles ont disparu

ELLE :

tu rouvres alors les yeux / la porte de la salle de bains est toujours fermée à double tour / tu t'y tiens seul / sur le carrelage froid / il n'y a pas de fumée / peut-être pas même d'incendie / seulement ce miroir / unique témoin / tu reprends progressivement tes esprits / tends la main vers le placard sur ta gauche et en sors un paquet de Kleenex que tu déchires pour en tirer le premier mouchoir mais tu t'arrêtes quand ton regard se pose sur le lavabo / il est propre / aucune trace de sperme ne le souille

LUI :

je regarde mon pénis dont l'érection tombe lentement mais ne vois pas de sperme non plus / je remonte mon pantalon et j'appuie sur l'interrupteur principal de la salle de bains

ELLE :

une vive lumière inonde la pièce mais malgré l'éclairage puissant et un examen approfondi des lieux, tu ne trouves rien / ni moi / ni sperme / ni volute / rien / étouffée par la distance et les cloisons / une voix te parvient de l'autre bout de la maison / t'es là ? / qu'est-ce que tu fous ? / je dis

LUI :

je glisse le paquet de Kleenex dans ma poche / déverrouille la porte et me dirige vers mon bureau / au ton de ta voix / tu dois sérieusement t'impatienter

ELLE :

maintenant il est tard et tu n'as plus d'excuse / il faut que tu viennes

scène 5

ou honte honte honte

LUI :

alors je sors dans la chaleur piquante du corridor
le bruissement des draps je ne l'entends plus / seulement crépitement / tunnel vivant dans lequel je
m'avance / vers toi / qui m'appelle / qu'est-ce que tu fous / tu répètes / comme le déroulement d'un
chapelet dont tu as perdu le compte / litanie / répétition / qui m'invoque / stupide comme une prière /
vaine comme une prière / répétition encore dans laquelle tu oublies jusqu'à l'idée de te noyer / portée
par une foi inconsciente / irraisonnée / qui te fait croire / de tous tes viscères éteints croire / qu'elle me
ramènera à toi / cette fois encore / que ce tunnel bouillant de notre échec coloré je le franchirai à
nouveau pour te rejoindre / sans peut-être songer à qui je peux être / à qui je suis / à ce que je pense
ou ressens / espère ou décide / au-delà de l'amour que je te porte / de ces amours en forme de rien /
dont aucune démonstration jamais ne pourra justifier l'existence / parce qu'au-delà / tout au-delà /
bien loin au-dessus ou en dessous du monde / il y a moi qui suis seul / malgré toi qui le suis / et moi
qui ai honte / sans que jamais tu t'en doutes / pas plus maintenant / quand je sors de cette salle de
bains où je viens de me branler / pas plus maintenant que jamais / et pourtant c'est vrai / j'ai honte /
alors je préfère ici le dire dans ce couloir / je le dis au cylindre de flammes dans lequel je m'avance / je
le dis
j'ai honte
honte d'être ce que je suis et honte de ne pas l'être mieux
honte d'être un homme qui porte sur lui le souvenir de tous les crimes que ses semblables ont commis
honte d'être un homme blanc
honte d'être un trop riche et honte de ne pas l'être assez
honte d'être là et de ne pas l'être mieux
de te tenir quand je te tiens / de te lâcher quand je te lâche
vraiment parce que je ne sais rien
et que je ne comprends rien / ni de toi ni des autres
et que les seules vérités que je connaisse sont les miennes et qu'elles ne peuvent pas être celles de
tout le monde
et ne pas ajouter le regret à la honte
ne rien ajouter et ne rien soustraire
et n'être même plus moi
et n'être même plus du tout parce que ce moi que je suis / de le laisser seulement là en présence de
quelqu'un d'autre que lui-même
et le voilà déjà qui crache au visage
qu'il viole et qu'il tue rien que d'être là
qu'il viole les femmes qu'il a violé et tue les peuples qu'il a tué
dans la joie et la bonne humeur
dans ce bonheur qu'on lui reprochera toujours d'éprouver
honte honte honte alors de tout ce qui fait qu'il est lui
ce moi et le symbole de lui-même
honte honte honte alors d'être ce qu'il est face à toi
et n'être pas femme
et n'être que lui-même
et n'être pas toi
cette seule chose que tu pourrais vraiment aimer plus que je t'aime et plus que tu m'aimes en retour
être toi pour que totalement tu puisses m'aimer sans scrupule ni mensonge
sans arrangement ou compromis
moi qui ne serait plus
pas même le reflet de toi-même mais juste toi
non plus dans toi mais toi seulement
et toi toujours peut-être
même pas
peut-être rien
peut-être ni nous deux
ni toi et moi
ni toi seule
peut-être ce plus rien vers lequel déjà nous finissons de nous diriger

dans la clarté lente de ce bûcher
comme la promesse scellée d'une privation d'avenir
d'une privation de nous-même
et avec cette privation la conclusion de ce qui était
et de la honte honte honte qui était d'être nous
d'être toi et d'être moi
honte honte honte dont chacun d'entre nous étions tombés mutuellement amoureux
moi de la tienne et toi de la mienne qui en était le bel écho
et ma honte à son tour écho de la tienne elle même répétée
se dégradant petit à petit
et demain n'être plus le souvenir d'elle-même à force de face à face se regarder
et se détruire
et s'enterrer dans le sol
et pas même des bras s'agitant
pas même des yeux roulant
finalement que nos voix à leur tour se mordant l'une l'autre
se vidant plus vite qu'elles ne pourraient se remplir
de qui elles étaient
de qui elles devaient être
et de qui surtout ne devaient pas être
qu'est-ce que tu fous / tu répètes / ça va / je suis là / je suis pas sourd nom de dieu / je dis / avant de
te rejoindre

scène 6

ou boule de pollen

ELLE :

tu penses qu'il faudra essayer encore ? / même maintenant ? / quand tout fusionne et boue autour de nous / ici / dans le lit / et partout dans la chambre à coucher qui n'aura pas mis beaucoup de temps à prendre / draps / moquette / rideaux / torches chacune potentielles / faut-il que l'on recommence ? / comme toutes ces fois où il a s'agi d'imiter ces figures arcaniques / ces recettes sexuelles / ces formules anatomiques héritées de nos grands-mères / inscrites dans aucun livre / légendes / rumeurs / bruits / amenant dans l'acte amoureux quelque chose qui n'est pas nous / qui vient de plus loin / pour nous aider

LUI :

oui / nous allons recommencer / une dernière fois / sans évidemment espérer que cela change quelque chose / mais au moins pour se blottir dans la résurrection / même incomplète / de l'espoir qu'insufflait autrefois dans nos vies l'accomplissement de ces figures / positions de membres / positions de corps / étoile de chair décorative qui formait autour de nos deux sexes les symboles en appelant aux forces cosmiques de la fécondation / mantra suant et puant de nos mutuelles / bestiales / sécrétions

ELLE :

nous l'avons fait / laisser cette forme trouble d'inconnu entrer dans l'intimité de la chambre / quelque chose / qui peut-être était quelqu'un

LUI :

et qui le sera encore une dernière fois / maintenant / quand tu t'allongeras comme tu le fais / nue / quand tu lèveras tes jambes / l'une d'elle appuyée contre le mur / ta taille dessinant une vrille tendue comme la tige de certaines plantes exotiques dont jamais je ne me souviendrai du nom

ELLE :

et une fois de plus tu essaies de rendre beau ce qui est sale / de transformer le sordide en son euphémisme coloré / parce qu'il ne s'agit finalement / parce que cette dernière fois aussi / c'est de me pénétrer qu'il s'agit seulement / de rien d'autre / plante exotique / fruit sucré / étoile / toutes les belles images qu'il te plaira / mais techniquement / quoi que tu dises / c'est une pénétration qui nous réunit / et moi à nouveau je n'ai pas grand chose à faire / à part attendre / encore attendre / comme j'ai passé ma vie à le faire / et cette fois-ci sans plaisir / sans excitation ni impatience / cette fois-ci désespérée / toutes ces positions / tous ces membres / tous ces corps / les nôtres / bien que parfois ce cela devienne trop flou pour qu'on en soit certains / toutes ces mains agrippant des morceaux de nous-mêmes / étrangères / à chaque fois / car rien ne doit être naturel / c'est de la technique / l'art complexe de la reproduction assistée / comme nous sommes trop faibles pour nous reproduire tous seuls / mains / peau / d'étranger avec nous

LUI :

mais une dernière fois j'inventerai une image / une dernière fois je te mentirai / cacherais la réalité anatomique de ce que nous faisons / bien que pour moi il en aille de même / technique aussi / sport / pratique / pour moi rien de plus / que me mettre debout / ne pas trop bander / pour que ma verge puisse pointer vers le bas / mais assez pourtant pour qu'elle puisse te pénétrer / s'enfoncer dans la vrille de ton corps en suspension

ELLE :

d'une suspension douloureuse / à tel point que je me demande chaque fois pourquoi personne ne m'a jamais expliqué que cet amour qu'il faut faire porte en lui autant la crainte que le plaisir / autant le mal que l'infini satisfaction / et cette fois encore j'ai mal aux cuisses / cette fois encore / dans la fumée rasante de l'incendie général / aux abdominaux / mes muscles raides / je ne suis pas sportive / tu le sais bien / alors mon visage doit être rouge / et je ne sens plus grand chose / même pas toi / quelque chose / mais pas toi / cet autre peut-être que nous avons laissé nous aider / invisible / ce sauveur venu au secours de notre incompetence / de notre inutilité subite

LUI :

c'est cette inutilité qu'il faut combattre une dernière fois / pour être finalement certains qu'elle nous a bien vaincu / avoir la certitude que ce combat n'est plus à mener / alors refaire ce que déjà nous avons fait / ce que d'autres déjà avaient fait autrefois / et que d'autres encore feront après nous / avant qu'une technologie remplace la recette / et qu'une science vienne à bout de cette peur-là

ELLE :

mais moi je n'ai pas peur / jamais je n'ai eu peur de n'être rien de plus que cette particule errante / immobile / maintenue dans cette posture mécanique par la rudesse de nos deux volontés / mais pourtant vagabonde / d'un vagabondage de marginal qui jamais ne trouvera refuge / chaleur / ni repos

LUI :

cesse de parler / et ne bouge pas / je te tiens par les chevilles / je commence aussi à peiner / et mon effort n'arrange rien à la stabilité du procédé / cela semble à nouveau durer des heures / comme à chaque fois / des heures de cet acharnement qu'il faut mettre à tout essayer / à ne jamais baisser les bras / ridicules pantins de peau / prouver que nous sommes bien humains / bien là / que nos deux dépouilles font sens / d'une manière unique / sans alternative possible / de cette manière au moins ou disparaître / comme si nous n'étions jamais apparus / déchets dès la première seconde / moins utiles qu'une boule de pollen flottant dans les courants d'air du jardin / boule terne qui se laisse aller aux trajectoires aléatoires du vent / et qui finit par se poser au mauvais endroit / sur la plaque de béton de notre terrasse / sur le couvercle métallique de notre boîte aux lettres vide / et qui s'y accroche / inconsciente / pour ne jamais se rendre compte / pourrissante / dans sa lente désintégration naturelle / qu'elle n'engendrera rien

scène 7

ou la peau humide

LUI :

alors tu t'endors

nous sommes serrés l'un contre l'autre / dans l'obscurité de la chambre que la fumée rapproche un peu plus de la consistance nuageuse des rêves / et je ne peux dire si tu as pleuré ou non / car malgré ce silence pesant / à peine entamé par le crépitement du rez-de-chaussée entier / je n'ai pas entendu de sanglots

ELLE :

mais tu sais que cela ne signifie rien / tant j'ai appris à dissimuler chacune de mes faiblesses / tant je demeure rien que tu puisses déchiffrer / dès lors qu'un danger me menace / ou ma rigueur / ou mon foyer / et maintenant plus que jamais tu sais que je ne laisserai rien arriver qui me fasse apparaître plus faible que je ne le suis / qu'à la fin tu ne doutes pas que je sois capable de simuler la vie tandis que je reposerai morte à tes pieds / asphyxiée d'amour pour toi ou étouffée par le tien / que je pourrai me lever et me diriger vers la cuisine fondue / remplir le filtre de café et singer les gestes du premier matin

LUI :

dehors / il n'y a aucun bruit / et je songe que cela non plus ne signifie rien / qu'il pourrait y avoir des litres de larmes et de sang versés de par le monde sans que jamais un pleur n'atteigne la sécurité de la maison / sans qu'aucune voix jamais ne puisse traverser les rideaux de fer automatiques et le double vitrage gardien de notre tranquillité / que l'extérieur définitivement n'a aucune prise sur notre histoire

ELLE :

et c'est à peine si nous acceptons de respirer l'air du dehors / comme notre maison demeure un sanctuaire de calme inébranlable

LUI :

et quelques fois / au cœur de ces instants nocturnes / il me semble que j'entends le courant alternatif se déplacer bruyamment dans les appareils électroménagers / cafetière / radio-réveil / réfrigérateur / four à micro-ondes / dans les cloisons aussi / bloqué devant des circuits fermés par les interrupteurs / gargouillant à la porte de nouveaux parcours électriques obstrués

ELLE :

tu te redresses dans le lit / tu prends appui sur ton coude droit et te penches sur mon visage

LUI :

tu sembles sereine / ta bouche est entrouverte / tes paupières immobiles

ELLE :

seul mon nez qui tremble légèrement témoigne que je ne suis pas de pierre ou d'un quelconque matériau dans lequel on sculpte les idoles / tu t'approches un peu plus près et examines ma narine qui remue au rythme de ma lente respiration

LUI :

ainsi en va-t-il peut-être de même pour ce corps à côté de moi / comme pour les murs ou le boîtier blanc de mon ordinateur / une vie doit probablement s'agiter à l'intérieur / derrière ces paupières fermées / tout un réseau de câbles organiques guidant des décilitres de liquides vitaux vers des points de passage / des embranchements / des stations / itinéraires mous parcourant les chairs / perçant à même la densité des tissus / au-dedans un système complexe dont aucun signe extérieur ne témoigne du remous / à l'exception de cette petite narine qui s'élargit et se rétracte / presque imperceptiblement / pour aspirer ou expulser le gaz invisible de la chambre à coucher ainsi que les volutes de fumée qui s'engouffrent sous la porte et qui sentent maintenant l'érable / sûrement parce qu'il s'agit là des restes volatiles de notre cuisine aménagée / pour qu'aussi je songe que nous avons fait une bonne affaire ce jour-là / quand tu doutais qu'il s'agisse d'érable naturel / qu'enfin cette nuit nous pouvions être sûr de son authenticité et fier d'en avoir payé le prix

ELLE :

tu approches lentement ta main de ma joue et stoppes ton geste avant de la toucher / si près qu'on pourrait à peine y glisser une feuille de papier / entre tes doigts et ma peau blanche / tu déplaces ta paume au-dessus de mon visage endormi / main ouverte / descends jusqu'à mon cou / puis sur mon épaule / puis au-dessus de mon bras posé par dessus l'épaisse couette qui flambera si bien demain / ou avant le lever du jour / peu importe / puis tu t'arrêtes à son extrémité / recouvrant ma petite main de la tienne

LUI :

pendant tout ce temps / jamais je ne quitte des yeux ton visage fermé et quand ma main entre en contact avec la tienne / je peux déceler sur tes paupières un mouvement à peine perceptible / comme un tremblement de cil et la plissure furtive de quelques rides au front

ELLE :

tu laisses alors doucement s'abattre tout le poids de ta main
le toucher est humide / une mince épaisseur de sueur recouvre ma peau / tu t'imagines que ce doit être mon derme entier que cette luisante rosée corporelle rafraîchit / des rivières salées qui s'écoulent de tous mes pores / à échelle microscopique de véritables geysers / mais vu d'ici / dans l'ombre et la fumée / la scène qui se joue est paisible / comme dehors peut-être / comme le reste / pas un tremblement dans ma main que tu tiens / au-dessous de ma main une autre main / et en-dessous mon ventre lisse / mon ventre plat / au-dessous encore ma chair impassible et quelques centimètres plus bas / la quiétude étouffante de mon utérus amorphe

LUI :

mon regard se pose à nouveau sur ton visage / « je ne veux pas que tu sois malheureuse » je te dis

ELLE :

« je ne suis pas malheureuse / c'est la fumée qui me pique les yeux » je te réponds avant de me redormir

scène 8

ou se taire

LUI :

j'ai vu ce type, ce soir

ELLE :

quel type ?

LUI :

sur internet

ELLE :

je ne sais pas de qui tu parles / tu vois des gens sur internet ?

LUI :

je vois des gens sur internet

ELLE :

non / tu ne les vois pas

LUI :

non / je ne les vois pas / je leur parle et ils me parlent / on discute / je les vois

ELLE :

c'est qui ce type

LUI :

un type / que j'ai rencontré en faisant des recherches / pour mon article

ELLE :

je ne sais même pas de quoi il parle ton article

LUI :

il m'a dit qu'il te connaissait

ELLE :

quoi ?

LUI :

il m'a dit qu'il te connaissait / il m'a dit des choses sur toi et je le crois

ELLE :

des choses / quelles choses / comment il s'appelle

LUI :

je ne sais pas son nom / mais je sais qu'il ne ment pas

ELLE :

qu'est-ce qu'il t'a dit au juste

LUI :

il te connaît très bien / il savait des choses que j'ignorais

ELLE :

mais quelles choses / parle, bon dieu

LUI :

pourquoi tu te fâches / il y a des choses que je devrais savoir ? des choses qu'il sait / que j'ignore / et que je devrais savoir ?

ELLE :

tu es con / tu me fais marcher / ce type n'existe pas / tu es vraiment un débile / c'est pas malin

LUI :

non / il existe et je le crois / je n'invente rien / il était là et j'étais là / dans mon bureau / je l'ai vu / c'était quand la fumée a commencé à arriver / quand je pouvais encore respirer là-bas / avant que tout devienne gris et chaud et que je sois obligé de tout arrêter / de me faire à l'idée que nous étions en train de tout arrêter / comme je pensais que tout avait été dit / que nous n'étions plus qu'une chose au lieu de plusieurs / et que parler maintenant n'avait plus de sens autre que celui de nous donner l'illusion qu'un souffle fin peut-être / que l'un de nos postillons peut-être / ou que la sueur de nos corps suant de la peur d'en finir / que tout ça peut-être / parler / ne pas s'arrêter pendant que nous arrêtons / que peut-être tout ça finirait par éteindre le feu que nous avons mis dans la maison / comme je pensais que nous n'étions qu'un alors que soudain je me suis pris à réaliser qu'enfin non / peut-être restait-il des choses à dire / avant de brûler avec la couette en coton de ce lit / et peut-être aussi que c'était justement maintenant qu'il était nécessaire de se taire / voilà ce que j'ai pensé

ELLE :

tu penses que je te cache des choses ?

LUI :

peu importe / tu as le droit de cacher ce que tu veux / ça ne change rien

ELLE :

mais ça ne change rien à quoi / c'est qui ce type / qu'est-ce qu'il t'a dit / qu'est-ce que tu racontes

LUI :

rien / je ne raconte rien / oublie ça

ELLE :

tu te fous de ma gueule

LUI :

non

ELLE :

alors dis-moi / merde / à quoi tu joues

LUI :

à rien / rien / rien / rien / je ne joues pas / j'ai compris que maintenant il faut se taire

ELLE :

il était à l'école avec moi ce type ?

LUI :

à l'école ? oh non / pas à l'école

ELLE :

mais où alors / dis moi / merde

LUI :

ferme-la un peu / je t'ai dis que c'était pas important

ELLE :

ferme-la ? depuis quand tu me parles comme ça

LUI :

depuis que tout brûle et nous avec / que la chambre brûle et nous avec / que la maison flambe de toutes ses forces et que / même en y songeant / jamais nous ne trouverons de moyens de nous échapper puisque nous avons mis le feu parfaitement / depuis ce moment là je te parle comme ça ou bien je ne parle plus / alors ne parlons plus

scène 9

ou l'inconnu dans la chambre

LUI :

tu ouvres les yeux au milieu de la nuit / sans raison apparente il semble / tu fixes la lampe de chevet éteinte / juste en face de toi / sur la table de nuit qu'un mince filet de lumière venu du couloir vient éclairer

ELLE :

sur mon épaule / ta main vient de se poser / peut-être est-ce cela qui m'a tirée de mon sommeil / ou alors la lumière / ou autre chose / la chronologie exacte des événements se perdant dans le trouble de mon réveil

LUI :

tu saisis machinalement ma main et la pose sur ton sein / tu aimes que je t'agrippe pendant ton sommeil / pour toi / c'est la preuve la plus irréfutable que mon inconscient est tout entier tourné vers toi / tu es mille fois plus touchée par ce simple geste involontaire que par toutes les attentions conscientes dont je peux faire preuve le reste du temps

ELLE :

je ferme les yeux en souriant

LUI :

un bruit / pourtant / te fait sursauter

ELLE :

cela vient de l'intérieur de la chambre / près de la commode / mon cœur se serre en même temps que ma main sur la tienne qui ne semble pas avoir réagi

LUI :

une silhouette sombre est accroupie sur la moquette et fouille dans un tiroir / le filet de lumière s'échappant de la porte entrebâillée masque les traits de son visage en contre-jour dans la mince fumée grise

ELLE :

je chuchote ton prénom en secouant ta main posée sur mon sein / te réveiller / c'est ce que je te demande nerveusement / parce qu'il y a quelqu'un dans la chambre / ton prénom / ton prénom un peu plus fort

LUI :

mais ma main est froide / immobile / sans réaction / ainsi que tout mon corps serré contre toi / dans ton dos / jambes entrelacées avec tes jambes / inanimées malgré les coups de talon que tu me donnes / de plus en plus fort

ELLE :

ton prénom / ton prénom encore / chuchoté avec plus d'autorité / plantant mes ongles dans ta paume gelée / ton prénom / s'il te plaît / je te prie de te réveiller

LUI :

la silhouette près de la commode s'immobilise et tourne brusquement la tête en direction du lit / comme si elle venait de remarquer notre présence / ton souffle se coupe / ton cœur semble s'arrêter de battre / tu ne peux détacher ton regard de la face noire / en contre-jour dans la fumée grise / qui maintenant s'approche de toi / lentement / descend jusqu'à ta hauteur / s'incline légèrement sur le côté / comme pour t'étudier / calme / et curieuse

ELLE :

pétrifiée sous les draps / tous les pores de mon corps produisant en quantité des sueurs moites / incapable aussi de remuer le moindre membre / serrant toujours plus fort tes mollets avec mes propres mollets / plantant mes ongles plus profondément encore / je ne peux plus que sentir un liquide

frais couler sur ma main / liquide qui n'est pas ma sueur mais que j'identifie comme étant ton sang que mes ongles crispés ont fait jaillir de sous ta peau lacérée

LUI :

la silhouette sombre tend un bras vers toi tandis que tu ne peux même pas trouver la force de fermer les yeux / laissant une paume lourde te caresser les cheveux quelques instants

ELLE :

sans que je puisse le contrôler / un spasme de terreur me parcourt tout le corps / secouant en même temps le tien dans lequel je me suis totalement imbriquée

LUI :

la main se décolle instantanément de ta tête et tu vois que l'intrus va s'approcher un peu plus / et pénétrer dans le filet de lumière que l'éclairage du couloir projète dans la chambre / tu crois t'évanouir en sentant tes ongles stoppés par un obstacle solide qui doit être l'os de ma main que tu viens d'atteindre / le bout de tes doigts palpant maintenant ma chair à vif / froide / humidifiée par le sang qui s'échappe de veinules que tu as dû sectionner

ELLE :

le visage entre dans le rayon de lumière / c'est le tien qui me regarde tendrement / qu'est-ce qu'il y a / ma chérie / tu demandes / accroupi devant moi / à côté de la table nuit / je cherchais un pull / il commence à faire frais dans mon bureau / tu dis

LUI :

une fraction de seconde avant que tu ne la lâches violemment / tu sens une dernière fois le contact glacial et humide de la main inconnue que tu serrais / me bousculant / tu bondis hors du lit en hurlant déchirant les filaments de fumées en suspension

scène 10

ou bientôt / demain

ELLE :

tu écris sans cesse / je n'en peux plus de ce temps que tu passes enfermé loin de moi à écrire toutes ces choses qui finiront de toute manière par brûler avec nous / toutes ces choses que j'ignore et peut-être parles-tu de moi / ou peut-être pas / même ça je l'ignore / parles-tu de moi ?

LUI :

ça peut arriver oui / que je parle de toi / de nous deux et de ce que nous vivons

ELLE :

nous vivons ? / mais nous ne vivons plus rien depuis longtemps / depuis ce jour où nous avons cessé de vivre dans la promiscuité d'une pièce unique / que tu as eu ce bureau cet endroit où tu n'as cessé de te cacher et de me cacher à moi tout ce qui s'y passait / nous ne vivons plus rien / et moins que rien encore depuis que tu as commencé à écrire cet article / ou ce livre / je ne sais pas / depuis ce moment je n'ai plus rien su de ce que tu pensais / de ce qui t'importait / et tu es devenu un étranger / un étranger triste / un étranger seul / un de ces hommes qu'on ne peut pas toucher / de la main / à peine des yeux / et avec qui personne jamais ne peut être

LUI :

j'aurais bientôt fini / tout ira mieux ensuite / demain / quand ce sera fini / tout ira mieux / et nous serons à nouveau comme nous avons été / bientôt / je te le promets

ELLE :

mais la maison brûle ! / la maison / elle brûle ! / pourquoi demain / pourquoi bientôt / la maison brûle et nous avec et tu continues à écrire / il n'y aura plus rien demain / ni toi ni moi ni maison ni nous plus rien / si bien qu'on pourra même se demander si jamais ici il y eu quoi que ce soit

LUI :

tout brûle depuis longtemps / et depuis longtemps / tout brûle et nous oublie déjà

scène 11

ou facteur à la porte

ELLE :

les jours passent et le bruit que fait le brasier du rez-de-chaussée / comme la gorge immense d'un chien de feu / semble aboyer par moments

LUI :

je te rassure et te dis non / ce ne sont que les poutres qui craquent / que le bois qui se fend et qui gémit avant de tomber en cendres

ELLE :

en cendres ? / cendres je répète / cela fait des jours / des jours qu'il se fend et gémit ce bois en dessous / des jours que son chant chaque seconde nous répète cette promesse qu'on lui a fait tenir

LUI :

il la tiendra et bientôt / demain / peut-être / le sol s'effacera sous nos pieds / et dans sa gueule de chien brûlant nous aussi nous aboierons / et ensemble même serons l'un de ses cris animaux / seulement / ce que nous voulions être / souviens toi / ce n'est pas maintenant qu'il faut que tu oublies

ELLE :

je n'ai pas oublié / si jamais je l'ai su / si jamais c'est moi qui vraiment ai décidé ce qui arrive

LUI :

nous n'avons rien décidé / mais ce qu'on nous a proposé nous l'avons accepté / l'impossibilité de choisir nous l'avons choisi et c'est ça que nous ne devons pas oublier pour être heureux / bientôt / demain

ELLE :

on sonne à la porte / le facteur / tiens / ce doit être le facteur

LUI :

le facteur ne sonne pas à la porte / il dépose ce qu'il a à déposer et s'en va comme il est venu

ELLE :

peut-être qu'il a vu les flammes / ou de la fumée / et que ça l'inquiète / peut-être

LUI :

peut-être qu'il faudrait que tu descendes

ELLE :

je vais descendre

LUI :

dis lui que ça n'est pas grave / qu'il n'appelle pas les pompiers / dis lui surtout

ELLE :

je vais lui dire

scène 12

ou en toi ce qui était déjà mort

LUI :

déjà dans le couloir la chaleur n'est plus vivable et carbonise d'emblée tout ce qui n'est pas déjà carbone / tu avances lentement comme une torche sur les remparts d'une forteresse plongée dans la nuit

ELLE :

je regarde ma main / la vois flamber sous le métal liquide de mes bagues fondues / mais ne hurle pas

LUI :

tu ne hurles pas pour laisser au feu exprimer plus justement ce que tu ressens quand tu t'approches de l'escalier et que ton corps entier n'est plus qu'une flamme dansante parmi ses sœurs

ELLE :

je ne hurle pas quand ma chair suinte l'eau bouillante qu'elle contient / les graisses dégoulinantes qu'elle contient / je savais bien que j'étais un peu trop enveloppée / je ne hurle pas parce que déjà je ne sens plus rien / avant de brûler déjà / avant déjà / je ne sentais plus rien

LUI :

tu te tiens dans l'escalier / regardes notre salon en feu / ce décor familial autrefois figé dans la monotonie des jours succédant aux autres jours / maintenant en vie / respirant avec les bouffées d'air qui permettent sa combustion à cet endroit plutôt qu'à un autre

ELLE :

ici une langue clair noircit le buffet

LUI :

ici une vague tombe sur le canapé

ELLE :

ici une explosion éclate notre armoire / échardes incandescentes comme un feu d'artifices domestique / pas dangereux mais seulement beau / pour une fois pas dangereux mais seulement beau

LUI :

car oui / tout ça est beau / échardes fichées dans ta viande à vif / scintillantes comme des bougies d'anniversaire / probablement quelque chose à fêter aujourd'hui / est-ce que c'est à moi ou à toi de souffler / souffler / un dernier souffle / fêter / rougir / tout ça est beau / si beau que cette maison ne doit donc plus être la nôtre

ELLE :

je traverse la pièce en fumant / m'évaporant toute entière / ma peau comme un vêtement en lente combustion / moi même et ma forme et mes courbes et ma silhouette devenues dernière traces graphiques de qui je suis / peinture de flammes sur fond de feu

LUI :

tu ouvres la porte d'entrée et l'appel d'air propulse au dehors une boule en fusion / désintègre instantanément une bande de pelouse / les rangées de bégonias de l'allée / mais pas le facteur parce que / je te l'avais dit / il n'y a pas de facteur

ELLE :

pas de facteur mais du courrier / ignifugé probablement / nouvelles que même le cœur insupportable du soleil ne pourrait faire disparaître

LUI :

tu prends le courrier / tout tombe en cendres / sauf une lettre dont l'enveloppe noircit / brunit / et s'envole en miettes avec une rafale sulfureuse

ELLE :

et il reste la lettre / dans ma main invisible / la lettre que nous attendions / qui avait mis trop de temps à venir si bien que nous avons du mettre la maison à feu d'impatience

LUI :

comme de toute manière nous savions ce qui serait inscrit

ELLE :

de ces nouvelles qui ne brûlent jamais ou alors brûlent toujours en nous / secrètement qui nous dévorent et nous tuent à la fin / toujours trop tard qui nous tuent pour finir

LUI :

tuent en toi ce qui était déjà mort

ELLE :

en moi ce qui jamais n'apportera de vie à rien / toujours restera endormi / toujours éteint / toujours vide qu'on ne pourra remplir

LUI :

et moi l'inutile / et moi le veinard / incapable même de regretter de t'avoir choisi

ELLE :

toi qui devrait / toi le veinard / toi qui devrait te sauver avant que la maison s'écroule et me laisser là avec ce que je ne sais pas faire

LUI :

et te laisser là seule et sans moi / et te laisser là et ne plus rien savoir

ELLE :

c'est ce que maintenant tu as le droit de faire / maintenant que cette lettre est là / que nous savons ce qu'elle signifie / que nous savons la seule chose qu'il soit utile de savoir ici / maintenant pars / maintenant laisse moi / maintenant ces flammes me tiendront compagnie

LUI :

il fait chaud à l'étage / reviens me voir parce que tu me manques

ELLE :

tu peux partir maintenant

LUI :

reviens parce que / reviens

scène 13

ou les choses qui pendent

LUI :

bon alors / je crie / qu'est-ce que tu fous / je brûle tout seul là haut / qu'est-ce que tu fous / merde / je répète / merde / je me dis à moi-même / merde / je sors de la chambre et m'avance dans le couloir / merde / qu'est-ce que tu fous / je crie encore / je descends / merde

ELLE :

tu arrives dans mon dos / je ne t'entends pas / je ne te vois pas / je ne te sens pas / je le sais / tu arrives dans mon dos / dans la cuisine / ici / tu es là / je ne sens plus rien / je sais

LUI :

merde / qu'est-ce que tu fous / merde / je brûle / ça y est / tout brûle / ça y est / merde / tout brûle et toi tu es là / pourquoi tu ne remontes pas près de moi comme nous avons dit / pourquoi

ELLE :

je prépare à manger

LUI :

moi je n'ai pas faim / et puis on sera peut-être mort avant qu'on puisse avaler quoi que ce soit / et puis on ne pourra peut-être bientôt plus avaler quoi que ce soit

ELLE :

et peut-être pas

LUI :

peut-être pas / mais il n'empêche que je brûle / que ça fait mal / et que je n'ai pas faim / du coup

ELLE :

qu'est-ce que tu écris là haut ?

LUI :

quoi ?

ELLE :

qu'est-ce que tu écris là haut / tu ne veux toujours pas me le dire ?

LUI :

je ne sais pas / je ne sais pas / je brûle / j'ai mal / je m'en fous / peu importe

ELLE :

qu'est-ce que tu écris là haut ?

LUI :

des choses / des choses / allons monte / j'ai mal

ELLE :

tu écris des choses qui vont brûler / des choses que personne ne lira / tu les écris quand même / je ne te demande pas pourquoi / je veux juste m'intéresser / savoir de quoi il s'agit / simplement / de quoi s'agit-il

LUI :

c'est sans importance / ça va brûler / tu l'as dit / ça finira par brûler comme nous / alors ça n'a aucune importance

ELLE :

je suis descendu à la cave pour chercher des cornichons / des cornichons / tu sais

LUI :

oui / je sais / dépêche

ELLE :

derrière la rangée de tonneaux / il y a des tonneaux / tu sais / posés sur des parpaings / une rangée de tonneaux / couverts de toiles d'araignée

LUI :

oui / je sais

ELLE :

je me suis baissée pour ramasser un bocal de cornichons

LUI :

oui

ELLE :

et sur le sol / derrière les tonneaux / là / dans la cave / j'ai vu deux pieds d'homme

LUI :

quoi ?

ELLE :

deux pieds d'homme / là / dans la cave / il faisait sombre mais je les ai vu / j'en suis certaine / deux pieds sales dans des sandales en cuir / qui frémissaient légèrement / devant moi / les pieds d'un homme / j'en suis certaine / au-dessus la maison brûlait / et encore au-dessus il y avait toi qui criait / qu'est-ce que tu fous / tu criais / et moi à la cave / j'étais pétrifiée / paralysée devant les pieds de cet homme qui était là

LUI :

c'était un homme qui te connaissait ?

ELLE :

oui / il me connaissait / mieux que quiconque il me connaissait

LUI :

comment le sais-tu

ELLE :

il me l'a dit / il était là / dans la maison / dans la cave / là / et il me l'a dit / il m'a dit des choses sur moi que même toi tu ignores

LUI :

peut-être

ELLE :

comment ça peut-être / tu trouves ça normal ?

LUI :

peut-être

ELLE :

un inconnu dans la maison ! / normal ?

LUI :

peut-être que c'est normal oui / peut-être qu'il y a un inconnu dans la maison / et peut-être qu'il nous a rejoint / là / dans la cuisine / peut-être / peut-être qu'il est là / derrière toi / peut-être aussi qu'il te prend les bras / qu'il te prend dans ses bras / peut-être / peut-être

ELLE :

il me prend dans ses bras / oui

LUI :

oui / parce qu'il est là / et qu'il te prend dans ses bras puisque je ne sais plus le faire / puisque je suis incapable de quoi que ce soit / puisque je ne sais plus qu'écrire sur des feuilles qui vont brûler / avec une main qui va brûler / des idées qui vont brûler

ELLE :

alors c'est lui qui me prend dans ses bras / oui / il est là / oui / et c'est lui / ce n'est plus toi

LUI :

c'est lui qui te connaît mieux que quiconque / il me l'a dit aussi / tu te souviens / n'est-ce pas que tu te souviens / mieux que quiconque / c'est ce que tu veux / n'est-ce pas / qu'on te connaisse mieux que quiconque / c'est ce que tu veux / n'est-ce pas ?

ELLE :

qu'on me connaisse autant que possible / c'est ce que je veux / qu'on me connaisse autant que je désire connaître ceux que j'aime / c'est ce que je veux

LUI :

alors lui te connaît / il te l'a dit / il te connaît et il te prend dans ses bras / et peut-être que d'autres inconnus l'ont rejoint maintenant

ELLE :

quoi ?

LUI :

peut-être qu'il n'est pas seul / et que d'autres inconnus te prennent dans leurs bras / peut-être qu'ils sont tous là / dans la cuisine / autour de toi / enveloppés / peut-être qu'ils sont si nombreux que je ne peux pas les compter / autour de toi / enveloppés / et qu'ils te connaissent tous mieux que quiconque / qu'ils savent des choses de toi que j'ignore / tous / là / dans la cuisine / autour de toi / qu'ils te serrent / dans leurs bras / sales / qu'ils t'embrassent / qu'ils te connaissent si bien qu'ils peuvent bien se permettre de t'embrasser maintenant

ELLE :

ils peuvent / oui / ils peuvent / ces inconnus sales qui me connaissent / pourquoi pas / ils peuvent / oui / après tout

LUI :

et qui t'embrassent / encore qui te serrent et qui t'embrassent / tous ces inconnus que j'ai appelés qui t'embrassent et qui te touchent / qui te touchent encore / tous sales qu'ils sont qui te touchent et tirent tes habits / tirent si fort qu'ils craquent / se déchirent / et brûlent autour de toi / nue / sublime / si sublime que mes mots se percutent dans ma gorge et gisent derrière mes dents comme les tôles pliées d'une catastrophe routière / toi si sublime / touchée de toutes ces mains qui ne sont pas les miennes / désirée comme tu l'es par tous ces inconnus que j'ai fait venir

ELLE :

quoi ?

LUI :

et moi j'ai honte / tu le sais / j'ai honte honte honte / et je me sens sale aussi / sale tu sais toujours d'être cet homme qui ne peut plus être le tien désormais / mais cet homme avant tout / qui porte avec lui l'horreur que portent tous les hommes / tous ceux qui sont un peu censés / l'horreur et la honte honte honte qu'ils éprouvent quand ils se retrouvent devant une telle perfection / de ce genre de perfection que tu me fais supporter quand tu es nue comme maintenant / devant moi qui le suis aussi soudain / quand tu es nue et que tu es parfaite / tandis que de moi trop de choses sortent / et trop de choses ruissellent / de moi tous les assassins / de moi tous les criminels / de moi tous ceux que tu vois malgré tout quand tu me regardes / parfois / de moi tous ces membres qui me pèsent / tous ces pêchers que je n'ai pas commis / mais dont le regret s'attèle quand même à mon corps / et pendent à mon corps / à rien d'autre qu'à lui et à lui tout entier / même désormais / même pendant que devant moi tous ces inconnus te touchent et te lèchent maintenant et passent leurs doigts sales sur toi et te

plaque contre le plan de travail de notre cuisine en feu maintenant / quand tout chante et tout flambe
qui t'enfoncé où tu voudras tout ce que tu voudras / qui te baisent devant moi maintenant / tous ces
inconnus qui ne sont pas moi et que j'ai appelé / puisque que moi j'ai échoué qui te baisent un par un /
qui te giflent et te baisent bien / comme je ne saurais pas le faire qui te sautent pendant des heures /
pendant que la maison brûle et que nous brûlons avec elle / qui te baisent si fort si fort qui te baisent
allez-y ! / qui te baisent autant que possible pour que peut-être on réussisse à le faire cet enfant /
peut-être que remplie de toute cette semence inconnue peut-être qu'il finira par arriver / baisez-la /
baisez-la / de toutes vos forces baisez-la puisque j'en suis incapable / à cent / à deux cents / un par
un baisez-la et prouvez-moi que cette lettre a tort / que c'est moi l'impuissant / que c'est moi
l'incapable / mais qu'elle est fertile / qu'elle nous fera un enfant / qu'elle sortira de son ventre quelque
chose qui ne brûlera jamais / qui sera encore là quand nous serons cendres / faites nous croire ça / en
la baisant faites-le nous croire / à elle mon amour / à moi le honteux / le penaud / le triste / à moi qui
suis nu devant vous / rien devant vous / rien devant toi / qui aimerait disparaître / et avec moi ce désir
/ avec moi cet orgueil / avec moi tout ce qui pend qui aimerait tomber au sol / sectionné pour toujours /
jeté dans la joie dans une belle procession / d'hommes seulement / d'hommes enfin fiers / découpés
et fiers / en sandales sales / en toges antiques / loin de ceux qui te baisent parce qu'ils peuvent te
baiser / parce qu'ils n'ont pas honte de te baiser / parce qu'ils ne t'aiment pas / parce qu'ils sont là
pour le sperme et la sueur et le sang et les larmes et pour toi / pour rien d'autre / parce que je les ai
appelé / parce que je ne suis rien / que je brûle / que j'ai mal / et que toi / je peux l'entendre / enfant
ou pas / pour une fois / on dirait bien que tu jouis

scène 14

ou la terre est dure

LUI :
nous sommes dehors

ELLE :
nous sommes dehors / dans notre jardin

LUI :
il fait beau

ELLE :
plutôt

LUI :
vue d'ici / la maison semble brûler plus vite

ELLE :
carbonisés

LUI :
je peux voir cette chambre qui est devenue mon bureau

ELLE :
petit à petit

LUI :
elle flambe bien

ELLE :
ce sont toutes ces choses que tu as écrites / la maison en était remplie

LUI :
pendant tout ce temps où je ne t'embrassais pas

ELLE :
toutes ces choses que tu as écrites

LUI :
ça aurait été dommage qu'elles brûlent ailleurs

ELLE :
en effet

LUI :
la terre est dure

ELLE :
c'est le temps qui est sec / depuis des mois il est sec

LUI :
j'ai beau taper / la terre est dure / je ne ferai rien pousser ici

ELLE :
tu ne crois pas que c'est un peu gros ?

LUI :
quoi ?

ELLE :
cette histoire de jardinage

LUI :
peut-être

ELLE :
si nous sommes en vie / demain / si totalement nous n'avons pas cramé avec tout le reste

LUI :
oui

ELLE :
fais moi penser à acheter du sucre / on n'a plus de sucre

LUI :
d'accord / mais pour le moment il faut rentrer / il est temps

ELLE :
oui / il est temps

LUI :
retrons vite avant que tout s'écroule

ELLE :
oui / avant que tout s'écroule sans nous

LUI :
s'il te plait

ELLE :
oui ?

LUI :
tu veux prendre ma main ?

ELLE :
d'accord

LUI :
 salope

FIN

Le cycle de l'Amour

En C ou en B

NOTE

Pas grand chose à dire sur ce texte écrit durant une nuit de novembre 2004, si ce n'est qu'il est sorti d'une traite et qu'il n'a nécessité que très peu de travail de relecture/réécriture.

Néanmoins, étant sous la forme d'un monologue et abordant le thème de la rupture, il a tout de suite trouvé sa place dans ce « cycle de l'Amour ».

Le titre est un clin d'œil au morceau « In C » du compositeur Terry Riley, pionnier de la musique minimaliste répétitive, ce qui se comprend mieux après lecture.

GC – 22 septembre 2006

je ne me souviens plus exactement du nom de cette ville
ça commençait par un C je crois, ou un B
je ne me souviens plus
et évidemment, vous ne pouvez pas m'aider.
c'était un nom en C ou en B, ça ne vous avance pas.
non, évidemment.
et moi non plus d'ailleurs.
alors je sais pas
peut être que si je vous disais ce qui s'est passé là bas, ça reviendrait
mais je sais plus trop
c'est un peu compliqué mon histoire, je sais bien
je sais même pas pourquoi je vous raconte ça
en C peut-être, ou en B, oh je sais plus
c'est bizarre d'oublier comme ça, alors que je me souviens précisément de tellement d'autres choses
inutiles.
enfin vous me direz, puisque je m'en souviens plus, peut-être que c'est quelque chose d'encore plus
inutile que toutes les choses inutiles dont je me souviens parfaitement.
oui, c'est possible
mais peut-être pas. enfin une chose est sûre, il faut que je me souviene, sinon je saurais jamais.
le cœur net comme on dit. parce que pour le moment, il est pas net mon cœur. il doit être flou. ou
opaque, ou sale. je sais pas comment il est le cœur quand il est pas net.
non pas sale.
j'ai pas l'impression qu'il soit sale.
il contient des jolies choses, et des beaux sentiments. c'est pas du tout sale les beaux sentiments.
alors non. il doit pas être sale mon cœur. un cœur plein de tout l'amour que j'ai, ça peut pas être sale,
c'est pas possible. les beaux sentiments ça nettoie tout. ça se propage tout autour et ça rend beau et
propre tout ce que ça touche, comme les produits pour la vaisselle qu'ils font maintenant, où on n'a
même plus besoin de frotter, juste laisser agir. mes beaux sentiments ils sont comme ça. j'ai juste à
laisser agir. et ça marche.
enfin, souvent ça marche.
sauf quelques fois, comme l'autre jour, sur la place, pas loin d'ici, à côté de la statue.
regardez, si on se déplace un peu par ici, et si on se penche, on peut la voir la statue. c'était là.

elle, elle était derrière la statue. et moi je m'approchais, avec mon cœur net, et mes beaux sentiments
tout propres. normalement, ça se propage, et ça rend beau, et ça rend pur, et heureux tous ces beaux
sentiments que j'ai. normalement ça rend heureux et ça fait sourire.
sauf quelques fois. sauf là.

elle, elle était derrière la statue et elle ne souriait pas.
moi je m'approchais, je m'approchais, et je me disais que ça allait bien finir par marcher, que tout ce
qui fait sourire et qui rend heureux et propre en moi, ça allait la faire sourire et la rendre heureuse.
mais elle souriait toujours pas. alors que j'étais près d'elle. alors que normalement ça marche. que ça
a toujours marché, surtout avec elle. toutes ces fois où ça avait marché je m'en souvenais, les fois où
elle pleurait, et que j'approchais, et qu'elle ne pleurait plus, les fois où elle ne souriait pas, et que
j'approchais, et qu'elle se mettait à sourire. je m'en souvenais de toutes ces fois, je m'en souvenais
très bien, et ça, ça ne fait pas du tout partie des choses inutiles dont je me souviens parfaitement. ça,
ça fait partie des choses très utiles. et j'étais content de m'en souvenir de ces moments là, parce que
je pouvais comprendre que quelque chose de pas normal était en train de se passer.
c'était pas normal du tout ce qui était en train de se passer. et elle ne souriait toujours pas. mais elle
ne pleurait pas non plus.

alors c'est là que j'ai essayé de lui tenir la main, parce que je me disais que toutes ces choses belles
et propres en moi, toutes ces choses belles et propres qui rendent beau et propre, il fallait peut-être
les aider un peu, que ça marchait plus trop à distance.

alors j'ai essayé de lui tenir la main,
mais elle s'est écartée,
comme si elle en voulait pas de ma main.

alors j'ai souri encore, pour aider encore mes beaux sentiments.

mais elle ne souriait toujours pas.

et ensuite elle s'est mise à parler aussi. et c'est là qu'elle a dit ce que j'avais un peu compris mais pas trop, parce que c'est là qu'elle a dit
« ne me touche pas, je veux plus que tu me touches »

ça c'était étrange.
je l'avais compris mais pas trop.

alors moi je continuais à sourire bien sûr, parce que ça allait finir par marcher,
c'était certain,
puisque ça avait toujours marché, y'avait pas de raison

alors je souriais encore et toujours
et elle, elle s'est encore écartée et elle a dit
« je ne veux plus te voir non plus. plus jamais. je suis venue te dire que je te quitte, que je ne veux plus te voir, plus jamais. je voulais te le dire comme ça. je ne voulais pas te laisser sans nouvelle et sans explication. je voulais te le dire. je te quitte. voilà. »

ça aussi c'était étrange.
et je n'ai pas bien compris, je dois dire,
mais comme je continuais à sourire, que je baissais pas les bras dans mon opération de contagion du bonheur, j'ai pas vraiment fait attention, et j'ai continué à m'approcher d'elle, en souriant, tranquillement, sans rien dire.

là, elle m'a regardé bizarrement,
mais elle ne souriait toujours pas.
« tu comprends ce que je te dis », elle m'a demandé
« tu comprends ce que je te dis »

mais moi j'ai pas répondu.
d'abord parce que je comprenais pas trop et ensuite parce que je pouvais pas parler et sourire en même temps. enfin, si, c'est possible mais c'est pas facile et je pensais que si je me mettais à parler, alors ça allait gâcher un peu mon sourire, et que l'effet de mon sourire, du coup, serait lui aussi gâché, et que ça prendrait encore plus de temps de la faire sourire, déjà que c'était pas gagné.

enfin, je sais pas,
peut-être que ça commençait à fonctionner un peu parce qu'elle ne fuyait plus quand j'approchais. et je crois même qu'à ce moment là elle m'a mis ses mains sur mes épaules, sans sourire, mais bon, avec une petite moue, en plissant les yeux, comme si elle était inquiète.
bon, c'était pas un sourire, mais c'était déjà pas mal.
et elle a dit
« ça va ? tu es sûr que ça va ? tu te sens bien ? »

bien sûr que je me sentais bien, elle le voyait bien que je souriais,
qu'est-ce que je pouvais dire de plus ?
bien sûr que je me sentais bien, très bien.
elle souriait pas mais c'était déjà ça alors oui, bien sûr, bien sûr que je me sentais bien.

« tu comprends pourquoi je fais ça » elle m'a demandé

non, vraiment non, au fond de moi je comprenais pas trop.
je comprenais pas pourquoi c'était si difficile de la faire sourire aujourd'hui.
ça, je comprenais pas trop, non pas du tout.
mais ça allait s'arranger, ça je le savais.
je comprenais pas pourquoi ça prenait autant de temps, mais je savais que ça allait s'arranger.

alors je disais toujours rien, et je souriais encore de plus belle.
« tu peux pas me faire ça » elle a dit

« dis quelque chose. tu peux pas me faire ça. après ce qui s'est passé tu peux pas me faire ça » elle a dit

ce qui s'est passé, j'ai pensé.

comment ça, ce qui s'est passé ?

je souriais, je souriais, je bougeais pas et je continuais à sourire, mais là vraiment je comprenais pas ce qu'elle disait, pourquoi c'était si dur et pourquoi elle disait ça. qu'est-ce qui s'était passé ?

je souriais et je réfléchissais, mais je voyais vraiment pas, et je comprenais vraiment pas pourquoi c'était si difficile.

et c'est là qu'elle a dit le nom de cette ville.

ah c'est pénible de plus se souvenir le nom de cette ville.

ça commençait par un C ou un B, je sais plus,

mais je sais qu'elle a prononcé le nom de cette ville.

ah c'est rageant de ne pas se souvenir, parce que ça semblait important sous la statue, celle qui est là bas vous savez, quand tout ce que je vous raconte s'est passé, quand elle ne souriait pas et répétait le nom de cette ville, et disait

« tu peux pas me faire ça après ce qui s'est passé dans cette ville »

et le disait ce nom que j'ai oublié, pendant que je souriais et que je ne comprenais pas, et qu'elle s'éloignait, sans sourire, sans que je réussisse à la faire sourire cette fois, elle partait, sans sourire, et moi j'étais tétanisé et étonné, et ébahi, parce que ça n'avait pas marché.

c'était absolument anormal que ça n'ait pas marché cette fois, absolument anormal.

et elle partait. et elle pleurait, oui je crois qu'elle pleurait,

alors là c'était le bouquet parce que non seulement elle ne souriait pas, mais en plus elle pleurait,

alors ça voilà, oui ça, c'était absolument anormal,

absolument,

et ça ne servait plus à rien mais je continuais à sourire,

même une fois qu'elle a été partie, même une fois qu'elle a eut quitté la place, et qu'elle a disparu, en pleurant je crois, moi je continuais à sourire, en pensant que peut-être il allait falloir un peu plus de temps, et qu'elle finirait par sourire, même partie, même loin, même disparue au coin de la rue là bas, quelque part dans la ville, je sais pas où

et c'est pour ça que depuis je souris,

j'arrête pas de sourire.

je souris et je réfléchis.

ça commençait par un C, je crois, ou un B.

ah si seulement quelqu'un pouvait m'aider à me souvenir.

oui, c'est sûr, je pourrais lui demander à elle.

parce qu'elle s'en souvient elle, c'est certain.

mais vous pensez bien que j'ai déjà essayé de lui demander,

de la revoir pour lui demander le nom de cette ville qu'elle avait répété tellement de fois,

qui semblait si important pour elle quand elle disait

« tu peux pas me faire ça après ce qui s'est passé dans cette ville »

et répéter encore le nom de cette ville

qui commençait par un C ou B, enfin je sais plus,

mais jamais j'ai pu lui parler à nouveau, même au téléphone, toutes ces fois où je l'ai appelée, dès le lendemain je l'ai appelée.

mais ça, c'est normal parce que vous savez, j'ai jamais cessé de sourire,

pour qu'elle aille mieux vous savez, et qu'elle se mette aussi à sourire,

et aussi je vous ai dit, c'est difficile de parler et sourire en même temps,

alors quand j'appelais, je pouvais difficilement dire quoi que ce soit.

oui, c'est bête, je sais,
c'est bête, parce que j'aurais pu demander le nom de la ville,
c'était pour ça que j'appelais d'ailleurs
alors c'est vrai que j'aurais pu demander, que c'était bête de pas demander,
mais à chaque fois je n'y arrivais pas, tellement j'avais peur de gâcher mon sourire,

alors j'entendais qu'elle décrochait,
mais elle ne disait rien,
et moi non plus,
et ça durait un petit moment,
un moment où j'étais bien,
un peu rassuré, parce que je me disais que si elle ne parlait pas non plus, c'était peut-être parce
qu'elle aussi elle avait peur de gâcher son sourire, et ça, ça voulait dire qu'elle souriait, et que ça avait
fini par marcher,
mais aussi j'étais pas sûr,
alors je pensais que si je me mettais à parler, et que je le demandais le nom de cette ville,
si je gâchais mon sourire qu'elle ne voyait pas
avec des mots,
comme ça,
et si de l'autre côté, elle ne souriait pas,
si en fait elle ne disait rien mais ne souriait pas pour autant,
alors tout était à refaire,

alors je préférais pas prendre le risque,
alors j'appelais,
souvent j'ai appelé, et je n'ai rien dit,
j'ai juste souri,
et elle n'a rien dit non plus,
jamais,
ni le nom de cette ville,
ni rien,

tous les deux on n'a rien dit,
jamais,
et on a toujours fini par raccrocher sans s'être rien dit,
et en souriant,
enfin moi en tout cas, parce que elle, je vous ai dit, j'en étais pas vraiment sûr.

bon et puis au bout d'un moment, j'ai cessé d'appeler, parce que je me trouvais un peu ridicule il faut
dire, à juste appeler pour sourire, à juste appeler pour transmettre par téléphone un peu de bonheur
qui ne se voyait pas.

et puis aussi je sais même pas si ça change quelque chose,
je veux dire scientifiquement,
que j'appelle où que j'appelle pas.
je sais même pas si mon sourire et mon bonheur et toutes les choses claires et propres en moi
passent mieux ou moins bien si je téléphone.

ça m'étonnerait beaucoup d'ailleurs
parce que le bonheur et les choses claires et propres en moi, ça passe pas dans les fils du téléphone.
c'est absurde.
c'est pas possible.
la voix peut-être, à la rigueur, mais bon, je parlais pas, alors rien ne devait passer,
ou peut-être des petits sons derrière moi,
le parc derrière moi et le bruit que devaient faire les petites pattes des petits oiseaux qui marchaient
sur le bronze de la statue derrière moi,
vous savez, la statue là bas,
tout ça devait s'entendre parce que j'avais laissé la porte de la cabine téléphonique ouverte,
parce qu'il fait chaud dans ces cabines vous vous imaginez pas,
au milieu de l'été comme ça,

dans une petite cage en verre comme ça,
vous vous imaginez pas ce qu'il fait chaud.
y'a pas d'aération, y'a rien,
et y'a juste le soleil qui tape sur le verre, et qui réchauffe tout et c'est comme un sauna transparent au milieu de la place, près de la statue, tout l'été, vous vous imaginez pas,
tout l'été que j'ai passé dans la cabine téléphonique sous le soleil, dans cette cage en verre, à appeler pour rien dire, en souriant, avec de la sueur qui coulait sur mes tempes et sur mes joues, et la sueur salée qui me piquait les yeux, qui coulait de mes sourcils et de mes cheveux, tout l'été, vous vous imaginez pas, le nombre de fois où j'ai appelé pour qu'elle me le dise le nom de cette ville, le nombre de fois où elle a décroché et le nombre de fois où elle a pas décroché, et où ça sonnait, encore et encore, où j'attendais, en souriant, qu'elle revienne, et qu'elle décroche, parce que peut-être que cette fois je trouverais le courage de lui demander le nom de la ville, d'abandonner quelques secondes mon sourire, juste le temps de demander, c'était pour ça que j'appelais après tout, alors il fallait bien que je demande, tout l'été, en sueur, dans la cabine téléphonique sur la place, près de la statue, tout l'été.

mais j'ai jamais demandé.
je vous ai déjà dit, hein ?
j'ai jamais demandé.
j'ai juste arrêté d'appeler, après l'été, une fois qu'il a fait moins chaud.

c'est stupide hein, je sais.
parce que j'aurais pu choisir une autre saison à passer dans cette cabine.
un printemps, ça aurait été mieux je pense,
parce qu'il pleut un peu au printemps, mais ça au moins, on peut pas le reprocher à une cabine téléphonique, au moins c'est couvert, et il peut bien pleuvoir autant que ça veut, ça, ça dérange pas.

mais bon, je sais, c'est stupide, mais c'est l'été que j'ai passé là dedans,
jusqu'à ce que je me dise que c'était absurde,
que je pouvais très bien sourire sans appeler,
et que je pouvais très bien être ailleurs que dans une cabine bouillante au milieu de la place sans arbre, avec juste cette statue, vous savez, mais cette statue qui est trop loin de la cabine pour que l'ombre serve à quelque chose, pour qu'elle serve à rafraîchir quoi que ce soit et sûrement pas moi, faut pas rêver.

alors c'est là que je suis rentré chez moi,
à l'automne,
une fois qu'il a fait moins chaud.
je suis rentré chez moi pour continuer à sourire.

c'était devenu une habitude maintenant, après tout ce temps, de sourire comme ça.
je le faisais même plus exprès,
je m'apercevais même plus que je le faisais,
je souriais,
c'est tout.
jour et nuit, tout le temps, peut-être même en dormant, je suis pas sûr mais je crois, je souriais,
je pouvais plus faire autre chose, parce que ça risquait de gâcher l'effet, vous savez,
et je me disais que la moindre chose qui pouvait gâcher l'effet était à éviter absolument.

et oui, on sait jamais. si par hasard j'oubliais de sourire, et que soudain, dans la ville, quelque part, je sais pas où, si soudain elle se mettait à pleurer, tout ça, ça aurait été ma faute.

alors non, hors de question,
il fallait rien faire qui gâche mon sourire,
et les choses bonnes et pures que je lui envoyais non stop par dessus les toits de la ville, vers l'endroit où elle était, même si je savais pas exactement où.

enfin si,
j'avais une adresse,
et j'y étais allé plusieurs fois,
mais ça commençait à faire un peu de temps,

alors le souvenir du chemin qui menait là bas commençait à disparaître un peu de ma mémoire,
à l'automne,
quand il a fait moins chaud.

mais enfin, j'avais cette adresse,
ce qui était déjà bien.
parce que si on a une adresse, souvent, on peut retrouver facilement la maison, c'est pas vrai ?
c'est pas sorcier souvent de retrouver une maison quand on a l'adresse.
et on peut envoyer du courrier aussi.
comme ça si on n'est pas sûr de trouver tout seul, y'a toujours un facteur qui trouvera.
c'est son métier après tout.

et c'est là,
à l'automne,
quand il a fait moins chaud,
que je me suis dit que j'allais peut-être lui écrire, toujours pour la même chose, vous savez bien.
toujours pour savoir le nom de cette ville que j'avais oublié mais pas elle.

après tout, écrire ça pouvait pas gâcher mon sourire de manière trop importante.
c'était quelque chose qui se faisait avec les mains, sans trop d'interaction avec le reste de mon corps
et normalement pas avec mon visage non plus.

enfin, c'était ce que je croyais au début,
quand il a commencé à faire moins chaud.

parce qu'ensuite, je me suis retrouvé devant une feuille de papier blanc, avec dans la main un stylo, et
là c'était étrange, je sais pas trop comment expliquer ça, c'était étrange.

plus je réfléchissais à ce qu'il fallait que j'écrive, à la manière de tourner ma question, plus sur mon
front il y avait comme des rides qui se creusaient,
je les sentais se creuser,
et mes sourcils se fronçaient, pendant que je réfléchissais.

et alors c'est là que j'ai eu très peur,
parce que ça s'est passé très vite,
mais je crois bien que j'ai même oublié de sourire à un moment donné.

oh je me suis rattrapé,
bien vite fait,
mais je peux vous dire que j'ai eu peur,
parce que d'un coup, tout est revenu.

enfin tout non,
parce que je savais toujours pas le nom de cette ville,
mais tout le reste,
tout ce qui s'était passé au début de l'été,
sous la statue là bas, vous savez.

et j'ai vu son visage à elle,
et ses mains à elle,
et elle qui partait au coin de la rue,
qui quittait la place et partait,
et son visage qui ne souriait pas,
qui pleurait peut-être,
tout ça est revenu et j'ai tout jeté,
la feuille de papier, le stylo, et l'adresse,
parce que d'avoir eu cette absence de sourire, je savais pas si par hasard, ça l'avait pas rendue triste,
là où elle était, je sais pas où dans la ville,
si par hasard je l'avais pas fait pleurer,
comme l'autre jour, au début de l'été,

sous la statue vous savez,
ou encore dans cette ville dont j'ai oublié le nom mais pas elle,
et pas seulement le nom,
d'autres choses aussi que je ne comprends toujours pas, parce que je ne m'en souviens plus.

c'est pas de ma faute si je m'en souviens plus, pas vrai ?
quand on a oublié, alors on n'est plus responsable de rien, pas vrai ?

et puis je fais mon possible pour que tout s'arrange, vous voyez bien.
je souris.
jamais je m'arrête de sourire,
et d'envoyer par dessus les toits de la ville tous mes bons sentiments,
et les choses pures et claires qui sont dans mon cœur.
parce que ça, ça a une importance.

mon sourire a une importance.
il change le monde.
il est contagieux.
il empêche de pleurer.
et tout le reste non.
tout le reste fait pleurer, vous le savez ça, non ?
c'est pas moi qui vous l'apprends, tout de même, si ?

et c'est pour cette raison que j'ai renoncé à tout le reste,
écrire ou téléphoner, ou quoi que ce soit qui me perturbe dans mon sourire,
et dans les choses claires et pures que j'envoyais.

et même la voir,
même la voir ça pouvait me déranger dans ma mission.
même la voir c'était proscrit.

et alors rapidement, il me restait plus grand chose à faire.
à part me promener.
ah oui c'était faisable ça, me promener.
un peu partout dans la ville,
quand il a commencé à faire moins chaud,
puis de plus en plus froid,
puis vraiment très froid,
me promener dans l'hiver.

c'est un peu bête à nouveau, vous allez me dire,
parce que c'est justement pendant cette saison de gel et de froid que j'ai décidé de me promener,
alors que j'avais passé l'été à suer dans une cabine téléphonique.
c'est absurde, n'est-ce pas ?

mais j'ai pas choisi tout ça.
il y a des choses que j'ai choisies, mais la chronologie non.
parce que j'ai un problème avec le temps, vous savez,
avec ce qui se passe maintenant
et ce qui s'est passé avant.
j'ai un gros problème, je crois.
j'oublie vite.
c'est pas de ma faute, j'oublie.
c'est peut-être une maladie, je sais pas, j'ai jamais demandé à un docteur.
et puis même si je demandais, qu'est-ce que ça changerait ?
est-ce qu'il va me le dire le docteur, le nom de cette ville ?
est-ce qu'il sait lui si ça commence par un C ou un B, le nom de cette ville,
et ce qui s'est passé là bas ?
qu'est-ce qu'il pourrait en savoir lui, le docteur ?
c'est qu'un docteur après tout et il pourra juste me dire

« voilà vous êtes malade monsieur, c'est une maladie ça d'oublier des choses comme ça, mais pour ce qui est du nom de cette ville, et bien j'en sais rien, comment voulez vous que je sache ? »
c'est ça qu'il va me dire le docteur,
qu'est-ce qu'il pourrait dire d'autre ?
me dire que c'est une maladie ou que c'est pas une maladie, et puis voilà, ça changera quoi ?
ce qui s'est passé va pas revenir,
et elle sera toujours triste,
et c'est pas un docteur qui va y changer quoi que ce soit.
tout au plus, il va me déranger, et peut-être même me dire
« mais arrêtez de sourire comme ça, ça suffit maintenant, on est en consultation, c'est sérieux alors arrêtez de sourire nom d'un chien »
voilà ce qu'il pourrait dire si ça se trouve,
et alors là je serais bien embarrassé à être obligé de ne plus sourire,
le temps de la consultation,
et ne plus rien lui envoyer à elle,
et ne plus faire qu'elle soit moins triste, vous imaginez pas, je pourrais pas, non ça c'est pas possible je pourrais pas.
la laisser toute seule, où qu'elle soit dans la ville,
la laisser toute seule et ne plus essayer, même ce petit instant, de faire qu'elle aille mieux, où qu'elle soit dans la ville.

alors il valait mieux continuer à se promener,
tout l'hiver se promener, c'est bête hein ?

mais rester chez moi, ça devenait vite pénible,
et sourire chez soi, c'est une peu stupide aussi.
il vaut mieux sourire dans la rue souvent,
ou sourire là où des gens peuvent le voir, même si c'est pas elle c'est pas grave,
ça compte quand même.

si si, vraiment, moi j'en ai vu des gens qui ne souriaient pas et qui me voyaient passer et qui ensuite se mettaient à sourire, et même à rire parfois,
si si, je vous assure, j'ai vu ça, alors vous pensez bien que ça m'a pas encouragé à rentrer chez moi,
et sourire chez moi tout seul comme un idiot.

alors tout l'hiver j'ai marché en souriant dans les rues de la ville,
près de la statue, vous savez, mais pas seulement,
un peu partout aussi.
je suis peut-être même passé devant chez elle, allez savoir,
je m'en souviens plus de toute manière, de là où elle habitait,
et puis j'en savais même rien si elle y habitait encore, alors hein, ça n'avait plus d'importance que je passe devant ou non, vous croyez pas ?
et puis je m'en souvenais plus je vous dis, du nom de la ville, vous savez, et aussi de l'endroit où elle habitait, de l'immeuble où elle habitait, de la couleur qu'il avait, alors ça aurait pu être n'importe lequel, celui là
ou un autre.

celui là,
celui qui est gris avec des jolies grilles vertes sur les fenêtres,
celui là je le voyais souvent, c'est vrai.
je sais pas pourquoi,
c'est peut être un point central dans cette ville, qui n'est pas indiqué par les plans ou les guides touristiques mais qui par la force des choses, et l'agencement des rues, fait qu'on est obligé de passer devant souvent si on se promène souvent,
je sais pas,
mais c'est vrai que je le voyais souvent,
que je passais devant souvent,
et que je regardais souvent les jolies grilles vertes aux fenêtres.

ça attire le regard ce vert, il faut dire.

c'est tout gris et paf, les petites grilles aux fenêtres sont vertes, alors vous pensez bien, on regarde, c'est normal.

c'est le contraste comme on dit. s'ils avaient mis des grilles grises à ces fenêtres, des grilles grises sur un mur gris, ça aurait été différent, et peut-être que je serais passé devant des centaines de fois sans jamais le remarquer cet immeuble, on n'en sait rien, c'est possible.

mais là non,
vous pensez bien ce vert,
comment j'aurais pu le louper ?

et chaque fois que je passais,
souvent donc,
à cause de l'agencement des rues, vous vous souvenez,
à chaque fois que je passais je les regardais bien ces petites grilles vertes.

pendant tout l'hiver à passer devant, je suis devenu un spécialiste de ces grilles vertes, vous imaginez pas.

j'ai même réussi à trouver des différences de couleur.

ah oui, c'est pas le même vert sur toutes les fenêtres, ça je m'en suis aperçu.

mais attention, ça se voit pas comme ça,

oh non,

et y'a intérêt de bien regarder,

et de passer bien souvent devant cet immeuble pour comprendre qu'une grille à une fenêtre en particulier est pas du tout verte comme les autres.

mais ça, moi je l'ai vu.

à force de passer devant cet immeuble à cause de l'agencement des rues, et avoir l'œil attiré par ce contraste à cause du vert sur le gris, et à force de rester devant, debout, à regarder cette petite grille particulière à cette fenêtre particulière, dans l'hiver, pendant qu'il pleuvait, pendant qu'il neigeait, quand il faisait jour, quand il faisait nuit, quand le soleil se levait ou qu'il se couchait, ce qui change la lumière et fait comprendre bien mieux en quoi un vert peut être différent d'un autre vert, pendant tout cet hiver froid, ou doux, ça dépendait des jours, pendant cet hiver froid que j'ai passé debout, sous cette fenêtre en particulier, au pied de cet immeuble en particulier, là j'ai pu vraiment observer,

en souriant,

et personne je crois pourrait mieux reconnaître que moi le vert sur les grilles à toutes les fenêtres de cet immeuble, oh non, personne, ça sûrement pas,

parce que personne a passé autant de temps que moi, là en bas, pendant l'hiver.

vous pensez bien, si y'avait eu quelqu'un d'autre, je l'aurais vu,

un autre type qui aurait été là à sourire, ça aurait bien été le comble si je l'avais pas remarqué à un moment donné,

parce que je regardais les grilles vertes aux fenêtres d'accord, mais je voyais quand même les autres choses qui se passaient autour, vous pensez bien.

regarder ce qui se passait, ça perturbait pas mon sourire,

et les choses claires et pures que j'envoyais,

alors je pouvais regarder, ça posait pas de problème,

et je voyais tout ce qui pouvait se passer en bas de cet immeuble où je finissais par me retrouver invariablement, à cause de l'agencement des rues, vous savez bien.

tous les gens qui entraient et qui sortaient,

les gens qui ne souriaient pas et qui passaient devant moi, et se mettaient à sourire, et à rire parfois,

si si, je vous assure.

ça prouvait bien que ça marchait mon histoire de sourire,

si ça c'est pas une preuve, je sais pas ce qui vous faut !

ils sortaient de l'immeuble, et ils parlaient entre eux,

ou bien ils étaient seuls,

et ils levaient la tête, et ils me voyaient sourire,

et là ils se mettaient à sourire à leur tour, et à rire parfois.

« ahah il est encore là, celui-là ! » qu'ils disaient parfois en riant.

« ahah tu crois qu'il a bougé depuis hier » qu'ils demandaient à leurs copains.

« ahah j'en sais rien, il a du prendre racine » qu'ils répondaient, les copains,
en riant de plus belle,
pendant que je souriais de plus belle
et que j'envoyais les choses claires et pures qui sont dans mon cœur
pour qu'elle aille mieux,
où qu'elle soit dans la ville,
dans celle-ci ou une autre,
où qu'elle soit ça changeait rien.
elles arrivaient quand même de la même manière les choses claires et pures que j'envoyais.
comme du courrier qu'on envoie,
c'est pareil,
en sachant qu'il y a toujours un facteur dont c'est le métier et qui va trouver la bonne adresse.

alors si je faisais sourire les gens qui entraient et sortaient de cet immeuble,
et si les choses claires et pures que j'envoyais lui arrivaient bien,
à elle,
alors c'est que j'avais raison de faire ce que je faisais.
et sourire de plus belle,
et penser à elle de plus belle,
en essayant aussi de me souvenir du nom de cette ville,
parce que oui, j'y pensais toujours, à cette lettre au début,
à ce C ou bien ce B, je sais plus, je sais plus,
et ça ne m'agace pas, non, mais tout de même,
j'aimerais bien comprendre pourquoi elle avait dit ça,
pourquoi elle avait répété ça autant de fois,
et pourquoi malgré mon sourire elle s'était mise à pleurer, ce qui était vraiment anormal, mais alors
vraiment vraiment.

et en regardant entrer et sortir les gens de cet immeuble,
pendant cet hiver de gel et de froid,
j'essayais de me souvenir,
sans grand espoir bien sûr, parce que dès l'instant où j'oublie moi, je peux vous dire que j'oublie, et
vous pouvez toujours courir pour récupérer ce qui a disparu, c'est foutu foutu foutu, faut pas y
compter.

alors je regardais entrer et sortir les gens de l'immeuble et je me creusais le cerveau pour retrouver le
nom de cette ville qui commençait par un C ou alors un B,
mais bien sûr y'avait rien à faire,
juste à sourire et continuer de sourire, et ne jamais s'arrêter de sourire
parce que si je pouvais plus me souvenir
ou même rattraper ce qui s'était passé et dont je me souvenais plus,
alors pourquoi insister ?
mieux valait envoyer par dessus les toits ce qui était clair et pur en moi,
ce qui était bon dans mon cœur l'afficher sur mon visage
et voilà,
regarder un peu autour,
pour voir si ça marchait,
les gens qui entraient et sortaient de l'immeuble
et aussi laisser courir mon regard vers les fenêtres
et les jolies grilles vertes,
et la grille verte particulière de cette fenêtre particulière,
et la silhouette aussi qui passait et repassait derrière les rideaux,
en contre jour,
derrière la fenêtre,
derrière la grille verte qui n'avait pas le même vert que les autres,
une silhouette que je regardais et qu'après tout un hiver à passer à la regarder, je peux vous dire que
je la connaissais bien,
que j'étais presque aussi spécialiste que pour le vert de la petite grille à la fenêtre,
oh ça oui, le seul spécialiste

parce qu'autour de moi, je vous ai déjà dit, y'avait pas un autre type souriant qui fixait lui aussi cette fenêtre particulière,
juste moi et mon sourire,
personne d'autre,
alors sans aucun doute c'était moi le spécialiste,
et personne d'autre,
de la couleur des grilles de cet immeuble et des contours de la silhouette qui passait derrière les rideaux,
voilà.

si y'a bien un truc que je sais, c'est ça.
c'est déjà pas mal, vous me direz,
et c'est même presque plus utile que j'aie à me souvenir de certaines choses accessoires,
ou inutiles,
comme le nom de certaines villes,
qui commencent par des C ou des B,
ou les choses qui ont pu s'y passer.
qu'est-ce que ça peut faire ?
et à quoi ça pourrait bien servir puisque j'ai d'autres talents fabuleux comme ceux là ?
à quoi, hein ?
sourire, envoyer des choses claires et pures par dessus les toits de la ville,
et regarder cette silhouette passer et repasser derrière les rideaux,
quoi d'autre ?
ça suffit pas ça pour être un gars bien ?
un chic type ?
ça suffit pas ?
qu'est-ce qu'il faut de plus ?
que je me souviene ?
c'est si important que ça que je me souviene ?
en général et en particulier ?
du nom de cette ville qu'elle avait répété en particulier, en disant
« tu peux pas me faire ça après ce qui s'est passé dans cette ville » ?
et un C ou un B, qu'est-ce que ça change ?
on sera toujours en hiver que je le sache ou non,
ou au printemps quand ce sera le printemps,
qu'est-ce que ça change ?
en hiver avec son gel et son froid et au printemps avec la pluie qui tombe sur la cabine téléphonique
près de la statue, vous vous souvenez ?
la statue, là, qu'on voit si on se déplace un peu et qu'on se penche,
oui, là, voilà, cette statue là sur cette petite place là, contre laquelle elle était appuyée quand elle m'a
dit ça,
« tu peux pas me faire ça, arrête de sourire, tu peux pas me faire ça »
arrêtez de sourire ? non mais ça va pas ?
arrêter d'envoyer ce qui est pur et clair en moi pour me souvenir des choses inutiles,
tellement inutiles que je les ai oubliées, non mais ça va pas ?
pourquoi elle avait dit ça ?
comme si ça avait une importance, pourquoi elle avait dit ça ?
un C ou un B franchement qu'est-ce que ça peut faire ?
ce qui s'est passé là bas, franchement qu'est-ce que ça peut faire ?
c'est quand même rien du tout comparé à l'hiver que j'ai passé,
au pied de cet immeuble à sourire,
et de l'été que j'ai passé
dans la cabine téléphonique à suer et attendre et ne rien pouvoir dire parce que je souriais,
et ensuite à l'automne,
et ensuite aussi au printemps qui est venu et que j'ai passé chez moi,
à sourire tout seul chez moi,
recroquevillé chez moi sur mon lit.

c'est stupide, je sais.

oui, je sais que pour le printemps quand même, être à l'abri de la pluie dans la cabine téléphonique où il ne faisait plus aussi chaud, c'était peut-être plus judicieux,
mais qu'est-ce que vous voulez, je décide pas de la chronologie moi, je vous ai déjà dit.
et puis je souris alors c'est déjà bien,
faut pas m'en demander trop.
me souvenir d'abord,
ensuite de choisir ce qu'il faut faire au moment le plus judicieux,
non, faut pas m'en demander trop.
sourire c'est déjà bien, non ?
c'est même l'essentiel d'ailleurs.
chez moi ou ailleurs, c'est déjà ça.
y'a tellement gens qui le font pas, moi je le fais, on va quand même pas me le reprocher, ce serait un monde tout de même,
puisque moi je le fais,
pendant tout un été,
et tout un automne,
et tout un hiver,
et tout un printemps ensuite que j'ai pas arrêté de sourire,
alors quand même,
je veux bien qu'on me dise
« tu peux pas me faire ça »,
pourquoi pas,
je m'en souviens plus de toute manière du nom de cette ville ni de ce qui s'y est passé,
mais qu'on me dise pas
« arrête de sourire »
un docteur ou elle, ou n'importe qui, qu'on ne me dise pas ça, non mais ça va pas ?

c'est la seule chose que je sais faire, et que je fais bien,
sourire tout au long des saisons, alors hein, faudrait pas exagérer quand même !

un printemps entier dans mon lit,
à sourire,
je me demande qui serait capable de faire ça,
ah oui je me le demande,
ah oui, vous faites moins les malins là,
et plus personne ne me demande de me souvenir ou autre chose, hein ?
un printemps entier ça vous en bouche un coin à vous, hein ?
un printemps entier dans mon lit,
ou presque, parce que quand même on peut pas rester aussi longtemps dans un lit, vous vous doutez bien.
parfois il faut se lever
pour x raisons, on sait pas,
mais parfois quand même il faut se lever,
en souriant toujours d'accord, mais il faut se lever,
quand on sonne à la porte par exemple, il faut aller ouvrir tout de même,
c'est poli, c'est la moindre des choses, quelqu'un qui sonne à votre porte, vous allez pas le laisser dehors quand même, hein ?

alors on se lève en souriant et on ouvre,
et on voit une jeune fille qui est là et qui vous regarde,
et qui ne sourit pas,
alors on sourit de plus belle,
on sait pas qui c'est mais bon, on sourit,
ça peut pas faire de mal de toute manière, c'est pas vrai ?
et puis au bout du compte, peut-être que ça marchera encore, et qu'elle va se mettre à sourire à force de vous voir sourire la jeune fille qui est là et qui vous regarde d'un air triste et qui attend, avec une petite moue, un peu inquiète, les yeux plissés quand elle vous parle et qu'elle vous demande
« ça va ? tu es sûr que ça va ? tu te sens bien ? »,
qui vous tutoie la jeune fille, non mais oh, elle se croit où celle là ?
vous la connaissez même pas et elle se met à vous tutoyer comme ça.

bon vous souriez, ok, mais c'est pas une raison,
c'est pas suffisant un sourire pour se mettre à tutoyer les gens comme si on les connaissait.
il faut un peu de temps quand même.

« j'étais inquiète », elle continue à dire.

« je t'ai vu, en bas de l'immeuble, pendant tout ce temps, mais tu comprends que je ne pouvais pas venir te voir, tu comprends que c'est terminé entre nous, et que ça ne changera rien que tu fasses ces choses insensées »

c'est ça qu'elle dit, cette jeune fille que je connais pas sur mon palier,

c'est ça qu'elle trouve à dire quand je lui souris,

me tutoyer et ça,

c'est quand même étrange vous avouerez.

« et puis tu as disparu, alors j'étais un peu inquiète, alors je suis venue ici, une dernière fois, pour être sûre que tu vas bien maintenant »

c'est ça qu'elle dit.

elle le voit pourtant que je vais bien.

j'arrête pas de sourire, elle devrait bien s'en douter que je vais bien, non ?

c'est pas ce qu'on fait quand on va bien normalement, sourire ?

sourire pour soi, parce qu'on est bien

et sourire pour que les autres se mettent à leur tour à sourire,

et voilà,

qu'est-ce que je pourrais faire de plus pour qu'elle comprenne que ça va ?

et puis pour commencer en quoi ça la regarde celle-là, elle fait partie des services sociaux ou quoi ?

en quoi ça la dérange que je sois bien ou pas ?

et pourquoi elle se sent obligée de venir jusqu'ici pour me le demander ?

sonner à ma porte et me faire lever pour vérifier si je suis bien en train de sourire.

y'a des gens qui surveillent si j'envoie bien les choses claires et pure qui sont dans mon cœur ?

y'a des gens qui s'en sont aperçu et qui embauchent d'autres gens pour qu'ils viennent vérifier ?

c'est quand même fou ça, vous avouerez, non ?

et qu'est-ce que je pouvais répondre moi du coup ?

un beau sourire comme celui que je faisais, ça devait bien suffire quand même.

« mais tu es sûr que ça va ? » elle continuait à demander,

mais alors là non,

il fallait pas compter sur moi pour que je réponde quoi que ce soit, vous savez bien,

pour pas gâcher mon sourire, je vous ai déjà expliqué,

alors non,

elle pouvait bien demander ce qu'elle voulait celle-là, services sociaux ou pas, moi j'allais sûrement pas lui répondre,

et brouiller le flux d'amour que j'étais en train d'envoyer par dessus les toits de la ville,

pour qu'elle se sente bien,

où qu'elle soit, qu'elle se sente bien,

et qu'elle sourie comme moi,

et qu'elle oublie comme moi le nom de cette ville qui commençait par un C ou un B,

et aussi toutes les choses qui s'étaient passées là bas,

celles dont elle se souvenait peut-être encore mais que moi j'avais oubliées depuis longtemps.

après quatre saisons entières,

un été de sel et d'eau,

un automne ensuite,

un hiver de gel et de froid

et ce printemps là qui allait bientôt s'achever

dans mon lit à sourire,

à envoyer vers elle tout ce qui était bon en moi pour qu'elle aille mieux,

alors non,

il fallait pas compter sur moi pour tout gâcher maintenant,

services sociaux ou pas, fallait pas y compter,

et alors j'ai rien dit, vous pensez bien,

et je me suis contenté de continuer à sourire,

tranquillement,

devant la jeune fille,
et alors ça a marché je pense,
parce qu'elle s'est doucement mise à sourire à son tour,
je savais bien que ça marchait ce truc,
oh pas pour tout le monde,
oh pas tout le temps,
mais le plus souvent ça marche
alors je me suis dit que j'avais bien raison de continuer à sourire comme ça,
oh oui, bien raison,

et c'est là que la jeune fille a dit
« bon. je comprends que tu ne veuilles plus me parler. c'est normal. mais je suis rassurée. et je suis contente, parce que tu as l'air heureux. »
ah oui, j'ai pensé,
il serait temps de vous en apercevoir mademoiselle, tout de même,
depuis le temps que je souris, il serait bien temps, oui,
depuis le temps que je souris que j'ai même eu le temps de vous faire sourire entre temps, alors oui,
il serait bien temps, tiens.

« et je suis aussi venue te dire que je m'en vais. je déménage. je vais m'installer dans une autre ville, loin d'ici. »
une autre ville, j'ai pensé ?
pourquoi elle aussi se met à me parler d'une autre ville ?
il va se passer quoi dans cette autre ville,
quoi de plus qu'ici ?
quoi de plus que dans l'autre ville dont j'ai oublié le nom qui devait commencer par un C ou un B, ou je sais pas, enfin j'ai oublié ?
pourquoi elle aussi se met à me parler de ça, celle là ?
qu'est-ce qu'il y a de si important dans les noms de villes pour qu'il faille s'en rappeler comme ça tout le temps et que tout le monde, même les inconnus, vous en parlent comme ça à tout bout de champ alors qu'on a rien demandé, hein ?

« mais tu m'as fait peur, tu sais. quand tu as appelé, et que tu ne disais rien, et que j'entendais juste ta respiration à l'autre bout du fil, et ensuite en bas de chez moi, tu m'as fait peur, à rester planter là, dans le froid, en souriant sans savoir toi même ce que tu attendais, sans même me regarder quand je passais devant toi, quand je sortais ou que je rentrais dans mon immeuble. tout ça m'a fait peur. »
elle disait.

« et encore maintenant, je crois que tu me fais peur. ce sourire, et ce silence, je suis désolée, mais ça me fait peur, alors je vais partir, loin, parce que tu me fais trop peur maintenant, après ce que tu m'as fait, et avec ce que tu continues à faire. je vais partir mais je ne te dirai pas le nom de la ville. »

comment ça elle ne me dira pas le nom de la ville ?

mais alors elle le savait, elle, le nom de la ville qui commençait par un C ou un B, ou je sais pas quoi ?
elle le savait, elle ?
et elle veut pas me le dire ?
alors que je viens juste de la faire sourire alors qu'elle souriait pas ?
alors ça, c'est un peu fort !

parce qu'effectivement elle est partie, la jeune fille,
et elle m'a laissé planté là,
à sourire devant ma porte,
et sans me donner le nom de la ville.
et puisqu'en plus elle était partie dans cette ville dont elle ne voulait pas me donner le nom et que moi, je l'avais oublié depuis longtemps, ça voulait dire que je ne pouvais plus rien faire pour la joindre, et lui demander encore le nom de cette ville qui commençait par un C ou un B, ou je sais pas quoi.

alors ça vous avouerez que c'est incroyable quand même,
qu'une inconnue vienne comme ça chez moi spécialement pour me dire qu'elle me dira rien,
et encore moins le nom de la ville que je cherche depuis des saisons entières,

alors ça vous avouerez quand même que c'est incroyable, non ?
à la fin du printemps,
et au début de l'été,
alors que ça fait un an maintenant
presque un an que je le cherche le nom de cette ville,
pour essayer de me souvenir de ce qui s'y est passé,
au début de l'été,
maintenant,
alors qu'il y a un an elle était encore là,
sur cette place,
au pied de la statue, vous savez,
à répéter le nom de cette ville que j'ai oublié,
depuis un an que je cherche
alors voilà quelqu'un qui vient
que je ne connais pas
et qui sait,
qui connaît le nom de la ville et qui vient pour me dire qu'elle ne me le dira pas,
au début de l'été, comme ça,
pas très loin de la statue en bronze où ça a commencé, quand elle a répété le nom de la ville et
qu'elle m'a dit qu'elle partait,
et qu'elle est partie,
sans sourire,
et que moi j'ai commencé à la protéger, comme ça, de loin,
et lui envoyer tout ce qui était bon en moi,
et toutes les choses claires et pures dans mon cœur,
la protéger le jour et la nuit,
en souriant,
en ne cessant jamais de sourire,
pour qu'elle finisse par sourire aussi,
et qu'elle finisse par être heureuse aussi,
et peut-être me faire pardonner aussi,
de quoi je ne savais pas, parce que j'avais oublié, vous savez, et que je ne réussis toujours pas à me
souvenir,
mais ça n'a plus d'importance, ce qui s'est passé dans cette ville,
plus aucune importance, parce que c'était avant,
et que maintenant il faut sourire,
et ne rien faire d'autre, jamais, sourire
et lui envoyer tout ce qui est bon et clair en moi,
sans jamais arrêter sourire,
tout le temps sourire,
et ne plus penser à cette ville, avec un nom en C ou en B, ou je sais pas,
et à ce qui s'est passé là bas,
peu importe ce qui s'est passé,
peu importe oui, vous savez,
vous avez compris maintenant,
juste sourire, et rien d'autre,
et penser à elle, et à rien d'autre,
parce que ça c'est important,
pour me faire pardonner vous savez,
quoi je ne sais pas mais me faire pardonner, je crois,
je crois que c'est ça qu'il faut faire,
sourire
et faire tout ce que je peux pour qu'elle aille bien, puisque maintenant elle est partie, et que j'ignore où
elle est, et peu importe où elle est, loin, quelque part, peu importe, mais où qu'elle soit qu'elle finisse
par sourire,
et qu'elle finisse par oublier,
elle aussi,
sourire pour oublier, en définitive,
sourire pour oublier, elle aussi,
ce qui s'est passé là bas,

ce que j'ai fait là bas,
dans cette ville dont j'ai oublié le nom,
qui commençait par un C ou un B,
mais ça n'a plus d'importance, le nom de cette ville, ni ce qui s'y est passé,
il faut qu'elle comprenne ça,
que ça n'a plus d'importance,
qu'il faut qu'elle oublie,
et qu'elle sourit,
et qu'elle ne pense plus au nom de cette ville,
plus jamais,
qu'elle se mette à sourire,
qu'elle cesse de pleurer,
qu'elle cesse de penser à ça,
c'est la seule chose importante vous savez,
sourire,
au moins essayer,
ne plus pleurer,
au moins essayer,
oublier,
sourire,
oublier,
au moins essayer,
il faudrait lui dire ça,
pas moi parce que je suis trop occupé à sourire,
au moins essayer,
mais il faudrait lui dire ça,
vraiment lui dire,
parce que moi je ne peux pas, vous savez,
il faudrait que quelqu'un lui dise,
quelqu'un qui ne soit pas moi,
parce que je ne peux pas,
alors peut-être vous,
ou quelqu'un d'autre,
mais pas moi,
parce que moi je ne peux pas,
et peut-être que c'est pour ça que je vous raconte tout ça,
pourquoi je vous raconte tout ça ?
c'est peut-être pour ça,
pour que vous lui disiez,
puisque moi je ne peux pas,
si vous la croisez,
si vous la reconnaissez,
une jeune fille triste qui répète le nom de cette ville,
qui commence par un C ou un B, ou je ne sais pas,
si vous la croisez, dites lui ça,
qu'il faut sourire, sourire, ne jamais s'arrêter de sourire,
il faut lui dire, vous me promettez, hein ?
si vous la croisez, il faut lui dire,
pas de ma part,
mais simplement lui dire,
sans parler de ce qui s'est passé, parce que ça n'a plus d'importance, mais n'oubliez pas de lui dire,
parce qu'il faut tout oublier, mais pas ça,
vous me promettez, hein ?
de lui demander de sourire,
de ne jamais s'arrêter de sourire,
quand vous la verrez,
vous me promettez, hein ?
parce que moi je ne peux pas,
vraiment, moi je le sais,
j'oublie,

je le sais,
mais je ne peux pas,
vraiment,
sourire,
oublier,
vraiment,
je fais ce que je peux,
tout ce que je peux pour sourire,
pour oublier,
pour lui dire,
mais vraiment,
vraiment,
croyez-moi,
ne me croyez pas,
vraiment,
oublier,
sourire,
je fais ce que je peux,
tous les efforts que je peux,
mais vraiment,
oublier,
sourire,
vraiment,
faites le pour moi,
dites lui ça pour moi,
parce que vraiment,
oublier,
sourire,
vraiment,
je ne peux pas.

FIN

***La première ville
de l'histoire
de l'Humanité***

NOTE

« Afin de conclure ce cycle, j'avais dans un coin de la tête un projet très vieux, mais jamais mis à exécution. Une idée qui traînait depuis des années sur des bouts de papier froissés dans mes poches et sur les blocs que je me trimbale.

A chaque fois que je finissais par jeter ces papiers, je réécrivais systématiquement ce début d'histoire quelque part, d'abord parce que je le trouvais très intéressant, ensuite parce que je ne parvenais pas vraiment à saisir ce qu'il signifiait. Je veux dire, quelle était l'idée principale de la pièce, si jamais celle-ci devait être achevée ?

Moi, il me faut une idée, un fil directeur, sinon j'ai l'impression de perdre mon temps. Il me faut un canevas, des cases à remplir, surtout en théâtre, sinon j'ai la sensation que le récit perd de sa force en éparpillement.

Le 18 avril 2004, je faisais un premier commentaire au sujet de cette éventuelle pièce sur le blog de Jean-René Cochet¹.

Puis devant l'incapacité à trouver un vrai sens à cette histoire, je le replongeais aux oubliettes.

En septembre 2004, je suis contacté par le jeune metteur en scène et comédien Florent Fichot, qui est très intéressé par "Des signes sur leurs bûchers". Le projet de monter de cette pièce tombe lui-aussi à l'eau, mais il me demande, pour la saison prochaine, de lui écrire autre chose, de manière libre et sans vraiment de contraintes de production.

C'est là que je ressors mes bouts de papier froissés et que je me plonge plus sérieusement dans cette histoire qui s'appelait à l'époque "Tous les garçons s'appellent Dylan" et dont je publie quelques extraits, toujours sur le blog de Cochet.

Pourtant, avec Florent, nos mails finissent par s'espacer, et sans cette motivation, toute relative, certes, le projet passe un peu au second plan de toutes mes autres activités.

C'est seulement il y a quelques semaines que pour une raison totalement inconnue, je décide de me remettre à l'écriture théâtrale.

Disons que c'est probablement le cycle de lectures que j'organise au Théâtre d'Auxerre, qui petit à petit, doit m'influencer. Marre de lire les textes des autres... Et les miens, alors ?

Ca peut paraître bizarre, mais je suis certain que cette réflexion puérile n'est pas étrangère à la reprise de l'écriture de cette pièce.

Aujourd'hui, donc, la pièce est terminée.

Entre temps, elle a changé de titre et s'appelle :

"La première ville de l'histoire de l'Humanité" »

Extrait du blog « Troudair Reloaded » du 5 avril 2006

¹ Le pseudonyme dont je me suis servi pour diffuser mes textes de théâtre jusqu'à présent.

Personnages principaux :

Dylan
Jennifer
Le Narrateur

Personnages secondaires :

James Stewart, le patron
Ling, le télé-opérateur
Cynthia, l'amie d'enfance
Le standardiste du commissariat du 3^{ième}
La police du 3^{ième}

Notes de mise en scène :

- Les personnages secondaires sont tous joués par Le Narrateur, même lorsque ceux-ci ne sont qu'une voix au téléphone. Dans ce dernier cas, il est par ailleurs préférable que le Narrateur soit sur scène pour jouer cette voix, et non pas en voix-off ou au micro.
- Les titres et numéros des scènes peuvent être dits à haute voix par l'un des personnages au choix ou bien projetés ou bien ne pas apparaître du tout.
- Dans le même esprit, il est donc préférable que les nombreux dialogues au téléphone ne soient pas traités comme tels, mais comme des dialogues ordinaires, éventuellement sans regards entre les comédiens, mais jamais en mimant les combinés téléphoniques. Plus important encore, il est donc préférable qu'aucun téléphone n'apparaisse jamais dans la mise en scène.
- Parfois, le Narrateur donne à voix haute des indications de mise en scène. Il n'y a aucune obligation à les suivre mais il est important qu'elles ne soient pas supprimées du texte.

Scène n°0 qui est un prologue

Le Narrateur :

Ceci est un conte de fées.

Ceci est une histoire qui rend heureux.

Ceci est la vie que nous souhaitons mais que nous n'aurons jamais.

Mais ça n'est pas grave.

Car ceci est une métaphore,

et comme toute métaphore, il convient à chacun d'entre vous d'en dégager le sens qui lui plaira,

car nos envies ne sont pas les mêmes,

car nous sommes tous différents,

et que c'est cette belle diversité qui fait de la race humaine la formidable exception du règne animal.

Ceci est un conte de fées pour des femmes qui n'en sont pas, et pour des hommes qui n'en verront jamais.

Ceci est un rêve.

(Lumière)

(Dylan et Jennifer sont assis, par terre ou ailleurs. Ils boivent un café ou se livrent à une quelconque autre activité d'étudiants.)

Le Narrateur :

Voici nos deux héros.

Il y a Dylan, qui est un garçon, et il y a Jennifer, qui est une fille.

Ils sont assis par terre et boivent un café, ou bien ils se livrent à une quelconque autre activité d'étudiants, toute autre activité en fait, sauf une :

Ils ne font pas l'amour. Parce que dans notre conte de fées, et souvent dans tous les autres contes de fées, l'amour ne vient pas au début.

En fait, dans ce conte que je vous raconte, l'amour ne vient jamais.

(Noir)

Scène n°1 qui est la scène de la première proposition

(Lumière)

Le Narrateur

Cette scène est jouée de manière très sobre.

Nos protagonistes se disent des choses absolument insignifiantes et dont tout le monde se moque, car ils ne font pas l'amour.

Au mieux, on attendra qu'ils le fassent, mais comme nous l'avons déjà dit, cela ne se produira pas.

Leur jeu est donc détaché, fade, blasé, comme si des choses très importantes se jouaient, à l'intérieur de leurs crânes à tous les deux, mais qu'ils étaient obligés de révolter leurs yeux pour les observer.

Si possible, les comédiens interprétant cette scène devront donc tenter de révolter leurs yeux.

Jennifer

Oui, une colocation, à deux ou trois, ça me dérange pas.

C'est la folie ces loyers. Les études c'est vraiment pour les riches.

Dylan

Il y a des familles plus avantagées que les autres, c'est sûr, mais moi je crois que si on veut quelque chose, on peut l'obtenir. Il faut juste s'en donner les moyens.

Jennifer

Tu crois pas au destin ? Tu crois pas que tout pourrait être joué d'avance ? Tu crois vraiment qu'on peut se sortir d'une situation impossible simplement parce qu'on l'a décidé ?

Dylan

Oui, bien sûr, sinon ce serait l'enfer.

(Un temps)

Jennifer

Tu as toujours eu confiance en toi comme ça ?

Dylan

Je crois. J'ai pas fait attention.

Jennifer

Moi je travaille, à côté, pour payer un loyer, pour pouvoir être là, pour travailler.

Tout ce que je fais est organisé, autour d'un sens. Rien n'est inutile.

Alors je devrais penser comme toi, et pourtant je n'y arrive pas.

Dylan

Moi je ne travaille pas. Mes études sont un passe-temps entre deux cuites,

parce que je peux me le permettre. Parce que je ne peux pas m'imaginer me mettre au travail alors que tout mon environnement m'encourage à l'oisiveté.

Jennifer

Tes parents ne veulent pas que tu fasses quelque chose de ta vie ?

Dylan

Ils font semblant de le souhaiter, mais la réalité, c'est qu'ils voudraient que je ne fasse jamais rien, que toutes leurs années de labeur servent au bonheur de leur progéniture, que je ne souffre pas comme ils ont souffert et continuent à souffrir.

Alors ils inventent un discours de motivation, qui met en avant le travail et la dignité, mais ça n'est pas moi qu'ils essaient vraiment de convaincre. C'est seulement eux.

Jennifer

Pourquoi tes parents t'ont appelé comme ça ?

Dylan

Ils regardaient beaucoup la télévision.

Jennifer

Tous les parents regardent beaucoup la télévision, mais tous les garçons ne s'appellent pas Dylan.

Dylan

C'est vrai. Alors je ne sais pas.

(Un temps)

Dylan

Si tu veux habiter ici, je peux te sous-louer la chambre derrière. Je ne m'en sers pas.

Jennifer

Oh non, je ne veux pas te déranger.

Dylan

Tu habites où pour le moment ?

Jennifer

A l'hôtel, mais ça ne va pas durer. Je vais trouver quelque chose.

Je t'assure, ne t'embête pas.

Dylan

Tu ne m'embêtes pas, puisque je te le propose.

Fais ce que tu veux.

(Noir)

Scène n°2 qui est la scène des cartons

(Lumière)

(Dylan et Jennifer déballet des cartons.)

Le Narrateur

Dix ans plus tard, Jennifer emménage chez Dylan.

Nous annonçons dix années car ceci est un conte de fées,
de ceux où le temps s'étire et flirte avec l'éternité.

Nous annonçons dix années, mais cela pourrait être plus, ou moins,
car le temps n'existe pas dans ce genre de conte de fées,

toujours nous les imaginerons logés quelque part dans un pli du passé,

et il pourra s'écouler un temps infini, il pourra se passer mille ans, ou dix mille ans,

sans que jamais ce conte ne pénètre notre époque, ni que des princesses se retrouvent poussant des caddies sur des parkings de supermarché.

Ceci est un conte de fées qui a l'âge du monde, ni plus, ni moins

et comme chacun ici ignore l'âge du monde,

alors le temps est flou, alors les chronologies sont troubles,

et ne reste que l'histoire qu'on nous raconte.

Jennifer

Je t'assure que c'est temporaire, juste le temps que je trouve quelque chose.

Dylan

Et si tu pensais pour une fois que c'est déjà fait, que tu as trouvé quelque chose ? Tu pourrais peut-être te décontracter un peu.

Jennifer

C'est gentil de ta part, mais...

Dylan

Ne dis plus « mais ». Ne dis plus rien. Ne t'excuse plus d'être ici. Pense aux choses importantes auxquelles tu dois penser. Le fait que tu sois là n'est pas un problème. Ni pour toi, ni pour moi.

Jennifer

D'accord. Entendu. D'accord. Tu es gentil.

(Un temps)

(Dylan sort une pierre d'un carton.)

Dylan

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Jennifer

C'est un souvenir. Ca vient de Turquie.

Dylan

C'est une pierre.

Jennifer

C'est un vestige archéologique. Un morceau d'une ancienne cité, néolithique, l'une des premières cités de la planète. C'est mon père qui me l'a donné. Il n'avait pas le droit, mais il l'a volé et il me l'a donné.

Je me souviendrai toujours de ce qu'il a dit ce jour-là. Il m'a raconté l'histoire des premiers hommes. Il m'a dit qu'autrefois, il y a bien longtemps, les hommes et les femmes marchaient. Ils se déplaçaient continuellement, en chassant, en cueillant des fruits pour se nourrir, et cherchaient perpétuellement un endroit où être mieux, parce qu'il y avait toujours un endroit où être mieux. Cela dépendait des saisons, et des changements climatiques, et du gibier qui se déplaçait lui-aussi, pour trouver lui-aussi un endroit où être mieux. Et il a dit qu'un beau jour, les hommes et les femmes en ont eu marre de

courir, et de se déplacer, et qu'au lieu de chercher un endroit où être mieux, ils décidèrent de le construire, et d'aménager l'endroit où ils étaient. Et alors l'endroit n'avait plus d'importance, parce que des toits les protégeaient des intempéries, et le gibier était élevé juste à côté, et les fruits poussaient derrière la maison, où un feu brûlait, dans la cheminée, et il n'était plus nécessaire de courir. Il suffisait de protéger ce qu'ils avaient construit, et ce qu'ils avaient construit c'était une ville, la première, avec de la sueur, et du sang, et des pierres, et l'une de ces pierres, la voici, c'est celle-là, qui a servi aux premiers hommes à cesser de courir, et de chercher où ils pourraient être mieux. C'est l'une des pierres qui leur a juste servi à être mieux, là où ils étaient.

Dylan

Il est archéologue ton père ?

Jennifer

Non.

Dylan

Tiens, donne-la moi. On va la mettre quelque part où on peut la voir. Comme tu y tiens.

Jennifer

Ce sera une sorte de symbole ?

Dylan

Comme tu voudras. Soit un symbole, soit un presse-papier.

Mais dans les deux cas, ce sera utile.

(Un temps)

Le Narrateur

Nos deux héros continuent à débiller soigneusement les cartons de Jennifer.

Tout en cherchant une place à chaque chose, celle-ci explique à Dylan leur origine, ainsi que le lien affectif qui fait qu'elle leur est attachée, et qu'elle les a conservées, tout ce temps.

Il n'y a pas de musique, mais il y a un défilé, un défilé silencieux de menus objets, peluches, bibelots, vestiges, qui paradent dans la chambre, tous chargés de passé, d'histoires petites et grandes, qui mises bout à bout deviennent le tendre récit de sa vie, le récit lisse et calme, puisqu'il ne reste que le bonheur,

puisque'on ne conserve pas les souvenirs du malheur, et des moments sombres.

Et tandis qu'elle raconte, c'est une vie de paix et de joie et de couleurs pasteltes et de petites fleurs odorantes qui ne piquent pas le nez, une vie de princesse toute blanche qui lui apparaît soudain, sa vie à elle oui, mais comme elle ne l'avait jamais imaginée. Et même si parfois, un objet particulier, une odeur particulière, fait resurgir en elle instants pénibles et fantômes gras, elle les chasse immédiatement en faisant une imperceptible grimace.

Ici, la comédienne qui interprète Jennifer peut faire quelques imperceptibles grimaces, ou chasser des fantômes gras, ou ne rien faire si par exemple il a été décidé que personne ne devait rien faire du début à la fin de cette histoire sans amour.

(Jennifer sort une carte postale d'un carton mais ne dit rien.)

Dylan

Et ça c'est quoi ?

Jennifer

Ca, c'est une carte postale qu'une amie m'avait envoyée.

Elle était loin, en voyage, longtemps.

Dylan

Je peux voir ?

Jennifer

Non, mais je vais te la lire.

Dylan

Qu'est-ce que ça change ?

Jennifer

Rien peut-être, mais je préfère.

C'est la dernière carte postale qu'elle m'a envoyée.

Dylan

Oh, je suis désolé.

Elle est morte ton amie ?

Jennifer

Non, mais c'est presque la même chose.

Parce qu'elle est partie, quelques mois, à l'étranger. C'était pour étudier. C'était il y a longtemps.

Dylan

Ah, je comprends.

Jennifer

Non, tu ne comprends pas.

Nous étions amies, nous étions bien. C'était il y a longtemps. Et elle avait ce petit ami, très beau, et très gentil, puis soudain très seul, et très triste, et moi aussi.

J'étais très triste et très seule quand elle est partie pendant ces longs mois, et toutes les cartes postales que nous nous sommes envoyées n'y changeaient rien. Tout au plus, elles nous aidaient à nous convaincre que bientôt on allait se retrouver.

Dylan

Et vous vous êtes retrouvées.

Jennifer

On s'est retrouvées, oui. Une fois passés ces quelques mois et une fois envoyées les deux dernières cartes postales, la sienne et la mienne, qui ont dû se croiser au dessus de l'océan Atlantique, chacune dans un avion blanc qui fonçait à 800 kilomètres/heure, un avion blanc qui était chargé de courrier mais qui aurait pu ressembler à un bombardier noir. Qui allait tout détruire.

Dylan

Tu me la lis la carte ?

Jennifer (*lisant*)

Ma petite Jenny,

C'est probablement la dernière carte que je t'écris d'ici. Il ne reste plus que quelques jours et avec toutes les choses que j'ai à préparer. Je n'aurais pas le temps d'en envoyer une autre.

Je suis dans un drôle d'état, à la fois triste de partir et de quitter les amis que j'ai rencontrés ici, mais aussi impatiente et heureuse et excitée de pouvoir te retrouver et ne pas être obligée d'écrire (mal) pour te raconter tout ce que j'ai à te raconter.

Je t'embrasse très très très très fort.

A tout de suite.

Cynthia

Dylan

C'est mignon. Pourquoi tu parles de bombardier ?

Qu'est-ce que ça a détruit qu'elle te dise ça ?

Jennifer

Cette carte n'a rien détruit.

Mais au dessus de l'Atlantique, cette carte a croisé la mienne, qui filait dans son avion blanc, à 800 kilomètres/heure, et dans cette carte que je lui avais écrite, je lui disais qu'à son retour elle allait s'apercevoir que des choses avaient changé. Parce que son petit ami était maintenant avec moi, et que nous étions heureux, et que c'était un sentiment curieux, comme celui dont elle parlait. « Un drôle d'état ». Alors même si nous l'aimions beaucoup, au fond de nous, nous aurions souhaité qu'elle reste

toujours de ce côté de l'Atlantique, et que toujours nous puissions éviter d'avoir à dire ce que nous faisons, et ce que nous vivons, et continuer à dire combien on l'aimait. Parce que c'était vrai. Malgré tout ça, on l'aimait.

Dylan

Ah.

Jennifer

Oui. Voilà.

Dylan

Oui.

Jennifer

Mais même maintenant tu sais, je n'ai pas l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Même quand je souhaitais que cet avion qui la portait, elle, après avoir porté sa gentille carte, à 800 kilomètres/heure, même quand je souhaitais que cet avion s'écrase au milieu de l'Atlantique, je n'avais pas l'impression de penser quelque chose de mal.

Dylan

Je sais pas trop.

Jennifer

Non, tu ne sais pas trop.

Dylan

Non.

Et alors, elle est revenue ?

Jennifer

Oui.

Mais je ne l'ai pas vue longtemps, quelques minutes, où elle a hurlé, où je n'ai rien dit, et puis elle est partie, et c'était tout.

Je ne l'ai plus revue.

(Un temps.)

Jennifer

Alors tu comprends, cette carte postale je la conserve. C'est un souvenir. Et je la relis, parfois, à haute voix. Et je regarde cette image, cette ville avec ces bâtiments étrangers. Et je la relis à nouveau, et je regarde cette belle écriture ronde. Une écriture d'enfant.

Je ne sais même pas si maintenant elle continue à faire des petits cercles sur les « i », plutôt que des points. Avant, je pouvais même imiter son écriture, et elle pouvait imiter la mienne.

Et je la relis encore cette carte postale où elle me dit des choses gentilles. C'est court mais c'est gentil. Et plus jamais ensuite elle ne m'a dit de choses gentilles. C'est normal, mais plus jamais ensuite.

Cette carte postale, c'est comme un morceau de maison intact qu'on retrouve après un séisme. C'est comme le survivant d'une catastrophe, mais un survivant qui n'a pas survécu, juste son souvenir. Et c'est un souvenir qui parle et qui répète toujours la même chose mais qui parle, et qui nous rappelle comme c'était bien avant la catastrophe.

Dylan

Ah ouais. Comme la poupée qui dit « maman » dans la Planète des Singes.

Jennifer

Oui. Comme la poupée qui dit « maman ».

Dylan

Et ça c'est quoi ?

Jennifer

Ca c'est rien. Juste un sac en plastique.

Il y en a trop des sacs en plastique. Du coup, maintenant, plus aucun d'eux n'a d'histoire.

(Noir)

Scène n°3 qui est la scène de la première nuit

(Lumière)

Le Narrateur

Dix ans plus tard, Dylan et Jennifer ont à peine fait connaissance.

C'est normal. Il faut du temps pour faire connaissance.

Et souvent, le temps n'y change rien.

Qu'il se passe dix ans ou dix minutes, cela n'a pas d'importance.

Alors ici, ce sont dix ans qui passent.

Dix ans comme du vide. Parce qu'on ne vous les racontera pas ces dix ans, et nos héros n'y feront pas allusion non plus. Peut-être même qu'ils ne s'en souviennent pas, ou alors que ces dix ans resteront pour eux une seule et même image, comme une carte postale jaunie qui réanime nos souvenirs, les ramène à la vie quelques minuscules instants, avant qu'ils ne meurent à nouveau.

Le temps n'y change rien. Ce qu'on se dit ne change rien.

Et il suffit souvent d'un seul instant pour faire réellement connaissance.

Nous ne parlons pas ici de savoir si l'autre préfère les brocolis ou les salsifis,

ni si les bruits qu'il fait quand il dort ont tous été répertoriés.

Nous parlons ici de connaître, de savoir, et du lien qui n'est pas l'habitude, du lien qui apparaît brusquement et s'impose entre deux personnes comme un éclair permanent, et indélébile, et douloureux.

Alors cette nuit-là, regardez. Jennifer et Dylan sont assis dans le canapé de leur salon, et la lune monte, regardez. Et tous deux commencent à s'endormir. Et tous deux commencent à sentir qu'ils sont bien ensemble, et qu'ils ne sont plus deux petites personnes sur un globe immense, mais que le monde est un décor qui tourne autour d'eux, avec tous ses petits constituants de bois qui montent et descendent, tout en tournant, regardez. Au milieu d'un manège, c'est là qu'ils sont, regardez. Au centre d'un manège où on ne les voit pas mais d'où ils peuvent tout voir, monter et descendre les petits objets de bois.

Et regardez, regardez. Il y a Dylan qui approche sa main de celle de Jennifer, et nous ne savons pas s'il le fait exprès parce que son geste est lent, et désintéressé, au centre du manège de bois, dans l'ombre du cylindre de bois qui est l'axe de rotation du manège, là où personne ne peut les voir sauf nous. Et maintenant leurs deux mains se touchent, et même si nous avons l'impression qu'aucun des deux ne s'en est aperçu, que tout ça est accidentel, c'est pourtant un éclair. C'est pourtant le lien douloureux qui apparaît. Regardez l'éclair, et le lien, et la douleur. Regardez.

(Le Narrateur s'approche de Dylan.)

Le Narrateur (à Dylan)

Regarde. Tu le vois toi cet éclair. Et ce lien ? Et cette douleur ?

Dylan (à Jennifer)

Tu dors ?

Jennifer

Non. Oui.

Dylan

Ah.

Le Narrateur (à Dylan)

Et ce manège autour de toi qui tourne.

Tu le vois ? Regarde.

Dylan (à Jennifer)

Viens vers moi.

(Jennifer s'approche un peu de Dylan.)

Le Narrateur (à Jennifer)

Comment est-ce que tu te sens, Jennifer ?

Jennifer (*à Dylan*)

Je me sens bien ce soir.
Je crois que je me sens bien.

Dylan

Tu n'es pas sûre ?

Jennifer

C'est étrange. Je ne sais pas ce qui est normal.
Je ne sais pas ce dont j'ai envie. Je ne sais pas ce que je dois faire.
Depuis toutes ces années que nous vivons ensemble, dans ce temps qui n'existe pas,
je crois qu'il serait logique que je m'approche de toi, et que quelque chose se passe.
Ca aurait un sens.

Dylan

Fais juste ce que tu veux faire.
Si tu ne veux pas, ne le fais pas.

Jennifer

Je me sens flasque.
Et comme de la vase dans laquelle des pieds s'enfoncent.

Dylan

C'est très beau.

Jennifer

C'est très beau mais c'est très sale,
et pourtant je ne me sens pas sale.

Le Narrateur

Comment est-ce que tu te sens, Jennifer ?

Jennifer

Je ne me sens pas.

Dylan

Alors viens vers moi. Si ça ne change rien pour toi alors viens vers moi.
Allez. Pour me faire plaisir.

Jennifer

Ca te fait plaisir si je viens près de toi ?

Dylan

Oui. Ca me ferait très plaisir.

Jennifer

Alors d'accord.

(Elle s'approche un peu plus et pose sa tête sur son épaule.)

Le Narrateur

Et la lune continue de monter. Et la lune sourit, au milieu des étoiles qui sont comme de la fine poussière magique dans le ciel, comme de la fine poussière scintillante qui dessine dans la nuit des animaux fabuleux, des chevaux impossibles et pleins de douce lumière, des scarabées mignons dont les pinces mignonnes ne sont dangereuses pour personne, et des rivages, tous les rivages de l'éternité gentiment caressés par une mer tranquille.

Et tout est beau.

Et nos deux héros sombrent paisiblement dans le sommeil, main dans la main.

Et ils se rapprochent.

Et nous ne savons pas si c'est volontaire puisqu'ils sont endormis, ou presque.

Les pauvres petits choux, regardez-les. Regardez les petits animaux paisibles qu'ils sont en ce moment, des petits animaux qui commencent à se toucher pour affronter ensemble les vicissitudes du temps qui passe, ou bien s'est arrêté et ne passe plus, et devient flasque comme des pieds dans la vase, mais pas sale, parce qu'ils sont mignons, regardez.

Oh oui, si mignons en ce moment qui ne passe pas.

Regardez.

Le Narrateur (*à Jennifer*)

Comment est-ce que tu te sens, Jennifer ?

Jennifer (*à Dylan*)

Je me sens bien ce soir.

Je crois que je me sens bien.

Le Narrateur

Tu aimerais faire l'amour avec lui ?

Dylan (*à Jennifer*)

Ca me ferait plaisir.

Jennifer

Je sais que je suis ici, et que ici ou ailleurs ne représente pas grand chose, que l'important c'est d'être bien, non ? Que l'important c'est de faire ce qui nous plaît.

Et je ne sais pas ce qui me plaît, et je ne me sens pas. Alors ça ou autre chose ?

Pourquoi pas ?

Ca te ferait plaisir ?

Dylan (*à Jennifer*)

Oui, ça me ferait plaisir.

Jennifer

Alors d'accord.

Le Narrateur

Oh comme ils sont beaux sous la lune qui monte et le ciel étoilé de notre conte de fées.

De petits personnages scintillants sous la lune. Une petite dose de miracle soyeux. Un présent éternel de bonheur.

Regardez-les, comme ils sont beaux. Mais ne pleurez pas.

Autant d'émotion je comprends. Quelques-uns d'entre vous pourraient pleurer. Mais ne pleurez pas parce qu'eux ne pleurent pas, et qu'ils sont les seuls à décider de ce qui est larme ou sourire, de ce qui doit se ressentir ou s'effacer. Et s'ils ne pleurent pas, alors effaçons-nous, et laissons-les à leur plaisir.

Et laissons-les saisir une à une les joies qui passent devant eux.

Maintenant il est très tard.

Alors laissons-les.

Jennifer

Je ne sais pas ce qui me ferait plaisir, alors pourquoi pas ?

Si ça te fait plaisir à toi. Pourquoi pas ?

(Noir)

Scène n°4 qui est la scène du licenciement

(Lumière)

Le Narrateur

Dix ans plus tard...

Vous savez, tout ceci se passe dix ans plus tard, après cette première belle nuit.

Dix ans d'une vie calme, où Jennifer a dormi dans la chambre de Dylan, pour que la petite pièce du fond finisse par ne plus servir à rien, tout au plus à entreposer tous les souvenirs d'avant, qui restaient bien au chaud dans leurs petits cartons, bien au chaud / dans la poussière qui les attendait de toute manière. Bien au chaud.

Et Jennifer dormait avec Dylan. Et Jennifer aussi faisait à manger maintenant pour Dylan.

Chaque soir, elle revenait du travail, et elle préparait tout, et s'occupait de tout, parce qu'il avait été si gentil tout de même. Elle lui devait bien ça, non ?

Alors chaque soir, en revenant du travail, c'était ce qu'elle faisait.

Dylan

C'est gentil.

Ca me fait plaisir.

Le Narrateur

Mais malgré tout, Jennifer continuait à payer son loyer, chaque mois. Elle faisait un chèque à Dylan avec l'argent qu'elle gagnait. Chaque mois, parce qu'il l'avait gentiment accueillie après tout, et que c'est un conte de fées, semez-vous.

Et qu'il y a des choses surnaturelles dans les contes de fées. Des animaux merveilleux et des sortilèges extraordinaires.

Et ça n'étonne personne. Et ça ne vous étonne pas, n'est-ce pas ?

Parce que ceci est un conte de fées, je n'arrête pas de vous le dire, alors croyez-moi. Et ne soyez pas étonnés, et laissez-vous porter. Comme eux laissez-vous guider dans le courant tranquille de la vie, sur le chemin rectiligne de notre histoire merveilleuse.

Du début, vers la fin.

Car ce conte de fées, il s'écrit sur des kilomètres de factures à payer, et de chèques à remplir.

Et déroulons encore ce parchemin noirci par l'encre de leurs aventures fabuleuses, que personne ne pourrait croire, si ce n'était un conte de fées.

Dylan

Non mais je t'assure, Jennifer, c'est stupide. Arrête de me payer ce loyer, c'est ridicule.

On vit ensemble, on dort ensemble, on fait tout ensemble.

C'est ridicule, je t'en prie.

(Jennifer ne répond pas et sort son chéquier.)

Dylan

Je comprends que tu tiennes à ton indépendance, mais il faut se serrer les coudes. Je sais que c'est pas facile pour toi, que tu travailles dur, mais moi je m'en fous. Je peux payer ce loyer tout seul, tu sais bien.

Tu as confiance en moi, quand même ? Tu sais que je ne vais pas t'abandonner. Tu sais comme je tiens à toi.

Je ne veux plus qu'on agisse comme si on était des étrangers l'un pour l'autre. Depuis toutes ces années qu'on vit ensemble, et qu'on dort ensemble, et qu'on fait tout ensemble, c'est ridicule.

J'ai honte d'encaisser ce chèque tous les mois. Je n'en veux plus de ce chèque. Je veux que ton travail te serve à toi, pas à me payer quelque chose que je t'offre.

(Jennifer termine de remplir son chèque et le tend à Dylan.)

Le Narrateur

Bla bla bla, bla bla bla, j'ai honte, j'ai honte, etc.

Mais devant le silence de Jennifer, que faire ?

Le pauvre Dylan est dans une situation bien délicate. Alors pour ne pas la contrarier, et comme cela semble si important pour elle...

(Dylan prend le chèque)

Dylan

Bon, je sors.

Je vais le déposer tout de suite, comme ça ce sera fait.

(Dylan sort. Le Narrateur s'assied.)

(Jennifer fait quelques pas, lasse, passe sa main sur un meuble, s'il y a un meuble sur la scène, et se met à chanter, faiblement, comme un murmure, puis de manière un peu plus distincte, toujours lasse, mais elle chante.)

(Le Narrateur ne dit rien et l'observe, ferme les yeux peut-être.)

(Le téléphone sonne, tout le monde sursaute.)

Le Narrateur

Oh, c'est pas vrai !

Jennifer

Oui, allô ?

Le Narrateur *(imitant une voix plus grave que la sienne, ou pas)*

Allô, Jennifer ?

Jennifer

Oui, c'est moi.

Le Narrateur

Bonjour, c'est monsieur Stewart.

Jennifer

Oh, bonjour monsieur.

Le Narrateur

Oui, bonjour. Ecoutez Jennifer, je n'ai pas d'excellentes nouvelles pour vous.

Je suis désolé de vous apprendre ça par téléphone mais j'ai préféré vous le dire tout de suite, pour ne pas que vous soyez choquée demain matin, devant vos collègues.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

Ecoutez Jennifer, vous ne le savez peut-être pas mais l'entreprise doit faire face à d'énormes difficultés en ce moment. Je sors tout juste de chez le comptable et je n'ai plus le choix. Je dois réduire mon effectif si je ne veux pas faire couler cette affaire.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

Ca m'ennuie énormément, vous pensez bien.

Parce que vous êtes un très bon élément et je n'ai jamais eu à me plaindre de vous.

Vous avez été excellente, très professionnelle, toujours très sérieuse.

Jennifer

Merci.

Le Narrateur

Mais je dois prendre en compte l'ancienneté, vous savez.

Et vous êtes la dernière arrivée dans l'entreprise, alors je n'ai pas le choix.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

A cause de ces cons de syndicats, je peux pas faire autrement.
Je dois me séparer de vous.

Jennifer

Ah.

Le Narrateur

Mais croyez-moi, ça ne m'amuse pas.
Il y a des tas d'autres gens que j'aurais préféré virer à votre place, je vous assure.
Mais je n'ai vraiment pas le choix, à cause de ces cons de syndicats, comme je vous dis.

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Je comprends que vous soyez choquée. Je suis vraiment désolé.
Et croyez-moi, je ferai tout mon possible pour vous aider.

Jennifer

Merci.

Le Narrateur

Si vous avez besoin de lettre de recommandation, ou de contacts, ou de quoi que ce soit n'hésitez pas à m'appeler surtout.

Jennifer

Merci.

Le Narrateur

Parce que moi je n'aime pas virer les gens, vous savez. Surtout les gens comme vous.
D'autres je dis pas. Ca m'ôterait une épine du pied, même.
Mais les gens comme vous, sérieux, professionnels, non, j'aime pas faire ça, croyez-moi.
Je suis un être humain après tout.
Je suis pas un monstre.
J'ai un cœur.
Je comprends tout ça. Et si je pouvais embaucher tout le monde dans ce foutu pays je vous assure que je le ferais.
Enfin des gens comme vous, surtout.
Parce que les autres, non, qu'ils se démerdent.

Jennifer

Je comprends.

Le Narrateur

Oui, vous comprenez, bien sûr que vous comprenez. Je savais que vous comprendriez. Vous êtes une fille bien, Jennifer. Sérieuse, professionnelle. Je me doutais que vous comprendriez, et c'est justement pour ça que je voulais vous garder.
Je vous assure que je voulais vous garder.
Mais c'est ces cons de syndicats, et aussi mon fils que je viens d'embaucher. Ca fait trop, c'est plus possible. C'est mon comptable qui me le dit, et quand le comptable le dit il vaut mieux pas discuter. Il sait ce qu'il dit, et je peux pas virer mon fils quand même. Il vient d'arriver, le pauvre.
Mais croyez-moi si c'était pas mon fils, ça ferait longtemps que je l'aurais viré, ce petit con.
Vous me croyez, hein ?
Vous me faites confiance ?

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Vous êtes une fille bien, Jennifer.

Je savais que vous comprendriez. Et ça me soulage que vous preniez ça comme ça.

Vous êtes vraiment une fille bien.

Mon con de fils il se serait mis à chialer lui, c'est sûr. Il est tellement con, celui-là.

Mais vous, non. Vous êtes une fille bien.

Ah si seulement vous pouviez être ma fille. Mais au lieu de ça je me coltine l'autre demeuré.

Ah si vous saviez comme ça m'amuse pas toute cette histoire. Entre les syndicats, mon fils, le comptable, ah, si vous saviez. Parfois j'ai envie de tout foutre en l'air et de me tirer, vous savez ?

Non, vous savez pas.

Mais si vous saviez... Tout foutre en l'air. Envoyer paître tout le monde et foutre le camp loin d'ici.

Avec vous, pourquoi pas ?

Parce que vous êtes une fille bien, vous.

Je vous assure que vous êtes une fille bien.

Jennifer

Merci.

Le Narrateur

Y'a qu'à voir ma femme. Une sacrée cruche celle-là aussi. Ah ça, c'est pas avec elle que je partirais si je décidais de partir. Qu'elle se démerde celle-là. Qu'elle reste avec notre con de fils et qu'ils se démerdent tous les deux. Ah si je foutais le camp je peux vous dire que ça me ferait ni chaud ni froid de les laisser ces deux-là.

Et si vous partez avec moi, jamais vous en entendrez parler, ça je peux vous le dire. Rien à foutre.

Si vous partiez avec moi, on parlerait juste tous les deux, de vous, de ce dont vous avez envie, de tout ce que vous voulez, mais alors de ma vie, pas question. Rien à rattraper, rien.

Et on serait juste tous les deux.

Et on s'en foutrait du reste.

On serait juste bien, tous les deux, loin.

(Un temps.)

Le Narrateur

Enfin bon.

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Oui.

Donc passez demain matin.

Je vous donnerai votre chèque et vous pourrez récupérer vos affaires.

Jennifer

D'accord.

Le Narrateur

Je suis content que vous preniez ça comme ça. Je suis soulagé. Ca me fait plaisir.

Bon alors, à demain.

Jennifer

A demain.

(Jennifer va s'asseoir lentement à côté du Narrateur.)

(Un temps.)

(Noir)

Scène n°5 qui est la scène de la deuxième proposition

(Lumière)

Le Narrateur

Dix ans plus tard, Dylan revient de la banque.

C'est ce qu'on appelle la relativité.

Parfois le temps passe vite, et parfois il s'étire, indéfiniment, jusqu'à n'avoir plus de sens.

Nous étions assis là, avec Jennifer, comme ça.

Et le temps a passé.

Je dis dix ans, mais c'était peut-être moins.

Ca nous a juste paru dix ans, pendant lesquels Dylan ne revenait pas, pendant lesquels il n'en finissait pas de ne pas revenir, et que nos cerveaux s'agitaient.

Moi j'ai réfléchi beaucoup pendant ces dix ans. Jennifer, je ne sais pas. Et peut-être que pour elle, il ne s'est pas passé dix ans mais dix secondes. Parce qu'elle avait peut-être peur que Dylan revienne, qu'elle soit obligée de lui annoncer ce qu'elle venait d'apprendre.

Je ne sais pas, parce que moi je réfléchissais.

J'étais encore monsieur Stewart, vous savez.

Pendant ces quelques instants, ces minuscules petites années, j'étais lui et je pensais à tout foutre en l'air moi-aussi, et songer enfin à faire quelque chose au lieu de rester là à vous raconter cette histoire.

Partir. En finir. Envoyer paître tout le monde, comme j'avais dit. Enfin comme il avait dit. Enfin peu importe. Envoyer tout le monde se faire foutre et vous aussi par la même occasion. Et ne pas vous raconter la fin de cette histoire. Et peut-être même partir avec elle. Pourquoi pas ?

Hein, Jennifer ? Pourquoi pas ?

Peut-être que tu pourrais accepter. On ne sait jamais. Envoyer tout le monde se faire foutre, toi aussi.

A commencer par Dylan. On pourrait, tu crois pas ?

(Jennifer ne répond pas. Elle ne semble même pas entendre Le Narrateur)

Le Narrateur

Mais il est revenu.

Dix ans plus tard, mais il est revenu.

Dylan

Je suis revenu !

Le Narrateur

Cette scène est émotionnellement assez forte, je préfère vous prévenir.

Beaucoup de sentiments, de déclarations. Une bien belle scène, à vrai dire.

Peut-être qu'il serait bon d'ajouter une belle musique sur cette belle scène.

(Une belle musique commence)

Oui, voilà. Une bien belle musique pour que l'émotion soit à son comble, et surtout qu'on oublie tout ce qui ne va pas dans cette histoire. Comme le fait de rester dix ans à la banque. Ca n'est pas possible de rester dix ans à la banque. Ou alors enfermé. Mais il n'y a pas de raison.

Donc une belle musique, et une belle scène, et de belles émotions, pour oublier tout ça.

Jennifer

Dylan, je dois partir.

Dylan

Quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Partir où ? Pourquoi ?

Le Narrateur

Bon, Dylan. Essaie d'être un peu plus convaincant, s'il te plait. C'est une scène importante. Ce que tu viens de répondre est stupide. Ne la pousse pas à te demander pourquoi tu es resté dix ans dans cette banque, on aurait l'air de quoi, nous ?

Jennifer

Je ne sais pas encore. Quelque part. Je ne sais pas. Mais je ne peux plus te payer. Je viens de me faire renvoyer.

Dylan

Quoi ? Renvoyée ?

Ce soir ? On renvoie les gens le soir ?

Jennifer

Oui.

Dylan

Mais enfin ça se fait pas de renvoyer les gens le soir, c'est quoi ces conneries ?

On renvoie les gens le matin, ou bien le midi quand on mange avec eux et qu'ils sont en face de nous.

C'est la moindre des politesses, quand même. Le soir ça ne se fait pas.

Tu n'es pas renvoyée. C'est pas possible.

Le Narrateur

Bon. C'est mieux.

Jennifer

Si.

Dylan

Tu n'es pas renvoyée mais tu veux partir.

C'est ça que tu essaies de me dire.

Tu n'es pas renvoyée mais tu veux habiter ailleurs. Chez quelqu'un d'autre.

Le Narrateur

Jalousie. Minable.

Jennifer

Non. Je ne veux habiter chez personne d'autre.

J'ai été renvoyée. Je ne peux plus payer le loyer.

Alors je dois partir.

Dylan

Et c'est tout ?

Jennifer

C'est tout.

Dylan

Mais alors reste !

Je me fous de ce loyer, je te l'ai déjà dit. Je ne veux pas que tu paies pour être ici avec moi, je t'ai déjà dit. Ca n'a pas d'importance. Je suis content que tu soies là.

Je ne veux pas que tu partes.

Jennifer

Je ne peux pas.

Dylan

Mais si tu peux !

Tu restes là et c'est tout.

Tu étais là, ça ne change rien. Tu restes là et c'est tout.

Pourquoi tu ne peux pas ? Tu n'es pas bien ici ?

Jennifer

Si. Enfin non.

Enfin je ne sais pas.

Ici ou ailleurs, ça n'a pas d'importance.

Dylan

Alors reste ici !

Puisque tout est pareil partout, reste ici. Avec moi. Je ne veux pas que tu partes. Je veux rester avec toi. Je vais devenir quoi si tu pars ? Je vais faire quoi sans toi ?

Je n'ai plus rien sans toi.

Je t'aime.

Le Narrateur (dépité)

Mon dieu...

Jennifer

Ah.

Dylan

Oui, bien sûr. Tu le sais que je t'aime.

Je ne te l'ai jamais dit mais tu le sais.

Je t'aime, on s'aime, tu le sais.

Tu ne peux pas partir.

Jennifer

Ah.

Dylan

On vit ensemble, on dort ensemble, on fait tout ensemble, évidemment qu'on s'aime.

Tu le sais qu'on s'aime. Depuis des années. Tellement d'années que je ne peux même pas les compter.

Qu'est-ce qu'on va devenir si on se sépare ?

Qu'est-ce que je vais devenir ?

Qu'est-ce que tu vas devenir ?

Jennifer

Je ne sais pas.

Dylan

Mais moi non plus je ne sais pas !

Je ne peux même pas l'imaginer !

C'est pas possible, pas possible.

Le Narrateur

Encore un.

Dylan

Pas possible.

(Il s'écroule par terre.)

(Jennifer s'approche de lui, lui passe la main dans les cheveux. Peut-être qu'il pleure bruyamment. Peut-être pas.)

Jennifer

Ne sois pas triste.

Je ne veux pas que tu sois triste.

Dylan

Ne pars pas, je t'en supplie, ne pars pas.

Si tu veux avoir un travail, alors je t'en donne un. Reste ici, avec moi. Aide-moi dans cet appartement.

Aide-moi à faire que ma vie ressemble à quelque chose. C'est un travail difficile, je sais. Un travail pénible. Mais si tu veux un travail alors je t'offre celui-ci. Je ne peux rien t'offrir d'autre. Reste avec moi, je t'en supplie.

Jennifer

Ca te ferait plaisir ?

Dylan

Je ne pourrai pas vivre sans toi.

Jennifer

Si ça te fait plaisir, alors d'accord.

Le Narrateur (*grandiloquent*)

Et c'est ainsi que Jennifer accepta la deuxième proposition de Dylan.

(Noir)

Scène n°6 qui est la scène de Ling, le télé-opérateur

(Lumière)

(Jennifer est en train de faire le ménage, ou bien elle est assise dans un fauteuil, immobile.)

(Dylan est absent.)

(Le téléphone sonne.)

Jennifer

Allô.

Le Narrateur

Bonjour madame Dylan. Ling Bertrand de la société Zen Télécom.

Vous avez quelques minutes à me consacrer ?

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Parfait. Je vous appelle pour vous faire bénéficier de notre nouvelle offre promotionnelle téléphone illimité + Internet tout compris. Est-ce que ce type d'offre peut vous intéresser ?

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Parfait.

Disposez-vous déjà d'une connexion à Internet chez vous madame ?

Jennifer

Non. Vous vous appelez Ling, c'est ça ?

Le Narrateur

Pardon ? Excusez-moi ?

Jennifer

Ling ? C'est votre prénom ?

Le Narrateur

Non, enfin oui. Vous êtes intéressée par notre offre madame ?

Jennifer

C'est joli, Ling. C'est chinois ?

Le Narrateur

Oui. Donc pour 20 euros par mois nous vous proposons tous vos appels passés en national et local gratuits ainsi qu'une connexion à très haut débit à Internet 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Jennifer

Nous sommes samedi, c'est ça ?

Le Narrateur

Oui. Samedi madame.

Jennifer

Vous travaillez le samedi, Ling ?

Le dimanche aussi ?

Le Narrateur

Et bien, madame, je suis désolé. Je ne suis pas autorisé à donner ces informations. Cette conversation doit être strictement professionnelle.

Jennifer

Je suis une cliente, Ling.

Je suis une cliente intéressée par votre offre. Je vais probablement m'abonner auprès de votre société. Mais vous devez d'abord me répondre.

Le Narrateur

Je peux vous envoyer notre documentation si vous le désirez.

Pour en savoir plus.

Jennifer

Je ne sais pas lire.

Le Narrateur

Si vous ne savez pas lire madame, peut-être que notre offre Internet n'est pas appropriée à vos besoins. Nous avons en revanche une autre offre intéressante en téléphonie.

Jennifer

Bon d'accord, je sais lire mais je ne veux pas de documentation.

Je veux parler. Vous pouvez parler à une cliente. C'est votre métier, non ?

Le Narrateur

Oui, bien sûr. Mais je ne dois pas parler de sujets personnels. Je pourrais être renvoyé.

Jennifer

Quelqu'un écoute cette ligne, Ling ?

Le Narrateur

Ca arrive. On ne sait jamais quand on nous écoute et quand on ne nous écoute pas. Mais techniquement, le superviseur qui est responsable du service peut écouter nos interventions.

Jennifer

Vous savez ce que je pense Ling ?

Le Narrateur

Vous êtes sûre que ça va, madame ?

Jennifer

Je pense que si j'étais le responsable de votre service, je m'arrangerais pour faire croire à mes employés que je peux les écouter à tout moment, et ensuite je ferais autre chose.

Je pense que personne ne nous écoute, Ling.

Le Narrateur

Peut-être.

Jennifer

Vous travaillez lundi, Ling ?

Le Narrateur

Oui.

Jennifer

Vous me rappellerez lundi ?

Le Narrateur

Je ne sais pas.

Je ne sais pas si...

Vous allez bien ?

Jennifer

Je ne sais pas.

Vous me rappellerez, Ling ?

Je m'appelle Jennifer.

Le Narrateur

En réalité, je ne m'appelle pas Ling, vous savez.

C'est un pseudonyme. Il vaut mieux avoir des pseudonymes dans ce métier. On ne sait pas sur qui on peut tomber.

Jennifer

Ca n'a pas d'importance.

Vous pensez que je suis folle, Ling ?

Le Narrateur

Je ne sais pas.

Je suis surpris.

Jennifer

Je dois vous laisser.

Vous me rappellerez lundi ?

Le Narrateur

Je pense que oui.

Jennifer

A lundi, Ling.

(Noir)

Scène n° 7 qui est la scène de l'amie qui appelle après toutes ces années et qui contient aussi le monologue de Dylan, ce qui fait beaucoup, mais une astuce judicieuse fera que tout se passera bien

(Lumière)

Le Narrateur

Ca n'est que dix ans plus tard que Jennifer et Dylan peuvent enfin approcher de l'accomplissement complet de leur bonheur.

Bien entendu, comme dans tout conte de fée, pour parvenir à ce bonheur, pour qu'il n'y ait plus d'histoire à raconter, il leur faut avoir beaucoup d'enfants. Et avant ça, vivre heureux, vous savez bien. S'attacher à cette lourde tâche devient donc rapidement une priorité pour nos jeunes héros.

Mais si vivre heureux était une évidence, une question restait pourtant en suspens. Fallait-il vivre heureux seul ? Ou vivre heureux à deux ?

Aucun conte de fée ne donnait aucun indice sur cette subtilité, et si on nous avait toujours abreuvé de « ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants » jamais il n'était précisé si tout au long de cette pénible éternité de bonheur ultime, les héros étaient effectivement collés l'un à l'autre comme deux aimants ou bien si chacun avait fini par vaquer à ses occupations personnelles, et la fameuse kyrielle d'enfants, devenus grands, dispersés dans des facultés et grandes écoles, ne repassant plus chez leurs géniteurs, l'un, ou l'autre, ou les deux, qu'au moment des fêtes, à contre-cœur, pour demander un peu d'argent, et ne traînant pas trop, ne finissant même pas leur assiette, laissant sur le bord un énorme morceau de dinde et quelques pommes dauphines, et claquant la porte avec un soupir de soulagement avant de prendre le premier train et filer rejoindre d'autres princes ou princesses dans quelque bistrot sinistre de la capitale du royaume.

Pour nos héros de conte de fée, il fallait donc composer, et improviser.

Car comment savoir la marche à suivre si on n'avait aucune certitude sur le but à atteindre ?

Et d'abord, y avait-il au moins un but à atteindre ?

N'était-il pas déjà atteint ?

En résumé : et si l'éternité avait déjà commencé ?

(Jennifer et Dylan sont assis côte à côte. Ils fixent un point non-défini devant eux, peut-être la télé.)

Dylan

On est bien, hein ?

Jennifer

Oui.

Dylan

Oui. Bien. Heureux, quoi.

Jennifer

Oui.

Dylan

Tu n'as pas envie de faire autre chose ?

Jennifer

Non.

Dylan

Moi non plus. Je suis bien, quoi. On est bien.

Jennifer

Oui.

Dylan

Je peux te toucher la main ?

Jennifer

Non.

Le Narrateur

Ah non, attendez. Ca ne va pas.
Vous ne devez pas être comme ça.
On comprend rien, là.
Jennifer, déplace-toi. Viens ici.

(Il indique une chaise à l'autre bout du plateau. Elle s'y assied, de sorte que la plus longue distance possible la sépare de Dylan.)

Le Narrateur

Voilà. C'est mieux.
Recommencez maintenant.

Dylan

On est bien, hein ?

Jennifer

Oui.

Dylan

Oui. Bien. Heureux, quoi.

Jennifer

Oui.

Dylan

Tu n'as pas envie de faire autre chose ?

Jennifer

Non.

Dylan

Moi non plus. Je suis bien, quoi. On est bien.

Jennifer

Oui.

Dylan

Je peux te toucher la main ?

Jennifer

Non.

(Le téléphone sonne.) (Le Narrateur sort.)

Dylan

Je vais ouvrir.

Jennifer

Tu vas ouvrir quoi ?
C'est le téléphone qui sonne.

Dylan

T'occupes. Je vais ouvrir.

(Dylan ouvre la porte. Le Narrateur entre.)

Jennifer

Allô.

Le Narrateur

Allô, Jennifer ?

Jennifer

Oui.

Le Narrateur

Salut, c'est moi. Cynthia. Tu te souviens ?

Jennifer

Bien sûr que je me souviens.

Dylan

Qui c'est ?

Le Narrateur (à Dylan)

Je suis Cynthia.

Dylan

Qui c'est ? Dis-moi, quoi !

(Le Narrateur sort et referme la porte derrière lui.)

(Dylan se positionne face au public et dit son monologue pendant que Jennifer continue de discuter.)

Jennifer (assez lentement pour que son texte dure le temps du monologue de Dylan)

oui / je vais bien / non / peut-être / je ne sais pas / oui / non / plus vraiment / non / ça n'est / non / plus pareil / non / plus vraiment / oui / c'est comme si / oui / comme si quelque chose / non / plus du tout / ou plus tout à fait / oui / voilà / oui / ça ressemble à ça / oui / on peut dire ça / non / tu sais bien que non / bien sûr / je suppose oui / c'est ce qu'on dit / il paraît / probablement / sans aucun doute / oui / un jour peut-être / ou pas / qui sait ? / non / c'est impossible / ici ou ailleurs tu sais / je ne sais pas / je ne préfère pas y penser / oui voilà / c'est le mieux / oui / non rien d'autre / je ne sais pas / je n'en sais rien / qui sait ? / non / il n'y a pas de raison / pourquoi ? / de toute manière / et puis quoi ? / quoi d'autre ? / non / oui / je me souviens / mais ça n'est plus / plus vraiment / tout a changé / oui / tout va bien / oui / on peut dire ça / ici ou ailleurs / tu sais bien / oui / bien sûr / quand tu voudras / ici oui / bien sûr / on verra / on verra bien oui / ici bien sûr / un jour / oui / je t'embrasse / oui / moi aussi / oui /

Dylan (en même temps)

A ce moment-là, j'aimerais que le temps s'arrête.

Ca n'est pas que je pense trop.

Je pense même assez peu, je trouve. Et souvent, je pense mal. Je pense à des idioties, comme ne pas oublier de jouer au loto jeudi prochain, par exemple.

Comme si quoi que ce soit allait changer si je gagne au loto.

Je pense à laver ma voiture.

Je pense souvent et longtemps à ne pas oublier de laver ma voiture.

Penser à ne pas oublier, c'est souvent ce que je fais.

Quand je pense, autant dire que je ne réfléchis pas. Et si je veux que le temps s'arrête, maintenant par exemple, ça n'est pas parce que je me sens frustré de ne pas achever une réflexion qui m'occupait. Parce que je n'ai pas de réflexion, et ma tête est vide, et il ne s'y passe pas grand chose.

Ma tête est vide et fonctionne mal. Je m'en aperçois.

Quand je vois les autres, quand je les entends, quand les autres prennent parfois un air inspiré et disent « j'étais en train de penser », comme si le monde autour d'eux n'avait plus d'importance parce qu'ils pensaient, et que ces choses qu'ils pensaient étaient primordiales, organisées, comme s'ils suivaient le déroulement de ces choses du début à la fin, comme un film.

Mais moi, non.

Ca ne m'arrive jamais, ça. Et tout ce qui est autour de moi est toujours plus important, forcément plus important que ce que je peux penser, que le loto ou le lavage de ma voiture.

Je ne connais pas de chose qui soit moins importante que le lavage de sa voiture, et pourtant c'est à ça que je pense, souvent, et longtemps.

Je dois être un peu con, ou totalement con.

C'est peut-être juste ça. Je suis con.

Oh, ça ne me tracasse pas. Je ne culpabilise pas. Je n'ai aucun sentiment d'infériorité.

Je suis juste con.

Et si je veux que le temps s'arrête, là, maintenant, ça n'est pas pour réfléchir à quelque chose de primordial qui effacerait le monde autour de moi, c'est juste pour avoir du temps.

Du temps pour moi. Un peu. Et essayer de comprendre.

Parce que ça fait longtemps.

Ca fait très longtemps, des années, des dizaines d'années peut-être, ou même des centaines, et elle ne dit toujours rien.

Et je ne comprends pas pourquoi elle ne dit rien.

Elle ne dit pas « je t'aime ». Elle ne dit pas « je ne t'aime pas ». Elle ne dit rien. Et je ne comprends pas.

Souvent, je pense qu'elle est triste. Mais elle ne pleure pas, jamais.

Parfois, je m'imagine qu'elle est pudique, ou qu'elle veut me protéger, et qu'elle pleure malgré tout, quand je ne suis pas là, mais jamais devant moi, pour me protéger.

Elle pourrait faire ça. Elle est comme ça. Si gentille. Si prévenante.

Elle est comme ça, alors je ne pose pas de question. Ou pas souvent.

Car parfois, c'est trop dur et je ne peux pas m'empêcher de demander ce qui va, ou ce qui ne va pas, n'importe quoi mais qu'elle parle. Qu'elle me parle et qu'elle sorte notre relation du silence froid où elle repose, où nous reposons.

Nous reposons, comme déjà morts, dans une tombe conjugale, mais il manque quelque chose.

Et je pense aussi souvent au caveau familial où l'on a mis mes grand-parents.

Des gens adorables que nous allions voir toutes les semaines avec mes parents.

Des gens adorables mais que je ne me souviens pas avoir vu s'embrasser un jour.

Qui ne se parlaient pas, eux non plus, ou alors pour s'envoyer au visage du venin de mots, de l'acide sonore, et replonger dans leurs existences à jamais séparées, à jamais parallèles, comme les deux voies d'une autoroute qui ne se croiseront jamais. Un sens, et puis l'autre, mais côte à côte, sur des kilomètres de vie. Jusqu'à la dernière falaise. Au-dessus du gouffre du tombeau. Là où je me suis tenu le jour de leur enterrement, à regarder au fond.

Parce que c'est ce qui s'est passé, ça n'arrive pas souvent, mais c'est ce qui s'est passé.

On les a enterrés tous les deux, ensemble, en même temps.

Parce que mon grand père est mort le premier, de mort naturelle comme on dit, comme si la mort pouvait ne pas être naturelle.

Alors nous nous sommes tous rendus chez eux pour la veillée, pour être là. Et nous avons soutenu ma grand-mère dans cette épreuve, une épreuve dont personne ne pensait qu'il s'agissait d'une épreuve. Mais nous étions là. Et nous avons dormi là.

Et puis le lendemain, nous nous sommes aperçus que ma grand mère ne s'était pas réveillée.

Naturellement. De mort naturelle. Dès le lendemain. Si bien qu'il a fallu retourner dans cette agence de pompes funèbres pour acheter un deuxième cercueil et choisir de nouveaux textes à lire pendant la cérémonie. Dès le lendemain, pour qu'on les enterre ensemble, ce qui n'arrive pas souvent. Mais c'est ce qui s'est passé.

Et j'ai peur maintenant, comme j'avais peur quand nous les avons descendus tous les deux dans ce caveau, côte à côte, alors que nous savions très bien qu'ils ne se supportaient pas.

Côte à côte. Pour l'éternité. Par convention.

Et j'avais peur qu'ils nous en veillent. Morts ou pas, qu'ils poussent du fond de leur cocon capitonné un long soupir de résignation, d'être obligés de passer ensemble ce qui leur restait de temps jusqu'au jugement dernier.

Et ce soupir, je n'ai jamais cessé de l'entendre.

Et ce soupir me hante quand elle ne dit rien, assise dans le canapé ou passant le balai. Ce soupir, le même soupir, je peux l'entendre, ou je crois l'entendre, et il me consume, et il envoie sur les braises tièdes en moi son souffle continu et m'attise, et me brûle, sans flamme, sans explosion il me ronge.

Parce qu'elle ne dit pas « je t'aime ».

Mais elle ne dit pas « je ne t'aime pas ».

Et qu'elle est là, « ici ou ailleurs », c'est ce qu'elle dit aussi.

Et je l'aime tellement pour ça. Pour les formes volatiles qu'elle construit quand elle parle parfois, comme des volutes de fumée translucide, insaisissables.

Et je voudrais qu'elle parle pour qu'elle ne soit plus cette forme floue et mystérieuse.

Et je voudrais qu'elle ne parle jamais pour qu'elle demeure cet être impalpable vers lequel j'oriente toute mon existence.

Et je ne sais pas en fait ce que je voudrais.

Et je dois être con, je vous dis.

Je pense sincèrement être très con parce que je ne sais pas ce que je voudrais, et je crois même que je suis heureux, comme une voie d'autoroute qui file vers la falaise, dans un sens.

Vraiment con comme une voie d'autoroute, je vous assure. Parce que c'est le bonheur, je vous dis. Malgré tout ça, c'est le bonheur. Et elle est là. Pas « ici ou ailleurs ». Elle est là. Avec moi. Malgré ce soupir. Malgré son regard fuyant, elle est là.

Et qu'est-ce que le bonheur pourrait être si ce n'est ça ? Qu'elle soit là avec moi pour le temps qui nous reste, en attendant le jugement dernier.

Qu'est-ce que ça pourrait être le bonheur ?

Rien d'autre.

Je dois être con, je vous dis, mais je ne vois rien d'autre que ça. Alors je ferai tout, et je fais tout pour qu'elle reste là et que le bonheur persiste, et que ce soit pour toujours le bonheur.

Parce que je l'aime et qu'elle m'aime, ça ne fait aucun doute, et je ferai tout, et je fais tout pour que ça ne s'arrête jamais et qu'elle ne parte jamais.

Pourquoi partirait-elle après tout ?

Qu'est-ce qu'il peut y avoir de mieux ailleurs ?

« Ici ou ailleurs », c'est bien ce qu'elle dit.

Alors ici. Disons ici. Ça me va, ici. Ça me fait plaisir, ici. Ça m'emplit d'un bonheur infini, et je suis heureux, quoi. Et je ne peux pas être mieux. Et elle non plus, n'est-ce pas ?

C'est bien ce qu'elle dit de toute manière.

Alors on est heureux, tous les deux, ensemble, et on ne souhaite rien d'autre, je le sais.

C'est ce qu'elle dit de toute manière, qu'elle ne souhaite rien d'autre. Et moi non plus.

Alors pourquoi lui demander son avis ?

Je le connais, son avis. Elle n'a pas d'avis.

Alors ici, c'est très bien.

Ni mieux ni pire qu'ailleurs, mais c'est ici. Et c'est ici qu'on restera heureux pour toujours.

Parce que je ferai tout pour que ça se passe comme ça.

Parce que c'est ce qu'on souhaite tous les deux.

Heureux.

Ici.

Pour toujours.

(Noir)

scène n°8 qui est la scène du premier coup de téléphone

*(Lumière)
(Le téléphone sonne.)*

Dylan
Allô.

(Jennifer n'est pas loin mais semble ne pas entendre.)

Le Narrateur
Bonjour, je suis James Stewart.

Dylan
Quoi ?

Le Narrateur
James Stewart. L'ancien patron de Jennifer.
Je pourrais lui parler s'il vous plait ?

Dylan
Vous vous foutez de moi ?

Le Narrateur
Non.

Dylan
Vous vous appelez vraiment James Stewart ?

Le Narrateur
Si vous croyez que c'est pas déjà assez pénible comme ça.
Je peux parler à Jennifer, s'il vous plait ?

Jennifer *(pour elle-même, pendant que le dialogue continue)*
Je suis comme dans mon bain. C'est un bain chaud, qui refroidit. Je peux le sentir refroidir, lentement. Il prend son temps.
Mais à quel moment est-ce que je vais savoir quand il sera temps d'en sortir ?
Comme tout est tiède. Pas froid. Pas encore, et peut-être jamais. Mais tout est tiède. Et je ne sors pas. C'est un bain tiède. Il y a tout autour de moi des jouets cassés qui flottent, fondus à leur base, figés dans la posture de douleur qu'ils avaient quand le bain était brûlant. Mais bon. Agréable. Brûlant, fumant, mais bon.
Je m'en souviens. Dans la tiédeur d'aujourd'hui, je m'en souviens.
Je reconnais la chaleur d'hier dans la tiédeur d'aujourd'hui.
Je reconnais ce qui était bon hier. Le calme. Ce qui se passait normalement, sans douleur. Dans la chaleur mais sans douleur.
Ce qui était normal, ce qui était logique dans la chaleur d'hier.
Ce qui était bon, ce que je reconnais dans la tiédeur d'aujourd'hui.
Ce qui est normal, qui ne l'est peut-être plus, ou plus assez mais que je reconnais, qui m'empêche de sentir que tout est froid, de comprendre que tout est froid, dans la tiédeur d'aujourd'hui.
Et mon bain refroidit. Lentement. Trop lentement pour que je m'en aperçoive. Ou seulement à un moment où je reprends mes esprits et que je me souviens.
C'est le souvenir qui nous fait comprendre qu'on est bien ou mal à un moment précis.
Si nous n'avions pas de mémoire, nous ne pourrions jamais savoir si nous nous sentons bien ou pas.
Et c'est souvent ce que je ressens.
Ma mémoire s'enfuit, souvent, et je ne sais plus dire, je ne sais plus sentir, et je ne sais pas.
Est-ce que sortir de ce bain va me réchauffer ou bien glacer mon corps ?
Quelle est la température extérieure ? Hors de l'habitable qui file à 800 km/heure au dessus de l'océan ?
Et quelles sont les prévisions pour demain ?

Comment est-ce que je dois m'habiller ?
Quelles chaussures je vais mettre ?

Dylan (*en même temps que le monologue de Jennifer*)
Elle est absente pour le moment.
Vous voulez que je lui laisse un message ?

Le Narrateur

Et bien, c'est-à-dire que j'aurais préféré lui parler.
Vous pouvez peut-être me dire quand elle sera là.

Dylan

Je ne sais pas.

Le Narrateur

Comment ça, vous savez pas ?
Elle habite bien chez vous, non ?

Dylan

Oui mais, comment dire, je crois qu'elle est un peu fâchée contre vous.
A cause du licenciement, vous savez, tout ça.

Le Narrateur

Ah oui, je comprends. Mais c'est pas grave, ça.
C'est justement pour ça que j'appelle.
Elle va être contente parce que je me suis démené pour elle, vous savez. Et je lui ai trouvé un autre poste.
Bon, c'est pas dans mon entreprise mais c'est un bon poste, pas mal payé et tout.
C'est pour ça que je préfère lui parler en direct, vous comprenez ?

Dylan

Oui, je comprends, mais ça ne l'intéressera pas.

Le Narrateur

Allons donc.

Dylan

On a beaucoup parlé tous les deux, et elle a pris sa décision.
Elle ne veut plus travailler.
Nous allons faire un enfant.

Le Narrateur

Oh ? Mais c'est une très bonne nouvelle, ça !
Superbe. Félicitations.
Mais enfin bon, transmettez-lui quand même mon message. Qu'elle me rappelle, au cas où elle voudrait ce poste quand même, pour gagner un peu d'argent avant... enfin avant qu'elle... enfin avant que... enfin voilà, quoi.

Dylan

C'est entendu. Je lui dirai.

Le Narrateur

Très bien. Très très bien dans ce cas.
Mais dites-lui aussi, pour autre chose, d'accord ?
Dites-lui bien qu'il ne s'agit pas seulement du poste.
Enfin, si, du poste bien sûr. Mais si elle souhaite me demander autre chose, heu, je sais pas, n'importe quoi, un conseil, un avis, dites-lui qu'elle peut me joindre aussi à mon bureau quand elle voudra. Dites-lui que moi je ne suis pas fâché. Pas du tout. Entendu ?

Dylan

Entendu.

Le Narrateur

Très bien.

Je vous remercie bien, monsieur.

Et encore félicitations.

Dylan

Merci.

(Noir)

Scène n°9 qui est la scène obligatoire du monologue du Narrateur

(Lumière)

Le Narrateur

Alors voilà.

Me voilà.

C'est mon tour.

C'est mon monologue.

Parce que Dylan vient de faire le sien, vous avez vu. Et qu'il me faut un monologue à moi aussi.

Ca n'est pas syndical mais presque.

Il faut bien que je travaille aussi. C'est la règle. Alors il me faut un monologue. Comme tous les autres.

Ah oui, tous les autres sauf Jennifer. Elle, ça n'est pas utile. Ou du moins, elle ne nous attaquera pas en justice si elle n'a pas son monologue à elle. Ca n'est pas grave.

Elle ne sent rien, vous savez bien. N'éprouve rien, ne dit rien, ne réclame rien, ne se révolte contre rien, vous voyez bien.

Alors un monologue, vous pensez bien.

Mais moi, oui.

Et je suis heureux d'avoir ce monologue. C'est important pour moi. Je me sens bien.

C'est difficile, bien sûr. Beaucoup de texte à apprendre, et ensuite tout seul, comme ça, devant vous, sans filet pour ainsi dire, ça n'est pas facile. Mais c'est un très beau défi. Devant vous, comme ça, tout seul, parler de ce qui me tient à cœur, sans personne pour m'interrompre.

C'est toujours le problème, les gens qui vous interrompent au milieu de votre monologue.

Parce qu'il suffit qu'ils se mettent à vous parler à vous, ces gens, et c'est fini, foutu, c'est plus un monologue. C'est plus rien. Juste un dialogue comme les autres.

Et ce que vous allez raconter ne se passe plus dans votre tête, ou dans un lieu magique où vous seriez seuls avec les gens qui vous écoutent, qui sont là pour le spectacle et à qui il ne viendrait pas à l'idée de vous interrompre, non mais ça va pas, jamais ça leur viendrait à l'idée.

Tandis que ces cons qui sont sur scène, alors eux, non, ça ne les dérange pas.

Ils vous voient là, tout seul, sans filet pour ainsi dire, et allez savoir pourquoi ils se sentent obligés de vous dire quelque chose.

Comme s'ils savaient qu'ils sont des personnages et qu'ils sont sur une scène et qu'il faut dire quelque chose.

Comme si le fait que vous soyez juste là à ne rien dire, parce qu'ils ne l'entendent pas votre monologue eux, comme si ça impliquait qu'il faille forcément vous dire quelque chose.

Vous croyez que ça se passe comme ça dans la rue ? Ou chez vous ? Ou au travail ? Vous croyez que moi, quand je suis à l'extérieur, dans la rue ou chez moi, vous croyez que les gens qui me voient seuls viennent me parler à moi ? Parce qu'ils se sentent obligés ? Vous pensez ?

Mais non. Ca n'arrive jamais ça, à l'extérieur. Juste sur la scène. Juste pendant votre monologue. Juste quand ça a une importance.

Le reste du temps, non. Tout le monde s'en fout que vous soyez seuls.

Et le long monologue qui se déroule sans fin dans votre tête, il n'y a jamais personne pour l'interrompre.

Et il peut se dérouler jusqu'à la fin des temps, sans public, sans réponse, sans rien. Et jamais aucune porte ne s'ouvre dans les murs en faïence des stations de métro pour faire entrer un personnage. Et aucun bruit de pas ne vous surprend et vous fait murmurer au public « attention, le voilà ! ». Et aucune nouvelle fracassante, et aucun coup de théâtre, et seulement une longue et faible inertie entre les murs en faïence des stations de métro, dans les bus où personne ne vous regarde, où tous les monologues du monde bruissent les uns à côté des autres sans jamais se rencontrer. Et chez vous ensuite, que vous habitiez seul ou non, toujours ce même silence, que vous parliez ou non toujours ce même murmure sourd perçant faiblement les parois de votre crâne, mais jamais suffisamment pour qu'on puisse le comprendre, ce monologue sans fin qui gronde et tremble et fait tout vibrer en vous. Constamment qui gronde et tremble et fait tout vibrer au cœur de la nuit qui ne s'arrête pas. Et qui vous empêche de dormir parfois. Que vous soyez seuls ou non parfois qui vous empêche de dormir et qui empêche de dormir la personne qui dort à côté de vous, sans que vous le sachiez, au cœur de la nuit, alors que vous auriez tout le temps pour dialoguer, l'un avec l'autre, mais que rien ne se passe. Juste vos deux monologues se croisent et font tout trembler, mais jamais ne se rencontrent. Se

croisent en baissant la tête, sans se voir, et continuent leur chemin au cœur de la nuit. En silence. Sans que personne ne s'aperçoive de rien.

Vous comprenez de quoi je parle ?

Vous comprenez ?

Du cœur de la nuit. De l'extérieur. Quand je ne suis plus Le Narrateur. Quand je sors de scène et que je n'ai plus rien à raconter que ma propre histoire, à moi-même, minute après minute, ma propre histoire qui défile, calme, tiède. Que je me raconte à moi-même puisqu'il n'y a personne pour l'entendre. Quand bien même je la gueulerais dans les couloirs en faïence du métro, personne.

J'ai déjà vu ça, je vous assure. Des gens qui la gueulent dans les couloirs en faïence leur histoire, qui crient autant qu'ils peuvent, qui le débitent leur monologue à eux, au kilomètre, à haute voix, et que personne jamais n'interrompt, jusqu'à ce que leur voix se brise, jusqu'à devenir muet. Aucun coup de théâtre, aucun personnage qui surgit en se disant qu'il faut qu'il dise quelque chose, que c'est obligatoire, pour exister, pour que l'histoire avance, jamais personne. Au cœur de la nuit. Dans les couloirs en faïence. Sur les trottoirs fissurés de la ville. Sur les places ternes et silencieuses. Dans les creux tièdes de nos draps. Jamais personne. Jamais, vous savez bien.

Vous savez comment ça se passe quand on n'est pas un personnage. Dehors, dans le cœur de la nuit quand on n'est rien. Juste un narrateur de plus qui se raconte à lui-même sa propre histoire, comme ce que je suis en train de faire, vous voyez bien. Tous des narrateurs, qui essaient d'interpeller des personnages mais que les personnages n'entendent pas, et continuent à vivre, et continuent à dialoguer sans vous, comme si vous étiez invisible.

Et peut-être que vous l'êtes, d'ailleurs.

Ce serait une explication plausible.

Comme moi. Comme celui qui raconte les histoires et qui ne les vivra jamais. Qui a envie, souvent, de tout foutre en l'air et d'envoyer paître tout le monde mais qui n'est rien de plus qu'une voix dans un téléphone ou un fantôme invisible qui observe les vivants, mais qui ne l'est pas, ou qui ne l'est plus, et ne le sera plus jamais. Qui ne partira jamais avec Jennifer. Qui se contentera d'en rêver, de temps en temps, et finalement n'enverra jamais rien paître, n'enverra jamais personne se faire foutre, et finira l'histoire, et versera une larme sur le conte de fées.

Et voilà.

(Un temps.)

Voilà, quoi.

(Il cherche du regard Jennifer ou Dylan ou quelqu'un.)

(Plus fort) Voilà !

Hé, y'a quelqu'un ? Revenez, c'est bon ! On a une histoire à finir !

Un beau conte de fées, vous vous souvenez ?

Dylan ?

Jennifer ?

Vous êtes où ?

On fait quoi maintenant ?

Oh ! Vous êtes où ?

C'est fini la pause, c'est bon, vous pouvez revenir.

Je suis fatigué, et il commence à faire froid !

(Noir)

Scène n°10 qui est la scène de la troisième proposition

(Lumière)

(Dylan et Jennifer sont côte à côte.)

(Le Narrateur entre sur scène.)

Le Narrateur (à Dylan et Jennifer)

Ah, vous êtes là. Il y avait comme un frisson qui me parcourait. Vous savez ? Ces frissons frais dont on ne sait pas s'ils sont des frissons de froid ou de peur.

Vous vous en foutez.

Oui, je vois bien que vous vous en foutez. C'est normal. Je peux comprendre. Après tout, vous ne m'entendez même pas, alors pourquoi ce que je dis pourrait éveiller en vous quoi que ce soit.

Dylan

Jennifer ?

Le Narrateur

Non, non, ne commencez pas. Je dois introduire cette scène. C'est peut-être inutile, mais je dois le faire. Sinon je n'ai plus vraiment de raison d'être ici, dans la chaleur des projecteurs. Et je devrais rentrer chez moi. Parcourir les couloirs en faïence et attendre que le téléphone sonne. Et ça, je ne veux pas.

Dylan

Jennifer ?

Le Narrateur

Dix ans plus tard donc, Jennifer et Dylan sont toujours côte à côte, sans que rien n'ait changé. Dylan partant le matin travailler. Jennifer restant dans l'appartement, parfois à se livrer à quelques tâches. Parfois à ne rien faire. Pendant dix années.

Je n'ai pas compté combien de fois il s'est écoulé dix années depuis le début de cette histoire. Quelqu'un a compté ? Les enfants ? Quelqu'un sait à quel nombre astronomique d'années nous sommes parvenus pour pouvoir continuer à raconter ce conte de fées ? Combien de temps cela fait que les fées se font attendre ?

Dix ans déjà, cela me paraît long. Mais cela fait beaucoup plus longtemps.

Dix ans déjà, c'est dix fois un an. Et un an, vous vous rendez compte, les enfants ? Vous imaginez une bougie sur votre gâteau d'anniversaire ? Oui ? Et ensuite, vous imaginez une bougie supplémentaire ? Oui ? Et vous imaginez maintenant la somme de malheurs et de bonheurs et de riens qui s'est accumulée entre ces deux bougies ? Oui ?

Alors imaginez dix bougies. Imaginez combien de malheurs et de bonheurs et de riens ont pu s'entasser entre dix bougies sur votre gâteau d'anniversaire. Car ils se sont entassés ces malheurs et ces bonheurs et ces riens. Ils n'ont pas rempli un vase qui a fini par déborder. Ils se sont entassés jusqu'à monter au-dessus du ciel, autant que ces dix bougies l'ont permis. Parce que le ciel n'a pas de limite. On peut monter, monter, encore monter, mais jamais on ne se cogne contre le haut du ciel.

C'est pourtant ce que pensaient les hommes d'avant. Et peut-être aussi pour cette raison qu'ils n'étaient pas aussi tristes que nous le sommes. Ils pensaient qu'à force de faire monter toujours plus haut cette pyramide de malheurs, de bonheurs et de riens, on finissait par atteindre une limite qu'on ne pouvait plus dépasser. Et le seul fait de savoir qu'il existait une limite faisait que les malheurs, et les bonheurs et les riens avaient encore moins d'importance qu'ils n'en ont.

C'était comme ça, avant. Mais plus aujourd'hui. Plus dans notre histoire où les malheurs et les bonheurs et les riens s'accumulent et ne débordent jamais. Jusqu'au-dessus du ciel.

Dylan

Jennifer ?

Jennifer

Oui ?

Dylan

Cela fait si longtemps que nous sommes ensemble.

Jennifer

Oui.

Dylan

Et je t'aime, tu sais.

Jennifer

Oui.

Dylan

Il faudrait donc que nous fassions un enfant.

Jennifer

Ah.

Dylan

Il le faut, c'est comme ça.

Nous sommes ensemble depuis si longtemps, et je t'aime.

Il ne faut rien de plus pour faire un enfant, tu sais ?

Et puis tu es si bien organisée. Je le vois bien.

Je vois que le ménage, et la vaisselle, et toutes ces choses que tu fais ici te prennent de moins en moins de temps. Parce que tu es organisée. Et qu'autrefois, laver la salle de bains te prenait deux heures, mais qu'aujourd'hui, tu réussis à tout rendre propre en moins d'une demi-heure.

Tu es très efficace.

Jennifer

Ah.

Dylan

Alors pendant ce temps qu'il te reste, je vois bien que tu t'ennuies.

Je ne le vois pas vraiment, mais je le sens. Quand je rentre le soir et que je te trouve assise dans le noir sans rien avoir à faire. Je vois bien que tu passes un temps fou à ne rien faire, seulement t'ennuyer.

Si nous faisons un enfant, tu ne t'ennuieras plus. Tu trouveras toujours quelque chose à faire pour t'en occuper, et jamais plus tu ne resteras assise dans le noir à attendre que le temps passe.

Jennifer

Ah.

Dylan

Oui, j'en suis certain.

Un enfant, tu sais, c'est une attention de chaque instant, une source incroyable d'occupation.

Personne ne s'ennuie jamais avec un enfant, ou alors plus tard, une fois qu'il est devenu grand et qu'il peut s'occuper de lui tout seul.

Mais au moins, nous aurons occupé un nombre important de tes années, et durant toutes ces années, tu ne te seras pas ennuyée, sans compter que nous pourrions faire plusieurs enfants, ce qui allongerait encore plus le nombre d'années où tu n'auras pas le temps de t'ennuyer.

Jennifer

Ah.

Dylan

Oui. C'est indéniable.

Faisons donc un enfant.

(Noir)

Scène n°11 qui est la scène de la visite de Cynthia

(Lumière)

(On sonne ou frappe à la porte.)

(Jennifer et Dylan se lèvent simultanément pour aller ouvrir. Mais Jennifer se ravise et se rassied.)

(Dylan ouvre la porte et découvre le Narrateur.)

Le Narrateur *(imitant une voix plus aiguë que la sienne, ou pas)*

Bonjour. Tu dois être Dylan.

Dylan

Oui.

Le Narrateur

Bonjour, je suis Cynthia.

Dylan

Vous êtes une amie ?

Le Narrateur

Une amie de Jennifer, oui.

Dylan

Je crois qu'elle m'a parlé de vous.

Vous êtes fâchées toutes les deux, n'est-ce pas ?

Le Narrateur

Nous l'étions, oui. Mais plus maintenant, je crois.

Cela fait si longtemps.

Dylan

Les mésententes disparaissent avec le temps ?

Combien de temps il faut pour faire disparaître une vraie mésentente ? Une vraie rancœur comme la vôtre, c'est indélébile. Et si ça ne l'est pas, il faut des dizaines et des dizaines d'années pour la faire disparaître. Cela s'est passé il a y combien de temps, au juste ?

Le Narrateur

Trop longtemps pour que je m'en souviene.

Peut-être même que nous n'avons jamais été fâchées.

Il n'y a pas de différence entre les choses qui ne sont pas produites et celles dont on ne se souvient plus.

Je peux entrer ?

(Dylan s'interpose.)

Dylan

Je vous assure que vous avez été fâchées, toutes les deux.

Il y a ici la preuve que vous avez été fâchées. C'est une lettre.

Jennifer m'a raconté l'histoire de cette lettre.

Et vous, vous devez posséder une autre lettre, qui prouve elle-aussi que vous avez été fâchées.

Le Narrateur

Non, je ne l'ai plus.

Je l'ai brûlée il y a très longtemps.

Je peux entrer ?

(Dylan ne bouge toujours pas.)

Dylan

Si vous vous souvenez que vous l'avez brûlée, alors vous vous souvenez qu'elle a existé.
Et si vous vous souvenez qu'elle a existé, alors c'est que vous vous souvenez que vous avez été
fâchées.

Le Narrateur

Oui, peut-être. Je peux entrer ?

Dylan

Alors comme ça, vous n'êtes plus fâchées, avec Jennifer ?

Le Narrateur

Non, je ne crois pas.
Cela fait si longtemps.

Dylan

Plus du tout fâchées, ou bien encore un peu fâchées ? Comme si par exemple votre mésentente était
une braise qu'on avait oubliée sous la cendre mais qui brûle encore, même si on ne voit rien ?

Le Narrateur

Non. Nous ne sommes plus du tout fâchées, je crois.
Dites, je peux entrer maintenant ?

Dylan

Vous allez entrer, mais il faut que je vous prévienne.
Jennifer est très occupée maintenant, vous savez ?
Avec tout ce qu'elle a à faire, elle est très prise, et je ne sais pas si elle aura le temps d'entretenir une
relation amicale avec vous. Comme ça, cinq minutes, aujourd'hui, peut-être. Mais ensuite, n'espérez
pas trop faire comme vous faisiez autrefois, quand vous étiez amies.
Nous avons un enfant, vous savez ?
Ne comptez pas sortir en boîte ou dans des cafés entre copines comme on peut faire lorsqu'on est
jeune. N'y comptez vraiment pas. Quand on a un enfant, on ne peut pas se permettre ce genre de
choses. Et vous savez, une fois que notre enfant sera assez grand pour se débrouiller tout seul, et
que Jennifer sera à nouveau libre pour sortir en boîte, ou dans les cafés, ou peu importe où vous
comptiez l'emmener, quand ce moment sera venu, il est prévu que nous fassions un autre enfant. Et
ça recommencera. Elle sera à nouveau très prise.
Je préfère vous prévenir tout de suite, vous comprenez ? Avant que vous n'entriez, je préfère vous
avertir que tout ça ne sert à rien, et qu'il n'y a rien à attendre de Jennifer. Recoller les morceaux, faire
comme s'il ne s'était rien passé avec votre ancien petit ami qu'elle vous a pris, tout ça ne sert à rien,
vraiment. Et comme ce doit être un peu pénible pour vous de faire cet effort, pour lui pardonner cette
chose impardonnable qu'elle vous a faite, je préfère autant vous avertir tout de suite que vous n'y
gagnerez rien. Alors il n'est pas utile de vous donner cette peine, vraiment.
Je veux bien vous laisser entrer, bien sûr. Mais au fond, je pense que vous feriez mieux de partir tout
de suite. Je dis ça pour vous, vous comprenez ?

Le Narrateur

Oui, je crois que je comprends.

Dylan

C'est bien.
C'est très très bien.
Donc vous allez partir tout de suite, c'est ça ?

Le Narrateur

C'est ce que je vais faire, en effet.

Dylan

C'est bien. Très très bien.
Alors adieu, pour ainsi dire.

Le Narrateur

Oui, c'est ça. Adieu.

(Dylan referme la porte et retourne s'asseoir.)

Jennifer

Qui c'était ?

Dylan

Personne. Encore un de ces représentants.

Déjà qu'ils nous appellent chez nous toute la journée, il faut en plus qu'ils sonnent à nos portes.

Jennifer

Ah.

(Noir)

Scène n°12 qui est par ailleurs la deuxième scène de Ling, le télé-opérateur

(Lumière)

(Dylan est absent.)

(Jennifer est allongée dans le noir. Sur un canapé ou ailleurs.)

Jennifer

Combien de temps on a passé au téléphone tous les deux, Ling ?

Le Narrateur

Je ne sais pas. Très longtemps.

Des années, peut-être.

Jennifer

Et personne ne t'a jamais fait de remarque à ce sujet, n'est-ce pas ?

Le Narrateur

Non, personne, en effet.

Jennifer

Tu te souviens de ce que je t'avais dit ?

Que peut-être personne n'écoutait ce que vous racontiez, vous, les télé-opérateurs, mais qu'on vous faisait simplement croire qu'on écoutait, et que ça suffisait à vous rendre efficaces.

Le Narrateur

Oui, je me souviens très bien.

Jennifer

Je devais avoir raison alors.

Le Narrateur

Peut-être.

Ou bien quelqu'un nous écoute effectivement.

Peut-être même pas une seule personne, mais de nombreux superviseurs.

Peut-être qu'ils attendent impatiemment que je t'appelle, tous les jours.

Peut-être que ça leur plaît.

Moi, ça me plairait.

Jennifer

Quoi donc ?

Le Narrateur

Si j'étais superviseur, et que je surprénais une conversation comme nous en avons tous les jours. Si je branchais mon écouteur et que je tombais sur ta voix si douce et tes mots si purs, et ta détresse, ton incroyable détresse, je n'aurais pas le cœur de sanctionner celui qui t'appelle, et qui tente de t'offrir chaque jour le loisir de parler, sans conséquence, sans retenue. Personne ne pourrait avoir le cœur de faire ça.

Alors peut-être qu'on nous écoute effectivement.

Peut-être même que le premier superviseur qui nous a entendus parler a tout de suite prévenu ses amis superviseurs, et qu'ils se réunissent maintenant, en attendant que je t'appelle, juste pour t'entendre. Parce que ta voix est si douce, et tes mots sont si purs. Je pense que si on t'entend une seule fois, même au téléphone, je pense qu'on ne peut plus se passer de ta voix, ni de toi.

Personne ne nous empêchera de parler. Il n'existe pas un être humain qui puisse se passer de toi, ni de ta voix si pure.

Jennifer

Pure ?

Le Narrateur

Oui, pure. Naturelle.

Ta voix est pure, et naturelle, exactement comme si tu me parlais d'autrefois, comme si tu me parlais en direct d'un temps lointain où le monde n'était pas encore corrompu.

Jennifer

Le monde a été pur ?

Ce monde-là, un jour ?

Tu penses qu'il a été pur ?

Le Narrateur

Je ne sais pas vraiment s'il l'a été. Mais je sais que désormais, il n'est plus rien. Ni pur, ni impur. C'est le monde, c'est tout.

Jennifer

Moi je ne pense pas. Moi je le trouve impur, définitivement impur, ce monde.

Et d'abord, j'ai pensé comme toi qu'il avait été glorieux et immaculé, au départ, et puis que toutes les horreurs et toutes les mauvaises choses qu'on avait faites avaient finies par le pervertir, et le rendre sale.

Mais aujourd'hui, je pense autrement.

Aujourd'hui, je crois que le monde est impur, mais qu'il n'a jamais été pur. Je crois que le monde a été créé impur, et que tout ce qui est pur n'en a jamais fait partie, et n'en fera jamais partie.

C'est pour ça que je ne te crois pas. Parce que moi, je sais que j'existe, et que je fais partie de ce monde, ce serait trop facile de penser le contraire, alors je sais aussi que je ne peux pas être ce que tu dis.

Le Narrateur

Tu es pessimiste. Il y a aussi des choses belles dans ce monde.

Regarde les enfants. Ils sont purs les enfants.

Jennifer

C'est des conneries ça, Ling. Les enfants ne sont pas purs.

Mais je te comprends. C'était aussi ce que je croyais avant d'en avoir.

Mais tu sais, plus je les regarde, les enfants, plus je m'aperçois qu'ils ne sont pas différents de nous.

Ce sont des modèles réduits de nous. Avec les mêmes défauts, les mêmes pensées noires, les mêmes envies de tout détruire. La différence entre les enfants et nous, c'est juste que nous, nous avons le pouvoir de tout détruire. Mais ils finiront eux aussi par l'avoir, tu sais.

Et ils détruiront tout, exactement de la même manière que nous.

Il n'y a aucune raison que ça change.

Le Narrateur

Je ne te crois pas.

Si vraiment tu pensais ce que tu dis, alors tu ne serais pas là pour me parler. On ne peut pas vivre dans un monde comme tu me le décris.

Il faut de l'espoir.

Jennifer

Je n'ai pas d'espoir.

Le Narrateur

Si, tu en as.

Tout ce qui vit possède un minimum d'espoir.

Jennifer

Je ne vis plus.

Je suis morte dans un accident, il y a longtemps.

C'était dans la campagne. Il faisait nuit. Je roulais vite, et je ne voyais que la route s'engouffrer dans la lumière de mes phares. Je ne pensais plus à rien. Je crois que je pleurais.

Le Narrateur

Pourquoi est-ce que tu pleurais ?

Jennifer

Parce que j'étais triste. Et j'étais triste parce que mon enfance venait de s'achever. Et déjà je savais qu'après l'enfance, il n'y avait plus rien.

C'est là que ma voiture a quitté la route. Elle a percuté un parapet, et elle est tombée dans un canyon très profond.

C'est comme ça que ça s'est passé.

Le Narrateur

Mais tu t'en es sortie.

Tu as eu de la chance.

Tu vois qu'il faut avoir de l'espoir.

Jennifer

Non, je ne m'en suis pas sortie.

Je continue de tomber.

Et j'ouvre ma vitre.

Et je regarde défiler le paysage, la paroi claire du canyon. Et je suis fatiguée.

Maintenant, je voudrais m'endormir.

Au volant.

Tranquillement.

Pendant que la voiture tombe.

Et ne pas être réveillée par le choc que ce sera quand la voiture touchera le sol et qu'elle me tuera.

Continuer à dormir.

Pour que mon sommeil se transforme en mort le temps d'une minuscule fraction de seconde, une si minuscule fraction qu'elle ne sera pas suffisante pour m'éveiller.

Le Narrateur

Tu as peur ?

Jennifer

Oui, j'ai très peur.

Le Narrateur

De quoi ?

Jennifer

De ne jamais m'endormir.

Ni maintenant, ni avant le crash, et pire que tout, j'ai peur de ne même pas être capable de m'endormir après.

J'ai peur que tout ça ne s'arrête jamais.

(Noir)

Scène n°13 qui n'est en fait pas une scène mais un interlude instructif quoique facultatif

(Lumière)

(Dylan, Jennifer et le Narrateur sont assis.)

(Ils peuvent boire un verre ou fumer une cigarette, ou se relaxer.)

(Il faut en tout cas qu'on devine à leur attitude qu'ils ne sont plus complètement les personnages qu'ils sont censés interpréter.)

(Un temps.)

Le Narrateur

On ne peut pas dire qu'on se parle beaucoup tous les trois.

Dylan

Non, c'est vrai.

Jennifer

En effet.

Le Narrateur

Quand vous pensez à tout ce qu'on pourrait se dire et qu'on ne se dit pas...

Jennifer

On ne peut pas tout se dire, non plus.

Le Narrateur

Ah ben ça, toi, c'est sûr, c'est pas avec ton texte qu'on va entrer en éruption mentale !

Dylan

Hé, oh, ça va.

Si elle préfère ne rien dire, c'est son problème.

Le Narrateur

Oh non, pas du tout.

Pas son problème seulement à elle, pas du tout, non.

Ne rien dire dehors, ou ailleurs, oui. Ça la concerne, point final.

Dehors ou ailleurs, elle fait ce qu'elle veut, d'accord.

Mais pas ici. Ici, si tu ne parles pas, tu ne sers à rien ! Tu es un poids mort, un point c'est tout.

Ici, je suis désolé, mais tu ne peux pas marcher d'un bout à l'autre du plateau du début à la fin sans rien dire. Ça ne se fait pas. Et ça ne se fait pas parce que ça ne sert à rien. Ne rien dire ici, CA NE SERT A RIEN.

Jennifer

Je ne dis pas rien !

Le Narrateur

Pas rien, pas rien, mais presque rien. Et tellement presque qu'on n'en est pas loin du rien, pas loin du tout, crois-moi. Il manque pas grand chose pour qu'on y soit à rien, au grand néant absolu.

Alors si on faisait de la danse, pourquoi pas ? J'aurais rien à dire. Y'a besoin de rien dire pour de la danse, mais alors là, vraiment, faudrait pas me prendre pour un débile.

Qu'est-ce que tu fais, toi, là ? T'es danseuse ou quoi ? T'es danseuse ou bien tu vis ?

Si tu ne parles pas, tu ne vis pas ici, tu sais. Tu n'es rien. Tu es morte. Tu n'as même jamais existé.

Jennifer

Mais je parle !

Le Narrateur

Oh oui, tu parles, tu parles ! Tu bredouilles, tu gargarises, je sais pas ce que tu fais, mais tu parles pas. T'es même pas un second rôle, t'es une figurante, à peine. Non mais vraiment, même un figurant il a plus de texte que toi. C'est à se demander si les quelques gargouillements que tu dis ne sont pas là uniquement pour justifier ta présence avec nous. Du texte pour être là, et point final.

Non mais vraiment, qui est-ce qui t'a écrit ça ? C'est Ling ? C'est ton débile de télé-opérateur qui se contente du son de ta voix qu'on n'entend même pas ? C'est lui qui t'a écrit ce texte, un jour de cuite sur le bord d'une nappe de restaurant ?

(Jennifer commence à remplir un chèque.)

Dylan

Bon allez, ça suffit, laisse-la tranquille.

Le Narrateur

Tranquille ? Tu trouves qu'elle est pas déjà assez tranquille comme ça ?

Non mais franchement, moi si j'avais son texte, ce serait pas utile de me laisser tranquille ! Je serais déjà bien tranquille, crois-moi. Bien tranquille et immobile à attendre une heure que les autres aient bossé. Ensuite, je dirais ce que j'ai à dire et je rentrerais chez moi avec ma paie. Ni vu, ni connu. Tu penses. Un rôle comme ça, tu penses !

Bon dieu, je sais pas ce qui me retient.

Dylan

Allez, ça va.

Le Narrateur

Oui, ça va. Ca va.

Ca va super, ça va.

Dylan

Il existe ce rôle. Qu'est-ce que tu veux y faire ?

Elle n'y est pour rien, elle.

Elle fait ce qu'on lui dit, c'est tout.

Ce rôle existe, on lui donne, et elle le joue.

Qu'est-ce qu'elle peut faire d'autre ?

Le Narrateur

Je sais pas, moi. Gueuler, chanter, parler, se révolter, faire n'importe quoi mais ne pas attendre là en silence à juste dire « oui » et « je sais pas » à chaque fois qu'on lui demande quelque chose.

Qu'elle gueule, qu'elle chante, qu'elle parle, je sais pas, moi.

Dylan

C'est son rôle.

Elle n'a pas à gueuler, à chanter, à dire autre chose que son rôle qui est écrit.

C'est comme ça et c'est tout.

Il n'y a rien d'autre à dire.

C'est son rôle.

C'est tout.

(Jennifer donne le chèque à Dylan.)

Merci.

(Noir.)

Scène n°14 qui est la scène de James Stewart, mais sans James Stewart, c'est à dire pas le vrai qui a joué dans « Vertigo » et « Winchester '73 » et « l'Homme qui en savait trop » car celui-ci est malheureusement mort en 1997 et que nous n'aurions de toute manière pas pu nous le payer

(Lumière)

(Les trois personnages sont visibles.)

(Pendant le dialogue, Jennifer semble ne pas entendre. Il se peut qu'elle murmure des phrases incompréhensibles, ou bien qu'elle articule des mots qu'aucun son ne fait résonner. Mais il se peut aussi qu'elle ne fasse rien du tout.)

Dylan

Allô ?

Le Narrateur

Ah, c'est encore vous. Bonsoir.

Dylan

Vous êtes James Stewart ?

Le Narrateur

Non. Enfin, oui, si on veut.

Disons que je ne comptais pas tomber sur vous, alors je suis un peu gêné du coup.

Dylan

Qu'est-ce que vous voulez ?

Le Narrateur

Rien, rien. Enfin, si. Je voulais parler à Jennifer, mais vous n'allez pas me la passer, n'est-ce pas ?

Dylan

Elle n'est pas là.

Le Narrateur

Oui. Naturellement.

Dylan

Vous voulez que je lui laisse un message ?

Le Narrateur

Oui, enfin non. Ca n'était pas important. J'appelais juste comme ça.

Dylan

Comme ça, quoi ?

Le Narrateur

Comme ça.

Dylan

Excusez-moi d'insister, monsieur Stewart, mais je dois vous dire que je commence vraiment à me demander pourquoi vous continuez à appeler comme ça, régulièrement.

Le Narrateur

Je me doute bien, mon brave monsieur. D'où ma gêne.

Je n'ai rien de spécial à dire. Cela fait des années que Jennifer ne travaille plus pour moi, mais pourtant, je ressens ce besoin de l'appeler, encore et encore.
Je comprends parfaitement que vous puissiez trouver cette situation étrange.

Dylan

Vous avez du travail pour elle ?

Le Narrateur

Non, enfin oui, bien entendu. Si elle en veut, j'en ai, ou je peux en trouver.

Mais elle n'en veut pas, n'est-ce pas ?

C'est ce que vous m'avez expliqué. Avec votre enfant, etc. Elle ne souhaite plus travailler, c'est bien ça ?

Dylan

C'est bien ça.

Le Narrateur

C'est bien ce que je pensais.

Et c'est pour ça que mon appel est d'autant plus étrange.

Vous m'en voyez désolé, monsieur. Vraiment.

Je dois vous paraître fou, ou quelque chose comme ça. Mais je vous assure que je ne suis pas dangereux. Je comptais simplement tomber sur Jennifer. Mais elle ne répond pas au téléphone, je crois.

Dylan

Pas quand je suis là.

Le Narrateur

Naturellement.

Dylan

Enfin, admettons que vous soyez tombé sur elle. Qu'auriez-vous dit ?

Le Narrateur

C'est bien ça, le drame, monsieur.

Je n'en sais vraiment rien.

J'ai simplement appelé, automatiquement, comme je fais depuis si longtemps.

Je voulais juste lui parler, ou alors simplement l'entendre, même si je sais qu'elle ne répond pas au téléphone.

Je crois en fait que j'avais simplement besoin de quelques secondes d'espoir.

Dylan

D'espoir ?

Le Narrateur

Oui, vous savez, l'espoir.

C'est quelque chose d'éphémère, l'espoir, mais on en a tous besoin. Sinon on crève.

Et c'est pareil pour moi.

J'ai beaucoup d'occupations, de grandes responsabilités, mais pour tenir le coup, il me faut de l'espoir, à moi aussi. Je ne peux pas me contenter de penser que j'ai un boulot stupide, une femme idiote et un fils sans cervelle pour continuer à avancer, comme ça, dans la vie. Ce serait invivable.

Alors j'appelle Jennifer.

Je sais qu'elle ne répondra pas, et que je vais tomber sur vous, je le sais.

Sauf que j'espère. Pendant ces quelques secondes où je compose le numéro, où je dépose le combiné sur mon oreille, et pendant les quelques secondes où j'entends les sonneries s'égrainer, j'ai l'espoir que pour une fois, ce sera elle qui répondra.

Des années que j'appelle. Dix, vingt, peut-être trente ans que j'appelle chez vous, et chaque fois, c'est vous que j'ai au téléphone. Pas une seule fois depuis qu'elle est venue ici prendre ses affaires pour rentrer chez elle, pas une seule fois je n'ai entendu le son de sa voix. Et pourtant elle résonne toujours

dans ma tête. Et je m'y accroche. Et même si je ne l'entendrai plus jamais, je vis avec l'espoir que ça va tout de même se produire un jour.
Je ne vous choque pas ? Vous comprenez ?

Dylan

Vous ne m'avez pas répondu.
Si vous étiez tombé sur elle, que lui auriez-vous dit ?

Le Narrateur

Peut-être rien. Peut-être que je me serais contenté de l'écouter, en silence.
Ou peut-être aussi que j'aurais pu lui dire qu'elle me manquait, que le son de sa voix me manquait.
Et peut-être que je lui aurais proposé de partir. Sur un coup de tête, j'aurais pu dire ça, vraiment. Lui dire que j'étais capable de tout plaquer, pour partir avec elle, où elle voudrait. Qu'elle n'avait qu'à dire un mot, un tout petit mot, juste « oui », et que dans l'heure je serais sur le pas de sa porte, pour l'emmener avec moi, très loin d'ici, loin de ma femme stupide et de mon fils idiot, et aussi loin de vous.

Dylan

Vous auriez dit ça ?

Le Narrateur

Oui, c'est possible.
Dans mes rêves, je peux tout dire. Qui ça dérange de toute manière ?
Les choses restent comme elles sont. Je ne partirai jamais avec elle. Je ne l'aurai même jamais au téléphone, alors qui ça dérange que je raconte ça ? Vous ?

Dylan

Non, pas vraiment.

Le Narrateur

Oui, je sais bien. Vous vous en foutez, vous.
Vous êtes avec elle chaque jour. Vous entendez sa voix et vous voyez son visage.
Vous vous en foutez de ce que je peux bien raconter.
Jamais vous ne me la passerez, alors qu'est-ce que ça peut faire ?
Mon espoir, et ma détresse et mon malheur, et ma femme stupide et mon crétin de fils, tout ça, c'est abstrait pour vous. Ca vous fait pas plus d'effet que si j'étais un télé-opérateur qui vous proposerait je ne sais quoi. Je l'entends bien dans votre voix. Vous me parlez comme à un télé-opérateur. Vous avez la voix de celui qui répond au téléphone poliment, qui sait au fond de lui que cette offre, en aucune manière ne l'intéresse, mais qui fait durer la conversation malgré tout, pour tuer le temps comme on dit, ou alors pour vous moquer, ou alors par pitié.
Vous avez pitié de moi, c'est ça ?

Dylan

Si je vous dis oui, vous allez penser que je me moque de vous ?

Le Narrateur

C'est probable.

Dylan

Je ne me moque pas de vous.
J'ai vraiment pitié, croyez-moi.

Le Narrateur

Je vous crois, monsieur.

Dylan

Au revoir, monsieur Stewart.

Le Narrateur

Au revoir.

(Noir)

Scène n°15 qui est la scène d'un doute, d'un petit déjeuner et d'un appel

(Dylan et Jennifer prennent leur petit déjeuner.)

(Il n'est pas nécessaire de montrer qu'ils prennent leur petit déjeuner.)

Le Narrateur

Dix ans plus tard... *(Il s'interrompt. Un temps.)*

Je suis fatigué. Dix ans, plus dix ans, plus encore dix ans, plus combien de fois dix ans ?

Je suis fatigué. Comment rien ne peut à ce point évoluer pendant un temps si important ?

Comment tout peut ainsi rester immobile et gris ?

C'est notre conte de fées.

Ceci est un conte de fées, c'est bien ce que je disais, il y a des siècles de cela. Mais où sont les fées ?

Et où est le conte ?

Je suis fatigué. Je suis James Stewart.

Moi aussi j'ai eu de l'espoir. Moi aussi j'ai cru que je pourrais me raconter une histoire qui soit un conte de fées. Mais déjà 15 scènes et combien d'années que rien ne se passe et que tout reste tristement gris et immobile ?

Je suis James Stewart et moi aussi je compose chaque jour le numéro de Jennifer en espérant qu'elle décroche un jour. Moi aussi je récite patiemment les numéros de chacune des scènes qui construisent cette histoire en espérant que quelque chose éclate et nous remplisse tous de soulagement.

Scène n°1, scène n°2, scène n°3, puis 4, et 5, et ainsi de suite jusqu'à quand ?

Comment se termine un conte de fées ? Comment sait-on, en cours de route, qu'on ne fait pas erreur ? Comment savoir si ce conte de fées que je vous raconte en est vraiment un, et pas l'histoire, triste et banale de n'importe qui pris au hasard ?

Et si jamais tout s'arrêtait maintenant, et que rien de rien n'avait évolué pendant tout ce temps ? Où serait la morale ? Où serait le petit sac d'espoir que l'on vient chercher dans un conte de fées et avec lequel on repart, le baume au cœur et le sourire aux lèvres ?

Je suis fatigué, et je commence à avoir peur.

La scène qui suit devra être traitée de manière très réaliste, puis très surréaliste.

Durant le passage réaliste, les comédiens ne devront être pris d'aucunes convulsions, à moins bien sûr d'être incapables de faire autrement.

Dylan

Je suis désolé, ma chérie, je suis déjà en retard.

Je laisse mon petit déjeuner en plan, ça ne te dérange pas ?

Jennifer

Je vais le ranger, ne t'inquiète pas.

File vite.

Dylan

Merci, ma chérie.

A ce soir.

Jennifer

A ce soir.

Dylan

Je t'aime.

Jennifer

Moi aussi, Dylan.

(Dylan sort.)

(Jennifer s'approche de la porte d'entrée, pose son oreille pour vérifier que Dylan est bien parti.)

Le Narrateur

Commissariat du 3^{ième}, bonjour.

Jennifer

Bonjour, monsieur.

Je vous appelle pour que vous m'aidiez.

Le Narrateur

Quel est votre problème, madame ?

Jennifer

Je suis séquestrée. Mon conjoint me détient prisonnière, ici, chez nous.

Je ne peux rien faire. Je passe mes journées à m'occuper de notre enfant.

Il ne me laisse pas sortir. Il ne me laisse voir personne.

Je fais le ménage, je m'occupe de notre enfant, et j'attends, enfermée, ici, toute la journée.

Cela fait des mois, des années peut-être que je ne suis pas sortie. Et en plus, je paie le loyer !

Monsieur, je crois que je suis en danger.

Le Narrateur

Bien, madame. Nous pouvons vous aider, mais il nous faut d'abord l'assurance que vous souhaitez porter plainte. Si vous ne déposez pas de plainte, nous n'avons pas le droit de nous immiscer dans votre vie privée.

Jennifer

Porter plainte ? Contre Dylan ?

Le Narrateur

Oui, bien sûr. Sans plainte de votre part, nous ne pouvons rien faire.

Jennifer

Vous ne pouvez pas simplement venir me chercher ? Et m'emmener ?

Qu'on m'emmène loin d'ici, c'est ça que je veux.

Venez, s'il vous plaît. Venez et emmenez-moi.

Vous mettrez le gyrophare et la sirène très fort, et on traversera la ville, et on en sortira, et on ira très loin d'ici. Loin de cet appartement, loin de cet enfant, loin de Dylan.

Le Narrateur

Nous ferons tout ce que nous pourrons, madame, mais seulement si vous portez plainte contre votre conjoint.

Jennifer

Je vois.

Le Narrateur

Alors que voulez-vous faire, madame ?

Jennifer

Venez. Venez me chercher.

Sortez-moi de là. Je vous en prie.

Le Narrateur

Quelle est votre adresse, madame ?

(Noir)

Jennifer (criant)

Ling ? Monsieur Stewart ? Cynthia ? La police ?

Venez me chercher ! S'il vous plaît, venez me chercher !

Sortez-moi de là ! S'il vous plaît !

Scène n° 16 qui est la scène de la pierre de la première ville de l'histoire de l'Humanité

(On frappe à la porte.)

(Jennifer s'approche mais n'ouvre pas et ne dit rien.)

(On frappe un peu plus violemment à la porte.)

Le Narrateur

Y'a quelqu'un ?

Madame ? Vous êtes là ?

(On frappe encore plus violemment.)

Ecartez-vous de la porte, madame.

(Jennifer met sa main sur la poignée et ouvre lentement la porte.)

(Le Narrateur entre, éberlué.)

Jennifer

Mais... Mais qu'est-ce qui vous prend ?

Qui... Qui êtes-vous ?

Le Narrateur

Nous venons vous chercher, madame.

Suite à votre appel.

La porte était ouverte ?

Jennifer

Me chercher ?

Qui êtes-vous ? Cynthia ? C'est toi ?

Le Narrateur

Je suis déjà venue une première fois, mais Dylan ne m'a pas laissée rentrer.

J'ai surveillé son départ. Je viens te chercher, Jennifer.

Jennifer

Cynthia ? C'est toi, Cynthia ?

Le Narrateur

Ca ne peut plus continuer comme ça.

Il est dingue, Jennifer, dingue !

Il faut que tu te sauves.

Tu sais, je t'ai pardonné. Je ne sais pas ce qu'il t'a raconté, mais ne le crois pas. Ne crois rien de ce qu'il te dit. J'ai oublié maintenant. Tout est oublié. C'est si lointain. C'est tellement lointain. J'ai tout oublié et tout ça n'a plus d'importance maintenant. On peut tout recommencer, et redevenir les amies que nous étions avant que ces lettres ne se croisent au-dessus de l'océan Atlantique. Tout recommencer et rire à nouveau. On peut, tu sais, on peut.

La voiture nous attend en bas. Viens vite. Prend ton bébé, et viens vite.

Jennifer

Mais lâchez-moi ! Lâchez-moi !

Qui êtes-vous ?

Je ne vous ai rien demandé !

Le Narrateur

Mais vous nous avez appelés, madame.

Vous avez dit que vous souhaitiez porter plainte.

Vous avez dit que vous étiez séquestrée.

Vous ne voulez plus porter plainte ?

Pourquoi la porte était ouverte ?

Jennifer

Mais qui êtes-vous, bon dieu !

Le Narrateur

Des années, peut-être des siècles que j'appelle pour seulement entendre le son de ta voix.
Et des années, peut-être des siècles que je ne l'entends pas. Que je tombe sur lui et que je lui parle comme si je le connaissais.

Aujourd'hui, je n'appelle pas, Jennifer.

Aujourd'hui, je me suis dit que c'était le moment. Depuis toutes ces années que je te promets que je vais tout plaquer, ma femme débile, mon crétin de fils, ces cons de syndicats, tout le monde, tout plaquer et m'enfuir avec toi, des années que je le répète mais que tu ne peux pas l'entendre parce que ton copain ne m'a jamais laissé te parler. Alors depuis toutes ces années, c'est à moi-même que je le répète, à moi-même ou à lui, puisque tu es loin, que ton visage s'efface et que ta voix disparaît.

Mais aujourd'hui tout va changer. Voilà. Aujourd'hui, me voilà. Je suis venu te chercher, Jennifer.

J'ai tout plaqué et je suis venu te chercher. Viens vite.

Viens avec moi.

(Pendant la réplique ci-dessus, Jennifer se dirige vers le souvenir de son père, qui est l'une des pierres de la première ville de l'histoire de l'Humanité et elle s'en saisit.)

Jennifer (menaçant le Narrateur avec la pierre.)

Mais puisque je vous dis que je ne vous connais pas !

Je n'irai nulle part !

Foutez-moi la paix, sortez de ma maison !

Sortez de ma maison !

Le Narrateur

Madame, il faudrait savoir !

Vous portez plainte, ou non ?

Jennifer

Plainte contre qui ? Contre quoi ?

Foutez le camp !

Le Narrateur

Mais... Jennifer.

Je sais que tu n'as jamais vu mon visage, mais cela fait si longtemps que nous parlons, tous les deux. Ecoute-moi. C'est moi. Nous ne nous connaissons pas mais à la fois, nous nous connaissons si bien. Cela fait tellement longtemps que nous parlons, tellement longtemps que je ne saurais pas dire combien. C'est moi, voyons. C'est moi. Je ne t'ai jamais vue, mais je t'ai parlé à toi plus de temps qu'avec n'importe qui dans toute ma vie et je te connais mieux que je ne connais n'importe qui.

N'aie pas peur. Moi non plus je ne connaissais pas ton visage, mais à la seconde où je l'ai vu, j'ai compris qu'il n'était pas nouveau, et qu'à travers toutes les conversations que nous avons eues, à travers tous les mots que tu as dits et entre toutes les fréquences qui composent le son de ta voix, c'était ton visage qui apparaissait à chaque fois.

Ecoute ma voix. Ecoute ma voix à moi et tu sauras que c'est moi.

Ecoute ma voix comme tous les superviseurs de tous les pays ont écouté la tienne, pendant que nous discutons de tout et de rien. Ils tendaient l'oreille. Tous s'arrêtaient et ils fermaient les yeux en même temps que moi, juste pour t'écouter, et rêver qu'un jour ils pourraient te voir et te déposer le monde sur ton palier.

Ce jour, c'est aujourd'hui, Jennifer, et le monde, je le dépose maintenant sur ton palier.

Viens avec moi. Prends ton enfant et viens avec moi.

(Le Narrateur agrippe Jennifer qui hurle.)

Jennifer

Ne me touchez pas !

Ne me touchez pas !

Foutez le camp !

Sortez de chez moi !

Le Narrateur

Mais ne t'inquiète pas ! Je t'ai pardonné, je t'ai dit.
Ce type était un con, de toute manière. Tu es plus importante que ce con.
Après toutes ces années, c'est de notre amitié dont je me souviens, et pas de ce con.
Nous étions enfants. Ca ne compte pas.

Jennifer

Je ne sais pas qui vous êtes !

Le Narrateur

Moi non plus, Jennifer.
Je ne sais plus qui je suis parce que je ne veux plus être personne. Et je ne veux plus personne d'autre que toi à mes côtés.
Plus de femme, plus d'enfant, plus de société, plus rien.
Je veux me perdre dans le rien avec toi.
Et si je t'ai renvoyée, c'est parce que je ne voulais pas qu'il y ait de hiérarchie entre nous. Ou alors pas dans ce sens-là. Parce que je suis plus petit que toi. Parce que je suis en-dessous de toi.
(Il s'agenouille.)
Je t'en supplie. Si j'ai conservé cet emploi, si j'ai pu t'appeler pendant toutes ces années sans que personne ne me dise rien, c'est que tous les superviseurs savaient qu'il n'y avait rien à faire pour nous séparer.
Et c'est pour ça que je t'ai rappelée. C'est pour ça que j'ai pu oublier que tu m'avais pris mon mec il y a longtemps, pendant que j'étais en Amérique, et pour ça que je suis là, parce que toi, tu m'as téléphoné. Tu as composé ce numéro d'urgence pour que je te sorte de là. Tu as appelé pour déposer plainte. Tu as dit que tu le ferais. Je me souviens, j'étais là. Tout le temps j'étais là. A chaque seconde j'étais là, à te voir faire les cent pas, à entendre ce que tu disais même quand tu ne disais rien.
Je t'ai vue. Je t'ai entendue. J'ai dessiné ton visage dans ma tête et tout le décor qu'il devait y avoir autour. Et aujourd'hui, je suis là pour t'emmener, et t'ajouter, toi, au beau décor qui est déjà construit et qui nous attend.

Jennifer

Foutez-moi la paix !
Foutez-moi la paix !
Sortez de chez moi !

(Jennifer frappe la tête du Narrateur avec la pierre.)

(Le Narrateur s'écroule.)

(Noir)

Scène n°0 à nouveau car il s'agit d'un épilogue

(S'il a été décidé que le Narrateur devait annoncer les numéros et intitulés de scènes, alors il continuera à le faire cette fois, mais en restant allongé sur le sol, dans la position dans laquelle il est tombé une fois que Jennifer l'a tué.)

(Lumière.)

(Jennifer est dans la même position. Elle tient toujours la pierre dans la main.)

(Dylan ouvre la porte. Il enjambe le cadavre du Narrateur et entre.)

(Il s'assied.)

(Il remarque un bout de papier posé au sol et le ramasse.)

Dylan

Tiens, chérie.

Ca traînait par terre.

Jennifer

Merci. Je vais la ranger. *(Elle fait quelques pas et s'arrête pour lire.)*

Ma petite Jenny,

C'est probablement la dernière carte que je t'écris d'ici. Il ne reste plus que quelques jours et avec toutes les choses que j'ai à préparer. Je n'aurais pas le temps d'en envoyer une autre.

Je suis dans un drôle d'état, à la fois triste de partir et de quitter les amis que j'ai rencontrés ici, mais aussi impatiente et heureuse et excitée de pouvoir te retrouver et ne pas être obligée d'écrire (mal) pour te raconter tout ce que j'ai à te raconter.

Je t'embrasse très très très très fort.

A tout de suite.

Cynthia

(Elle pose la carte postale sur une table, ou le dessus d'une cheminée, ou par terre, même si le sol n'est pas vraiment approprié dans ce cas précis, puis elle pose la pierre par dessus.)

Dylan

Tu as dit quelque chose, chérie ?

Jennifer

Je ne sais pas.

(Noir)

FIN

Peu de risques d'inondation ce printemps au Manitoba

NOTE

Cette pièce est en fait un collage de textes déjà existants auxquels j'ai ajouté quelques éléments inédits dans le but de rendre l'ensemble cohérent.

Son histoire commence en novembre 2004 quand je lis au café littéraire du Capricorne² à Auxerre, un texte intitulé « Le Matin » et conçu spécialement à cette occasion.

Jean-Marie Perret, qui organise ces sessions et qui est par ailleurs metteur en scène pour la compagnie théâtrale du Taltrac, me demande s'il peut s'en emparer pour le monter sur scène. Seulement, pour ce faire, il lui faut d'autres textes.

C'est là que je pense à deux passages précis du « triptyque pictural³ » : « Inondée » et un monologue tiré de « Monochrome IKB n°3 ».

Après avoir testé ce dernier monologue à voix haute lors du café littéraire du 14 mars 2005, Jean-Marie accepte qu'il soit intégré à la pièce et je peux ainsi commencer à écrire le fil rouge du texte, à savoir le monologue dit « du poisson ».

La version finale du texte est achevée quelques semaines plus tard et après un découpage des séquences entre les différents comédiens (Jérôme Clerc, Clotilde Vuillemin, Bruno Sevestre et moi-même), les répétitions peuvent commencer.

La version proposée ici est une version « longue », beaucoup de passages ayant été supprimés tout au long du passage à la scène.

Les deux communiqués de presse qui ouvrent et ferment la pièce sont recopiés tels quels d'un fil d'informations canadien. Le titre de la pièce est d'ailleurs le titre original du premier communiqué.

La première de « Peu de risques d'inondation ce printemps au Manitoba » a eu lieu le 11 juin 2006 au Théâtre d'Auxerre dans une mise en scène de Jean-Marie Perret.

La musique a été composée par Lothaire Carlier et le dessin de l'affiche créé par Laure Laguillaumie. La technique du spectacle était assurée par Jean-Pierre Lescot.

GC - 22 septembre 2006

² Les textes écrits pour le café littéraire du Capricorne seront disponible dans le volume 5 de cette édition PDF.

³ Publié dans le volume 2 de cette édition.

ORIGINE DES SEQUENCES

1- Introduction :

Voix off, communiqué de presse extrait d'un fil d'information canadien daté du 26 février 2005.

2- POISSON :

Première intervention du narrateur, « le Poisson ».

3- MATIN :

Texte écrit pour le café littéraire du Capricorne.

Voir volume 5.

4- NOIR :

Histoire du Poisson (suite).

5- INONDEE :

Ce texte est la partie centrale de la pièce.

Il est aussi le « chant central » du triptyque pictural (voir volume 2).

Une lecture publique en a été faite le 26 mai 2001, à Joigny.

6- PROBLEME

Histoire du Poisson (suite).

7- TEMOINS

Ce monologue est extrait de "Monochrome IKB n°3" (voir volume 2).

8- FLOTTAISON

Histoire du Poisson (suite et fin).

9- Conclusion

Voix off, communiqué de presse extrait d'un fil d'information canadien daté du 23 février 2005.

VOIX OFF (accent québécois)

Les risques d'une inondation semblable à celle de 1997 demeurent très faibles dans la province. Si mars et avril ne nous réservent pas de chutes de neige abondantes et un dégel rapide, les rivières Rouge et Assiniboine ne sortiront pas de leur lit.

Le pronostiqueur en chef de la province, Alf Warkenten, estime que si le temps est favorable, seules les terres agricoles de Letellier, à Morris, seraient inondées.

Certaines rivières au sud de Winnipeg pourraient également déborder. À Winnipeg, la crue des eaux sera inférieure d'environ 1,5 mètre à ce qu'elle était en 1997.

En ce qui a trait à la rivière Assiniboine, de fortes tempêtes de neige pourraient, au dégel, provoquer des inondations de Shellmouth, près de la Saskatchewan, à Brandon.

Somme toute, dans l'ensemble du sud de la province, et cela selon les prévisions les plus négatives, Alf Warkenten soutient que les villages et la plupart des propriétés ne seraient pas touchés.

Enfin, au nord de Winnipeg, des embâcles sont toujours possibles et la crue des eaux pourrait incommoder Selkirk et Breazy Point.

POISSON

Je suis un poisson.

Je suis un poisson

et comme beaucoup de poissons, je n'ai pas d'histoire à raconter.

Je vis sous l'eau parce que l'air me tue.

C'est normal, je suis un poisson.

Je n'ai rien à dire, je me contente de flotter, d'observer et d'écouter.

J'observe devant moi, comme l'épaisseur du liquide transforme en ombres les formes les plus chatoyantes.

J'observe au dessus de moi, comme les rayons du soleil se jettent dans l'eau et s'épuisent à parvenir jusqu'à nous.

Pour moi, la mer n'est jamais agitée.

Je vois du dessous ce que ceux du dessus appellent le danger.

Les bosses sont des creux et les creux sont des bosses quand on est en dessous.

La surface des eaux est la frontière négative de ce qui vit et de ce qui meurt.

Ce qui vit en haut meurt en bas, et inversement.

Je suis un poisson et j'observe en silence ceux qui font du bruit, qui déposent sur la courbe du temps des chapelets de prières en forme de cris, de salive et de mots.

Je ne peux rien dire, je ne sais rien, les fables me traversent, mes branchies en retirent mécaniquement quelques bulles d'oxygène nécessaires à ma survie, mais pas trop, car vous savez, l'air me tue.

Je suis un petit filtre flottant entre la surface et le fond.

Je ne vois jamais le monde du dessus

mais je l'entends

comme une onde apaisante et continue.

Tous les cris des hommes amortis par l'épaisseur du liquide.

Des ondes graves et des ondes aiguës.

Des ondes puissantes et des ondes faibles.

Une note tenue depuis la nuit des temps.

Un spectre qui parle.

MATIN

il y a ça

ça c'est en italique, parce que ça ne signifie déjà pas grand chose, mais en italique, ça devient encore plus étrange

il y a ça et ça contient tout

les choses qui nous arrivent et celles qu'on fait

ce sont les deux seules choses qui remplissent ça

celles qui nous arrivent et celles qu'on fait

celles qu'on ne décide pas, et celles qu'on décide peu

c'est tout ce qu'il y a à savoir, et c'est important, surtout quand on nous demande si ça va

ça va ?

oui, ça va

oui, ça va, oui, les choses que je ne décide pas et celles que je décide peu sont dosées de manière confortable, assez pour me blesser, mais pas suffisamment pour m'éteindre,

oui, oui, ça va, cet ensemble de choix que je n'ai pas se percutent et se répondent et glissent et tremblent parfois de concert,

et ça va, oui, ça va, oui, la liberté que je n'ai pas se fait assez discrète pour que j' imagine qu'elle n'aurait aucune saveur si je la détenais,

et rester dans le labyrinthe des choses qui me sont arrivées et de celles que j'ai cru décider, dans l'entrelacement des événements, dans la vue lointaine, et le panorama rigide de qui je suis, et devant lequel aucun homme n'aurait le temps de patienter toute une saison immobile et contemplatif à en fixer les infimes variations de couleurs, du vert au jaune, puis du jaune à l'ocre, puis de l'ocre au noir,

oui, ça va, oui, devant cette photo figée et l'inextricable mélange des événements ça va, oui, ça va,

de loin ça va, quand ça ressemble à une pelote de laine colorée dont on ne peut distinguer le fil qui la constitue, juste la couleur, la bien belle couleur d'une bien belle pelote aux fils emmêlés, un fil puis un autre, et encore un, car s'approchant il devient certain qu'il ne peut pas y avoir qu'un seul fil et que ça, et que le nœud terrible que ça représente, ces choses qu'on a pas décidées et le reste, ça ne peut pas être que nous, pas plus que les choses que nous avons faites, pas seulement, si bien qu'on les imagine ces fils, tous ces fils étrangers qui ne sont pas nous et qui nous ont probablement aidé dans la conception chaotique de ce bien beau nœud à la bien belle couleur, de loin, bien beau, bien serré, si bien, si bien qu'on ne peut plus rien y faire, et encore moins s'en sortir, et encore moins défaire ce si beau nœud, et qui nous sommes, et qui nous pourrions être, et ce qu'on a fait, et ce que d'autres ont fait pour nous, même si c'est faux, c'est ce qu'on aime à penser, même si c'est bien nous qui avons tout fait, qui sait, et qu'est-ce que ça change, et est-ce que dès lors qu'on saura, alors ça ira, oui, non, oui, on ne sait pas, et puis ça va déjà de toute manière,

alors ça va, de loin, en couleurs, ça va, oui, ça va, et puisque qu'aucun homme n'a le temps d'y rester, devant ce bien beau paysage, cette bien belle pelote, ce bel et beau nœud joliment coloré, alors que ce soit nous, qui sommes bien placés, de loin contempler, de loin penser à la belle couleur, et ne pas chercher à savoir si cette belle couleur qui change et bouge et vibre et tremble sans qu'on s'en aperçoive, si cette belle couleur c'est de nous qu'elle vient ou bien du mélange impossible de millions de fils serrés, multicolores et minuscules, car comprendre le nœud c'est chercher à le défaire, et non, ne rien toucher de ce que nous avons fait, penser qu'on l'a fait, ou tout oublier, et de loin contempler, ne rien comprendre, ne rien savoir et de loin contempler, pour ne pas avoir à défaire, puisque ça va, puisque je vous dis que ça va,

et si ça va, alors ça suffit, qu'est-ce que je pourrais vouloir de plus si ça va, contempler et ça suffit, et ça se suffit, à soi même et à moi, et ça me suffit, assez pour que la distance entre le panorama et moi, la pelote et moi, m'empêche de voir ce que j'aurais pu reconnaître, et me souvenir d'un détail particulier, d'un fil serré particulier, d'un petit nœud particulier dans le grand enchevêtrement général, d'un petit nœud d'hier ou d'un petit nœud d'aujourd'hui, d'un nœud à mon col ou d'un nœud à ma chaussure, petit nœud bien noué posé sur mon pied, comme cela se passait, quand je ne savais pas faire, seulement défaire le soir, tirer d'un côté et défaire le petit nœud qu'on m'avait noué le matin, quand je ne savais pas faire, si tant est que je sache aujourd'hui,

je sais faire aujourd'hui ?

le matin je sais faire ? nouer le petit nœud sur mon pied et attendre le soir, pour tirer d'un côté et tout défaire, le soir ?

je défais, le soir ?

je fais le matin et je défais le soir ? tu veux que je t'aide ? tu vas y arriver tout seul ? oui, ça va, oui, ça va, je répondais toujours, oui, ça va, je vais le faire, et je les faisais, oui, mes petits lacets, quand tout autour s'agitait, quand le panorama tremblait sans moi, petit à petit sans moi qui savais faire, qui savais de mieux en mieux faire, si bien faire que le matin, oui le matin, c'était bien le matin, tout se percutait et se répondait et glissait et tremblait parfois de concert, quand le moteur démarrait, et que la voiture nous emmenait, et qu'il glissait, mon doigt sur la vitre, devant le paysage, assez loin pour seulement contempler, et ne pas déceler les infimes variations de couleurs, tout au long du trajet, et de ces saisons qui passaient, du vert au jaune, puis du jaune à l'ocre, puis de l'ocre au noir, pendant toutes ces années que j'ai passées à faire, de mieux en mieux faire, pour ne pas déranger, nouer le matin, et de loin contempler, de loin pour ne pas déranger, faire pour ne pas déranger, et attendre le soir, tirer d'un côté, petit à petit oublier de tirer, petit à petit oublier de défaire, pour seulement de loin contempler, les petits nœuds sur mes pieds, que je faisais le matin, s'emmêler, enfler, et de loin contempler, comme encore aujourd'hui je le fais, tu veux que je t'aide ? tu vas y arriver tout seul ? le panorama maintenant, ou la pelote maintenant, ou toutes les choses que je fais maintenant, tout ce que je fais et que je ne sais plus défaire, peut-être jamais su, tirer d'un côté, de loin contempler, la voiture qui s'éloigne, et moi qui restait là, avec mes choses à faire, le matin, pour ne pas déranger, tu veux que je t'aide ? tu vas y arriver ? tu es sûr ? oui, ça va, oui, ça va, je réponds toujours, oui ça va,

le matin

ça va

NOIR

En réalité, je ne suis pas réellement un poisson.

J'aimerais beaucoup en être un, mais non.

*Alors je fais semblant, je vous mens, je mime, je joue,
mais pas besoin d'être un professeur de sciences naturelles pour voir que
je ne suis pas un poisson.*

*Je peux toujours essayer de le faire croire, on sait jamais, je peux toujours,
mais sans grand espoir*

*non, vraiment, je n'y crois pas trop, personne ne pourra honnêtement croire que je suis un poisson, ou
alors on le dira, oui mais juste pour me faire plaisir,*

*au coin d'une rue, à un arrêt de bus, je pourrais croiser quelqu'un, un inconnu à qui je dirais bonjour,
qui me répondrait bonjour,
moi comme ça, du tac au tac, je lui annonçerais que je suis un poisson, et c'est là que ça se gâterait,
parce qu'il pourra dire ce qu'il voudra
- la plupart du temps les gens ne l'acceptent pas, déjà pour commencer, ils me disent non mais ça va
pas, c'est pas possible -
mais enfin admettons, admettons qu'il me dise, celui là, pour une fois, admettons qu'il me dise « ah
oui, comme c'est intéressant »,*

*et bien malgré ça, même s'il me croit, même s'il acquiesce, même s'il ne se met pas à monter sur ses
grands chevaux en criant que c'est pas possible, pour je ne sais quelle obscure raison
- le fait que je n'ai pas de nageoire, ou je ne sais quoi -
admettons, admettons que cette personne en particulier me croit, et bien malgré tout, je pourrais voir
dans ses yeux luire quelque chose de noir
- comme si quelque chose de noir pouvait luire -
- et bien si, pour une fois si figurez-vous -
luire cette petite chose noire dans ses yeux qui me fera dire qu'il ne me croit pas,
qu'il ne peut pas croire que je sois un poisson,
comment on pourrait me croire,
même moi je n'y crois pas, même moi je le sais et je me rends à l'évidence que oui, pas la peine de
chipoter bien sûr que j'en suis pas un de poisson, bien sûr que je n'ai rien d'aquatique, ni d'écailleux,
ou même d'amphibie, sans compter
- ah oui alors là c'est le bouquet -
sans compter que
- vous allez rire oué -
sans compter que
- oui, enfin, vous voyez quoi, enfin -
sans compter qu'il suffit de me voir à l'œuvre pour en être sûr,
enfin, pour tout dire,
enfin hein,
donc oui, enfin,
vous voyez, moi,
je sais à peine nager.*

ACTRICE

L'eau monte lentement le long de la colline.

Nous sommes à la fenêtre / observons le paysage noyé / la cime des arbres / la crête des toits.

Parsemant le ciel / hélicoptères / treuils / filins / sauveteurs / rescapés / sauveteurs en danger / rescapés sains / ou saufs / ou les deux / câbles / électricités / tensions / cadavres flottants / récitants fous / larmes / gouttes / pluie.

Les voisins finissent de charger les bagages dans le Zodiac rouge-vif des sapeurs-pompiers. En nous voyant, leur fils aîné nous jette un regard révolté / son jeune âge lui interdit de comprendre quoi que ce soit, aussi bien au sujet de sa propre survie que de celle de son entourage / ses mécanismes internes sous-développés font de lui un être automatique / prévisible et serein.

Le canot pneumatique s'éloigne péniblement / lutte contre les courants / lutte contre l'envie de rester / lutte aussi contre l'envie d'apporter un peu de spectaculaire à la scène qui malgré tout, par ces temps pluvieux, est trop systématique pour être exceptionnelle / un enfant pourrait se jeter dans les eaux / le Zodiac se retourner complètement / surprise / tourbillon / mort.

La jeune fille me regarde / souriante :

Est-ce que tout ça arrive vraiment ?

J'ai l'impression d'être au cinéma.

J'ai l'impression que ces gens sont là pour nous présenter un spectacle / que tout est mis en scène / réglé au millimètre / que les figurants sont bénévoles / qu'ils jouent mal aussi / qu'aucun d'eux n'a vraiment peur mais que chacun mime tristement la peur / qu'aucun d'eux ne croit vraiment qu'il va mourir mais que chacun simule ses derniers instants / et ses dernières secondes / et la dernière / et la mort aussi / et que ce gosse qui flotte sous notre fenêtre respire sous l'eau sale par un moyen très perfectionné / que j'ignore mais qui existe / qu'il n'y voit sûrement pas grand chose mais qu'il respire /

Et qu'on peut aussi faire croire tant de choses de nos jours /

Et qu'on dispose aussi de tellement de moyens de mentir /

De tellement d'outils pour penser / élaborer / construire / et réaliser nos mensonges /

Et que nous sommes si bon public aussi /

Et que nous avons tellement envie que quelque chose se passe qui ne soit pas identique à ce qui s'est déjà passé /

Et que les mensonges sont le meilleur moyen de parvenir à ce but / Que les mensonges, petits et grands, sont les amis du spectacle / et que le spectacle, petit ou grand, est l'ennemi de l'identique / Et de ce qui se passe / Et de ce qui s'est déjà passé /

Et que les spectacles ne font peur qu'à ceux qui y assistent /

Et que c'est pour ça que j'ai peur / parce que rien de tout ça ne se passe réellement /

Et que si j'étais l'actrice de cette vie que je suis censée vivre, alors je n'aurai pas peur /

parce que les acteurs n'ont pas peur /

parce que les figurants n'ont pas peur /

parce que le fait de voir les ficelles tue la peur / et que le fait de ne pas les voir nous fout une trouille bleue /

et que c'est pour ça que j'ai peur /

parce que tout ce qui se passe là, c'est le spectacle /

parce que tout ce qui se passe là, c'est l'histoire qu'on me raconte / et que cette histoire a un début, un milieu et une fin / et qu'à la fin de cette histoire, je cesserai de retenir mon souffle / et que je cracherai tout l'air de mes poumons / et que je sourirai / et que je pleurerai de joie / parce que ça aura été beau / parce que c'est beau / et que ça le sera d'autant plus quand ce sera fini.

CLOCHER

Même si je n'ai pas écouté un mot de ce que la jeune fille vient de me dire, je sais que c'était grave.

Je passe mon bras autour de ses épaules / caresse le coton de son pull / ne la regarde pas encore / sens que le vent souffle un peu plus fort / Gouttes portées par les rafales / Bruit des hélicoptères qui font un dernier tour /

si nous n'agitons pas la main nerveusement, ils ne viendront pas / beaucoup de gens agitent leurs mains nerveusement et ils ne viennent pourtant pas.

Je ne ressens pas l'envie de parler / ni d'agiter quoi que ce soit / beaucoup de gens agitent des tas de choses / foulards / vêtements colorés au bout de bâtons tordus / tendent leurs enfants vers le ciel / pas pour en faire une offrande à quelque dieu qui les aurait abandonnés / mais pour motiver la pitié des sauveteurs /

cris / appels / téléphone coupé / portables désactivés / certains les ont encore à la ceinture / radeaux qui prennent l'eau / comme le reste / quand tout ici semble peser plus lourd que jamais / quand tout ici semble vouloir retourner aux profondeurs / déception.

Beaucoup d'oiseaux sont trop épuisés pour encore voler / se sont entassés sur les toits. Beaucoup de survivants ont chassé les oiseaux de leurs toits / ont fini par abandonner / épuisés à leur tour.

Beaucoup de survivants ont ensuite été chassés de leurs toits par les oiseaux.

Et beaucoup de toits sont maintenant pleins d'oiseaux survivants /

et beaucoup de courants sont maintenant pleins de survivants morts / d'épuisement ou d'autre chose /

maintenant le ciel est vide car les hélicoptères / épuisés à leur tour / sont repartis / qu'ils ne reviendront plus / parce qu'ils savent qu'à leur retour, ils ne trouveront que des toits pleins d'oiseaux / des courants pleins de morts / qu'il n'est pas question de sauver ni les oiseaux / ni les morts.

Un homme torse-nu / trempé / agité /

je crois qu'il a été à l'école avec moi / je crois qu'il projetait de devenir quelque chose comme astrophysicien ou chercheur / je crois qu'il travaillait dans les assurances la dernière fois que je l'ai vu / ou alors il était opticien / ou coiffeur /

prostré sur le clocher humide de l'église / se tient d'une main au paratonnerre / pointe de fer plantée dans le ciel gris /

gueule aux torrents de flotte des injonctions hargneuses / souvent religieuses / souvent désespérées / gueule sur les noyés qui passent à ses pieds / en prend un par le col / le tire à demi hors de l'eau / lui postillonne au visage / le relâche / grimpe d'un petit mètre / lève son poing vers les nuages sombres / gueule encore :

Il n'a pas été dit que ça devait finir comme ça !

Ecoutez-moi, vous les tempêtes / vous les tonnerres / toi la foudre et toi la flotte !

Il n'a pas été dit / ni écrit / ni pensé nulle part que ça devait finir comme ça !

Parce que j'ai pas eu le temps / et que c'est pas des manières de ne pas laisser le temps aux gens de faire ce qu'ils ont prévu de faire !

Vous les tempêtes / vous les tonnerres / toi la foudre et toi la flotte / ma voix / mon cul ! / ma voix n'aime pas à s'unir à votre plainte !

Souveraine, mon cul !

Les dieux pleurent /

Et bien qu'ils pleurent / qu'ils pleurent autant qu'ils veulent mais qu'ils ne me fassent pas chier ! Parce que c'est pas des manières de faire chier des gens qui n'ont rien demandé et qui n'ont commis non plus aucun pêcher !

Nous ne sommes coupables de rien /
Et si nous ne sommes pas coupables tous ensemble, alors je ne peux pas être
coupable tout seul !

Il n'y a donc pas de justice là-haut ?
Il n'y a donc pas de Jugement, de procès et de sentence ?
Il n'y a donc pas de Loi à laquelle on puisse se fier pour naître, vivre et crever en paix
?

Dans quel monde je dois apparaître pour vendre mes assurances tranquillement /
ou être opticien tranquillement /
ou couper les cheveux des gens tranquillement / sans qu'une putain de crue / sans
qu'un putain d'ouragan / sans qu'un putain de séisme vienne tout me foutre en l'air /
et renvoyer tout ce qui naît qui vit et qui crève là d'où c'est venu / sans rien demander
à personne ? /

Je suis sur le clocher de cette église à gueuler !
Elle n'a donc servi qu'à ça ?
Elle n'a donc servi qu'à me tenir en vie un peu plus longtemps que les autres / un peu
plus haut que les autres /
pour que j'aie le temps de hurler /
pour que j'aie le temps de cracher /
pour que j'aie le temps de pleurer au visage des nuages qui eux-aussi me chialent
dessus ?

Foutues pierres !
Et foutu clocher qui tient sec !
Et foutue pluie qui les noie / ceux qui dormaient / ceux qui baisaient / ceux qui
n'avaient pas peur !

Est-ce qu'il fallait avoir peur pour mériter de crever en dernier ?
Est-ce qu'il fallait avoir peur pour mériter de voir crever les autres / ceux qui dormaient
/ ceux qui baisaient / ceux qui n'avaient pas peur / ceux qui croyaient en Dieu ?

Et tu les vois maintenant, tes forêts qui nagent !
Et tu les vois maintenant, tes animaux morts ! Dans deux jours tu règneras sur un
univers de poissons !
Est-ce qu'il nous fallait être aussi cons que des poissons pour rester là / et vendre des
assurances / et polir des lunettes / et couper des cheveux ?
Est-ce qu'il fallait avoir la peau lisse et pleine d'écailles et les yeux de chaque côté du
crâne pour avoir le droit de couper des cheveux tranquillement ?

Je n'ai pas la peau lisse / et je n'ai pas d'écaille / et j'ai des cheveux / et je veux qu'ils
poussent pour pouvoir les couper / et je veux qu'ils deviennent blancs / et qu'ils
tombent / et qu'ils pourrissent ailleurs que dans de la flotte / et que devenu chauve, je
me lustre le crane / ou que je peigne dessus / ou que je fasse quoi que soit pourvu
que j'aie décidé de le faire /
et que toutes ces choses que je déciderai de faire, je veux les décider tranquillement /
et les faire tranquillement /
et mettre des années si j'en ai envie avant de me décider à couper des cheveux / à
polir des lunettes / ou à vendre des assurances !

Parce que je suis pas un putain de poisson / et qu'un putain de quoi que ce soit
d'autre qu'un poisson a autant le droit qu'un poisson de naître, de vivre et de crever là
où il naît / là où il vit / et là où il crève /
en paix !

SECHAGE

Le lit des rivières avait d'abord enflé /
c'était il y a quelques jours /
jusqu'à déborder outrageusement /
jusqu'à battre tous les records /
ceux qu'on avait extraits des mémoires des vieux /
ceux qu'on avait sortis des livres d'histoire /
et ceux enfin que personne n'avait connu mais qu'on imaginait ultimes /
ceux des temps perdus du déluge /
ceux des temps obscurs du futur /
du moment que tout le monde craignait /
quand les glaces du Nord auront tellement fondu que les océans n'auront plus qu'à tout recouvrir /
pour ramener notre monde sec au bouillon scientifique et originel dont il est issu / surprise / tourbillon / mort.

Au début, tout le monde n'en parlait que pour passer le temps.
Au début, tout le monde n'en parlait que pour n'avoir pas à chercher autre chose à dire.

Et rapidement /
c'était il y a quelques jours /
personne n'en avait plus parlé /
parce qu'on ne parle pas du soleil qui se lève / et qui se couche / de la lune qui se lève / ou qui se couche / du train qui passe / et qui s'en va /
parce qu'on est pas aussi cons tout de même /

personne n'avait plus parlé du tout d'ailleurs /
et le bruit des gouttelettes / et le bruit de la pluie / et le bruit des rigoles / puis des rus / puis des torrents /
avait remplacé nos conversations /

et nous ne faisons plus qu'écouter ce lent mouvement naturel dont chacun savait qu'il allait nous engloutir /
après notre parole /
après nos pensées /
qu'il allait nous recouvrir et balayer de nous ce qui restait de civilisé / avant de nous balayer tout court /
/ et de nous replonger à jamais dans le bain plasmique dont nous commençons à regretter l'abandon.

Je prends la main de la jeune fille /
l'aide à grimper sur le toit sans trop se mouiller.

Sans vraiment y croire, j'essaie de paraître serein.
Je la rassure :

Bientôt la maison sera pleine de flotte /

Le toit va se détacher du reste /
il va flotter quelques temps / à la dérive /
il va se poser quelque part.

Nous, nous serons au-dessus /

l'eau pourra monter éternellement /
l'eau pourra monter jusqu'au ciel / aux planètes / aux autres planètes / ailleurs si elle veut / nous, nous serons toujours au sec /

la seule humidité sera celle de nos peaux mouillées de sueur à cause de l'amour que nous ferons sans cesse /
l'amour que nous ferons sans cesse sur ce toit qui montera bien autant qu'il voudra /

qui nous portera bien jusqu'où il voudra / jusqu'au prochain monde qu'on nous a préparé / jusqu'à la prochaine vie qui nous attend là-haut /

nous serons / ceux du haut /
pas ceux des abysses / pas ceux qui coulent / parce que nous sommes / ceux qui montent /

nous ne sommes pas plombés comme des hameçons /
nous ne sommes pas lourds comme les pierres de cette église morte /

nous sommes / ceux qui vivent /
nous sommes / ceux qui flottent / ceux à qui on prépare des galaxies tout entières /
pour qu'ils en disposent à leur guise / et qu'une fois arrivés dans notre demeure céleste / nous n'en voudrions même pas /
nous cracherons dessus / demanderons à redescendre /

les eaux redescendront /
il n'y aura qu'à demander pour qu'elles redescendent /
il n'y aura qu'à demander pour avoir n'importe lequel des déserts / n'importe laquelle des sécheresses / n'importe laquelle des soifs /

nous sommes ceux d'en haut / ceux qui flottent / ceux qui montent /

lorsque ceux qui montent demandent à descendre, on ne peut pas leur refuser /

on ne refuse rien à ceux qui montent /
ni sécheresse / ni désert / ni soif /

devant le clocher englouti de cette église morte, je te jure qu'on ne nous refusera rien /

les eaux redescendront /
les clochers réapparaîtront /
les cadavres se relèveront /
les noyés n'auront plus à nager / ou à flotter / ou à faire des bulles avec leurs poumons vides /
les rivières retourneront à leurs lits /
les pluies retourneront à leurs nuages /
les hommes à leurs femmes / les enfants à leurs mères / les familles à leurs maisons /

tout redeviendra comme nous voudrions que cela redevienne /
tout séchera finalement /
tout sera aussi sec que nous le voudrions /

les algues redeviendront des plantes /
les plantes referont des fleurs /
les fleurs feront d'autres fleurs /

on entendra plus jamais parler des eaux /
parce que les eaux auront tellement honte d'avoir été chassées qu'elles passeront tout le reste de temps qui nous sépare de l'éternité à trouver la meilleure cachette possible /
qu'on ne puisse plus voir leur humidité /
qu'on ne puisse plus voir leur fluidité /
qu'on ne puisse plus rien voir d'elles qui nous rappelle qu'elles sont ce qu'elles sont /

le monde sera chaud /
le monde sera sec /
la dernière trace de flotte que l'on pourra y trouver sera la sueur de nos peaux mouillées à force de sans cesse faire l'amour /

parce que pendant tout ce temps /
jamais nous ne nous serons arrêtés.

FIN

Je serre la jeune fille contre moi.
Elle ne tremble plus / j'en déduis qu'elle dort /
elle ne peut pas être morte si vite.

Le type sur le clocher crie toujours mais il n'a plus de voix / je ne lis pas sur les lèvres /
quelques branches qui flottaient par-là se prennent dans ses pieds /
il trouve encore un peu de souffle pour vociférer une saloperie quelconque /
il perd l'équilibre /
il tombe /

je suppose qu'il n'a pas assez de force pour remonter / parce qu'il ne remonte pas /

les poissons qui le voient passer lisent peut-être sur ses lèvres /

il est mieux là où il est /
là où quelques animaux à sang froid l'écoutent / silence / tourbillon / mort /
noyé sur les marches de l'église morte / retenu par la gueule ricanante d'une gargouille /
sa chute amortie par le liquide qui le tue /
silence à nouveau.

Il n'y a pas de vent /
il n'y a pas de vague /
comme il ne pleut plus, il n'y a plus rien de quoi les gouttes puissent tomber /
ni le ciel / ni rien.

Lentement, l'eau redescend /
la jeune fille dort toujours.

Quand elle se réveillera, elle dira qu'elle a rêvé.

Je regarde le niveau baisser / dévoiler lentement la ville qu'elle avait effacée.

Bientôt, les hélicoptères reviendront /
la vie reprendra son cours /
les clochers resonneront /
les gens pourront mourir décemment / les coiffeurs coiffer / les assureurs assurer / les opticiens polir
autant qu'ils voudront / jusqu'à la fin des temps / les verres de lunettes que les myopes / les fous /
porteront.

Mais avant ça, il faudra reconstruire / du moins nettoyer.

La vie s'agitiera /
les noyés crachant la flotte de leurs poumons / les morts se relevant de leur éternel sommeil / les
gosses cessant de flotter / cessant de gonfler / courant à nouveau vers leurs avenir respectifs / les
mères accouchant / les fleurs poussant / ce qui reste d'algues se cachant sous des litres de flotte
docile / les poissons lisant / les soleils rougeoyant le soir / les lunes roussissant la nuit / la terre
séchant toujours plus / nos corps humides à jamais / nos corps baisant à jamais / nos corps baisant
pour toujours / jeune fille riant pour toujours / jeune fille dormant dans mes bras / jeune fille collée à
ma honte / jeune fille crevant avec moi / gueulant du haut du clocher / qu'elle n'en tombera jamais.

PROBLEME

*Et c'est ça vraiment le problème,
je vous assure, seulement ça et rien d'autre,*

*enfin quelques autres choses mais qui finalement sont très secondaires et très accessoires et qui
pourraient très bien n'avoir aucune importance du tout s'il n'y avait pas ce problème principal,*

*celui là, vraiment, je vous assure, cette question, ce problème,
comme les questions souvent sont des problèmes et les problèmes des questions pour le coup voilà,
ça tombe bien,*

s'il n'y avait pas ça tout pourrait aller probablement beaucoup mieux

*mais voilà, il y a ça, oui, ça, cette constatation déjà, oui, on a compris, voilà,
je ne suis pas un poisson,*

mais alors voilà, maintenant la question, le seul problème, la seule chose oui,

*puisque je les entends ces histoires malgré tout,
en mosaïque je les vois, morceau par morceau, dessiner le puzzle de tout ce qui est, de tout ce que je
peux comprendre qui est, qui a été parfois, et qui sera rarement,*

*tout ce que j'entends, sourd, rauque, las, lent, fade en surface et à la fois tellement déchirant dans les
abysses des mots, chaque syllabe comme une fosse noire qu'aucune lumière ne peut révéler, chaque
parole comme un gouffre plein d'eau, dans lequel on ne pourra jeter aucune pièce de monnaie pour
en juger de la profondeur, seulement pour faire un vœu, peut-être, si on y croit, rien de scientifique, de
l'espoir c'est tout, insondables comme de l'espoir,*

*c'est comme ça que sont vos paroles, et les miennes aussi peut-être,
mais les miennes je ne les entends pas, seulement les votre, enfin celles de ceux,
celles de ceux qui sont au-dessus, leurs paroles, leurs mots, vos mots, vos mots à tous, vos mots et
paroles et phrases et ce que vous voulez dire, pour cacher dans le bruit et le liquide tout le reste, tout
ce que les mots contiennent mais ne disent pas vraiment, comme des fosses dans l'océan, les
refuges de tout ce qui n'est pas vu, pas entendu, pas dit, pas fait, les refuges insensés, qui n'ont pas
de sens, que la lumière du sens n'éclairera jamais, tapis, discrets, terribles,*

*tout ça je l'entends et devine ce que personne ne dit ou ne dira jamais, tout ça, malgré tout oui, je
l'entends, alors,*

*alors c'est ça le problème
et la question
et ce qui est important quand tout le reste est secondaire,*

*si je les entends ces histoires
et si je les vois ces mots qui sont comme des abysses marines,*

et si, vous savez, oui, vous savez, et si maintenant vous savez, je ne suis pas un poisson,

alors vraiment, au fond, tout au fond, là où tout est noir, et froid, oui au fond,

*je suis quoi au juste ?
je suis qui au fond ?*

*et au fond, tout au fond,
qui veut vraiment savoir ?*

TEMOINS

Vous, les jeunes.

Vous voulez savoir ce qui s'est passé là-haut ?

Vous voulez savoir, hein ?

Vous ne pouvez plus supporter de ne pas être au courant ?

Les radios ne marchent plus, hein ? La télé n'émet plus rien, hein ? Les journaux vous racontent ce qui s'est passé avant, mais depuis la tempête, vous ne savez plus rien.

C'est désagréable de ne plus rien savoir, hein ?

Vous qui saviez tout. Vous qui étiez branchés ?

A chaque seconde qui passait, il y avait quelqu'un pour vous raconter la précédente et l'analyser et extrapoler et parfois même prévoir la suivante.

Et souvent même, vous saviez tout en direct, à l'instant même où ça se passait, hop ! Vous saviez.

Juste le temps d'envoyer un signal dans une antenne ou dans un fil et hop ! Vous saviez.

C'était bien de savoir, hein ?

Regardez-vous, les jeunes.

Vous êtes en sueur.

Vos yeux fouillent le ciel et la terre et les eaux et cherchent une antenne qui marche, une onde qu'on pourrait recevoir.

D'habitude, vous tapiez sur vos postes de radio, ou de télé, hein ?

Parce que c'était ça le problème.

Peu importait de ne pas savoir quelques instants, l'important, c'était que les ondes soient là, autour de vous, que vous pussiez en sentir le petit picotement le temps que votre poste se remette à fonctionner, hein ?

C'était ça l'information, n'est-ce pas ? Un petit picotement qui vous accompagnait partout où vous alliez et qui vous faisait dire que vous étiez au courant.

Regardez-vous, les jeunes.

Vos mains tremblent de ne plus pouvoir appuyer sur un bouton qui vous raconte une histoire.

C'était bien, avant, hein ? Ca ne coûtait pas cher de se faire raconter une histoire.

Tellement de gens voulaient en raconter des histoires, c'était la loi du marché, hein ?

Et quand autant d'histoires arrivaient en profusion et de tous les côtés, ça revenait à plus trop cher l'histoire, hein ?

Mais attention, tous ces gens qui les racontaient ces histoires, ils ne voulaient pas les raconter en tête à tête, tous ces gens, non.

Ils voulaient que le monde entier soit au courant, et vous les jeunes, vous vouliez être au courant en même temps que tout le monde, hein ?

Pas en tête à tête. Ca n'a pas d'intérêt le tête à tête, hein ? Mieux vaut savoir en même temps que les autres la même chose que les autres, hein ?

Ca fait des sujets de conversation universels. C'est pratique, hein ?

Comme ça, où que vous alliez, vous pouviez au moins parler de ce qui se passait à droite ou à gauche ou au nord ou au sud. Tout le monde savait la même chose de toute façon alors ça changeait pas grand chose.

Des gens vous n'attendaient juste qu'ils vous disent ce que vous saviez déjà, pour savoir s'ils faisaient partie du groupe, hein ?

Et rigolez comme des idiots, et se serrer d'interminables pognes, hein ?

Des sacrés bons copains, qu'ils sont maintenant, tous ces types qui ont vu les mêmes infos que vous au même moment que vous, non ?

Et aujourd'hui, vous cherchez encore, c'est pas vrai ?

Vous cherchez des infos. Vous cherchez des histoires.

Et plus il y a de monde avec vous qui les écoutent, ces histoires, plus vous êtes contents, hein ?

C'est qu'il faut communier de nos jours. C'est qu'il faut partager des moments puisque aucun appareil ne veut plus rien partager, hein ?

Et c'est pour ça que vous parlez aux gens, hein ?

C'est pour ça que vous posez vos questions.

Vous vous foutez bien de savoir ce qui nous est arrivé, à nous.

Vous vous foutez bien de tout ça pourvu qu'on vous raconte une belle histoire, hein les jeunes ?

Une belle histoire pour vous endormir debout.

Une belle histoire pour vous coucher tranquillement sur vos deux pattes comme des poules et savoir que quelque chose se passe ailleurs et que vous êtes au courant, et que quelques autres personnes autour de vous sont aussi au courant, hein ?

On est pas rassuré quand on ne sait pas ce qui se passe, hein ?

On est pas rassuré quand on a pas sa petite communion quotidienne, hein ?

Personne n'a analysé la tempête, vous savez, les jeunes ?

Aucun météorologue de renom ne s'est encore penché sur le sujet, ou alors celui qui l'a fait y est resté.

Il n'y a plus personne pour expliquer quoi que ce soit, vous savez, les jeunes ?

Si c'est de l'analyse et de l'extrapolation que vous voulez, vous pouvez toujours courir parce que personne n'en a plus, vous savez ?

On ne sait plus à quoi s'accrocher quand personne n'explique plus rien, hein ?

On est foutrement perdu quand aucun type de renom n'est là pour réfléchir à notre place, hein ?

Plus de poste, plus de communion, plus de spécialiste, plus d'info, plus rien. Voilà ce qui reste. Rien.

Rien que des histoires d'un côté et des histoires de l'autre, sans queue ni tête, sans analyse, sans rien, juste des histoires sans aucun sens comme la mienne.

Des histoires qui sont peut-être la même tellement aujourd'hui plus personne n'est capable de raconter quoi que ce soit, ou de se souvenir de quoi que ce soit, tellement aujourd'hui tout le monde connaît les mêmes mots et raconte les mêmes conneries sans même s'en rendre compte, et puis aussi les fois où l'on s'en rend compte, on s'aperçoit qu'on est bien content, que c'est pas grave, les jeunes, oh non, pas grave du tout, qu'on est même bien contents de pouvoir faire comme les autres et dire la même chose que les autres avec les mêmes mots que tout le monde dans une belle et grosse chorale, dans une belle et grosse symphonie de choses et d'autres qui finalement sont les mêmes mais qu'on chante un ton au dessus ou un ton en dessous en étant au fond bien content que ce soit la seule et même foutue note qui résonne, la seule et même foutue histoire dont chacun se souvienne, et ça, vous le verrez bien demain, les jeunes.

Vous le verrez bien quand vous repenserez à l'histoire que je vais vous raconter et à celle que tous ces gens vont vous raconter après moi.

Vous reviendrez me voir et vous me direz que j'avais raison, que dans votre foutue cervelle de jeune, il n'y a rien de plus que ce qu'il y avait déjà avant que je vous la raconte, ma foutue histoire, et avant qu'un autre type vous raconte la sienne et qu'un troisième après lui fasse pareil, parce qu'on raconte tous la même chose, vous savez, les jeunes ?

On raconte tous la foutue même chose avec la foutue même bonne humeur et les mêmes foutues larmes aussi, et les mêmes foutus cris parce qu'on sait rien faire d'autre que rigoler et pleurer et gueuler par ici.

Alors moi, je vais vous la raconter mon histoire, comme ça, ça vous épargnera des complications, hein ?

Je vais vous raconter mon histoire et ensuite vous pourrez vérifier avec un ou deux autres types et vous verrez bien qu'on raconte la même chose, alors vous pourrez aller vous entre-baiser

tranquillement, toi avec ta copine, l'autre avec le vent et un troisième avec son ombre si jamais vous trouvez un troisième, hein, les jeunes ?

C'est bien ça que vous voulez faire de toute façon, oh, pour ça, je vous fais confiance !

Parce que vous savez, c'est pas parce que j'ai cette tête blessée, ces poils morts partout sur mon corps et ce liquide bizarre dans mes yeux qu'un jour j'ai pas été jeune et beau comme vous êtes aujourd'hui devant moi, vous savez, hein ?

Et qu'il en a fallu des péripéties pour que l'image que j'admirais dans le miroir quand j'y voyais encore quelque chose devienne ce que vous avez sous le nez, qu'il en a fallu des aventures et des larmes et du sang et de la flotte pour me transformer en ce que vous voyez, vous savez ?

Mais que pour moi-aussi, je vous assure qu'il a existé le temps où je me sentais beau, où je regardais les filles, où j'en choisisais une et que tous les deux allongés sur l'herbe, on se lassait bien vite de trouver que le ciel était chouette et les étoiles fascinantes et que d'autres choses encore plus fascinantes nous venaient à l'esprit et qu'un beau matin aussi, j'ai décidé de ne pas foutre le camp avec le chant des piafs et juste rester dans les bras où j'étais parce que la rosée sur les pieds nus, ça allait bien et que cette fille avec qui j'étais couché n'était déjà plus une fille et que c'était même une femme et qu'en moins de temps qu'il ne faut pour s'en apercevoir, c'était même la mienne, de femme, vous le savez ça ?

Non, vous savez pas parce qu'on sait pas ce que c'est qu'une femme tant qu'on a pas passé une vie avec, attendu pendant des heures interminables sur des canapés pas très cher que les journées se terminent et que les gamins grandissent et qu'on se retrouve tous les deux sur les mêmes canapés que trente ans plus tôt, oh ! Plus sur l'herbe à regarder les étoiles un petit moment avant de se sauter dessus, bien sûr que non !

Juste sur les mêmes canapés à attendre que l'eau s'arrête de monter et que les éclairs arrêtent de craquer et que cette foutue tempête nous laisse un peu tranquille avec nos journées, qu'elle se tire, cette tempête, qu'elle s'en aille là d'où elle est venue, et qu'elle arrête de marteler la porte quand on veut pas lui ouvrir, qu'elle arrête de faire éclater les volets en petites échardes qui viennent se planter dans nos jambes, et dans nos bras, et dans notre dos, et qu'elle rappelle cette foutue vague qui nous fait boire la tasse à tous les deux /
oh et puis non !

Qu'elle la rappelle pas si vite cette vague parce que ma femme est pas remontée et que moi, je suis tout seul à regarder la surface luisante de l'eau /
et que je fouille avec mes mains /
et que je replonge fouiller un peu plus bas /
et que je trouve que le canapé
et le tapis
et la télécommande /
pour une fois que je la cherche pas /
mais que je trouve pas ma femme /

alors qu'elle attende un peu cette vague / avant de repartir de là où elle est venue /
ou alors qu'elle parte mais qu'elle me laisse ma femme quelque part, allongée, noyée, morte, endormie, souriante, comme elle voudra, la vague, mais qu'elle me la laisse,
et que je ne sois pas là, tout seul, perché sur mon canapé avec ma télécommande dans la main à scruter la pièce et voir qu'il y a des débris partout
et des meubles supplémentaires que je connais même pas et qui sont moches
et des cadavres aussi que je connais pas plus et qui sont pas plus beaux
mais que je vois pas celui de ma femme
et que je cours sur le toit
et que j'y rejoins d'autres personnes qui regardent eux-aussi les mains qui, au loin, s'agitent dans l'écume
et qui entendent aussi les cris qui, au loin, s'étranglent dans la flotte
et le ciel qui tonne juste au-dessus
et la pluie qui tombe sur tout ça

et les téléphones qui s'éteignent en même temps alors qu'aucun d'entre eux ne peut vraiment comprendre pourquoi je m'agite en voyant le chignon de ma femme sur l'horizon / qui s'enfonce sous la flotte et sa main qui se crispe et qui coule elle-aussi, personne, non, personne, parce que personne n'a vécu une vie avec elle /

et je me demande pourquoi c'est justement à moi qu'on la retire,
à moi qui la connaît le mieux,
à moi qui connaît des choses d'elle qu'elle-même ne connaît pas,
à moi qui pourrait en décrire les courbes, parler pendant des jours du moindre détail de son corps et de son esprit /

pourquoi on la retire à moi et pas au type qui se tient là,
ou à cet autre qui gueule sur le clocher de l'église là-bas,
pourquoi pas à eux qui n'en auraient rien à foutre
et pourquoi à moi / qui suis justement celui à qui ça fait le plus mal / hein /
vous pouvez me dire / les jeunes ?

FLOTTAISON

*Ce sont des histoires comme il y en a des milliers,
des histoires qui sont toutes les mêmes mais dont la vibration fait résonner différemment celui-ci ou
celui-là ou encore un autre ou bien tout simplement moi.*

*Ce sont des histoires qui percent plus ou moins la surface agitée du liquide dans lequel nous flottons,
qui tombent en ligne droite si elles sont très lourdes
ou qui glissent lentement sur les courants invisibles, quand elles sont plus légères,
et planent
entre deux eaux
comme les feuilles d'un arbre à bavardage.*

Moi je ne suis pas un poisson

Je l'ai compris. Je le savais d'ailleurs. Je vous faisais marcher.

*Je ne suis pas un poisson mais je flotte comme tous ceux qui racontent.
Entre deux eaux, je flotte, nous flottons, vous flottez, vous savez bien, nous flottons, en écoutant ce
qui est bruyant, ce qui vient du dessus,
en écoutant chacun toutes ces histoires, toutes vos histoires, nos histoires, vous savez bien, en se
baignant dedans, en nageant perpétuellement dans nos histoires respectives,
dans l'histoire de celui-ci ou bien dans celle de celui-là,
dans cet océan calme d'histoires simples, c'est là que nous évoluons,
dans des litres et des litres et des litres de débuts, de milieux, et de fins,
des litres d'introductions et des litres d'épilogues,
et des litres encore de « tu sais pas quoi ? »
et des litres aussi de « je t'ai pas raconté ».*

*Non, je ne sais pas quoi.
Non, tu ne m'as pas raconté,*

*et même si tu m'avais raconté, c'est pas grave, raconte encore, pour éviter qu'on sèche,
que l'eau redescende, et qu'on se retrouve à l'air libre.*

Parce qu'on est des poissons tu sais.

*Je t'ai pas raconté ?
Quoi ? Je viens de dire le contraire ?*

*Ah non, c'est pas grave ça, c'est rien, rien du tout, je t'assure.
Non, oui, vraiment, je peux te le dire, on n'a pas l'air comme ça, mais on est des poissons, je t'assure,
et l'air libre, ça nous tue.*

Crois-moi, vraiment crois-moi.

*Je vais pas m'amuser à inventer ça quand même, à raconter qu'on est des poissons si on n'est pas
des poissons, tout de même, tu me connais, c'est pas mon genre.*

*Et surtout n'écoute pas ceux qui te diront qu'on n'a pas de nageoire ou je ne sais quoi, parce que ça,
ça veut rien dire tu sais, rien du tout.*

Crois-moi, on est des poissons, un point c'est tout,

*alors vas-y raconte moi.
et surtout raconte moi tout,
parce que je veux tout savoir, tu sais.*

*Je veux pas me retrouver en train de clapoter sur le sol en faisant des cercles avec la bouche jusqu'à
ce que mort s'en suive, non merci,*

*alors s'il te plait, on est prêt, on est là, tu peux y aller, on t'écoute,
on flotte paisiblement, lance toi, c'est le moment,*

dis-nous tout.

Le Manitoba en tête

VOIX OFF (*accent québécois*)

La championne en titre, Colleen Jones avait prédit que le tournoi à la ronde des championnats canadiens de curling féminin allait être âprement disputé. Elle ne s'était pas trompée.

"Il y a beaucoup de pression sur les équipes qui sont dans la lutte, a dit Jones après les matches de mercredi. On ne saura probablement qu'après la dernière pierre jeudi qui passera en ronde éliminatoire."

Les quatre meilleures équipes du tournoi à la ronde accèderont aux éliminatoires.

C'est le quatuor de Jennifer Jones du Manitoba, qui domine présentement le classement avec un dossier de 7-2 après avoir battu mercredi l'équipe de Cathy King de l'Alberta 8-5, mais Jennifer Jones n'est pas encore assurée de passer à la ronde finale.

Les équipes de Kelly Scott de la Colombie-Britannique, de Stefanie Lawton, de la Saskatchewan, et de Colleen Jones ont toutes des fiches de 6-3 et sont toujours dans la lutte.

Mais c'est le cas aussi des équipes du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario, qui présentent des dossiers de 5-4.

Le Québec, avec un dossier de 2-7, est déjà éliminé.

FIN